Universitas
CANADIANA
Ottaviensis

CSP

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lettresedifiante08toul

LETTRES

ÉDIFIANTES

ET CURIEUSES.

TOME HUITIÈME.

LETTRES

ÉDIFIANTES

ET CURIEUSES,

ÉCRITES

DES MISSIONS ÉTRANGÈRES.

NOUVELLE ÉDITION.

MÉMOIRES D'AMÉRIQUE.

TOME HUITIÈME.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ABBÉ.

A TOULOUSE,

Chez { NOEL-ETIENNE SENS, Imprimeur-Lib., rue Peyras, près les Changes.
AUGUSTE GAUDÉ, Libraire, rue S.-Rome, N.° 44, au fond de la Cour.

1810.

Université CANADIENNE

CSP

BV
2290
.A2
1810
V.8

LETTRES
ÉDIFIANTES ET CURIEUSES,
ÉCRITES
PAR DES MISSIONNAIRES
DE
LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

MÉMOIRES D'AMÉRIQUE.

LETTRE

Du Père Fauque, de la Compagnie de Jésus, au Père Allart, de la même Compagnie.

A Cayenne, le 10 Mai 1751.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

LE desir que vous paraissez avoir d'apprendre de moi des nouvelles de ce Pays, lorsqu'elles auront quelque rapport au salut des ames, m'engage à vous envoyer aujour-

d'hui une relation succincte d'une entreprise de charité, dont la Providence me fournit, il y a quelque-temps, l'occasion, et qui a tourné également à la gloire de Dieu et au bien de cette Colonie.

Vous savez, mon Révérend Père, que les principales richesses des habitans de l'Amérique méridionale, sont les Nègres esclaves, que les vaisseaux de la Compagnie ou les Négocians français vont chercher en Guinée, et qu'ils transportent ensuite dans nos îles. Ce commerce est, dit-on, fort lucratif, puisqu'un homme fait, qui coûtera 50 écus ou 200 livres dans le Sénégal, se vend ici jusqu'à 12 ou 1500 livres.

Il serait inutile de vous dire comment se fait la traite des Noirs dans leurs Pays; quelles sont pour cela les marchandises que l'on y porte; les précautions qu'on doit prendre pour éviter la mortalité et le libertinage, et les révoltes dans les vaisseaux Négriers, et comment nous nous comportons, nous autres Missionnaires, pour instruire ces pauvres infidèles, quand ils sont arrivés dans nos Paroisses. Sur tous ces points, et sur plusieurs autres de cette nature, on a publié une infinité de relations qui, sans doute, ne vous sont pas inconnues; mais ce qui m'a toujours frappé, et à quoi je n'ai pu encore me faire, depuis 24 ans que je suis dans le Pays, c'est la manière dont se fait la vente de ces pauvres misérables.

Aussitôt que le vaisseau qui en est chargé est arrivé au port, le Capitaine, après avoir

fait les démarches prescrites par les Ordonnances du Roi, tant auprès de l'Amirauté, que de MM. les Gens de Justice, loue un grand magasin où il descend son monde, et là, comme dans un marché, chacun va choisir les Esclaves qui lui conviennent, pour les emmener chez soi au prix convenu. Qu'il est triste pour un homme raisonnable et susceptible de réflexions et de sentimens, de voir vendre ainsi son semblable, comme une bête de charge! Qu'avons-nous fait pour Dieu tous tant que nous sommes, ai-je dit plus d'une fois en moi-même, pour n'avoir pas le même sort que ces malheureux?

Cependant les Nègres, accoutumés pour la plupart à jouir de leur liberté dans leur Patrie, se font difficilement au joug de l'esclavage, quelquefois même on le leur rend tout-à-fait insupportable; car il se trouve des maîtres (je le dis en rougissant) qui n'ont pas pour eux non-seulement les égards que la Religion prescrit, mais les attentions que la seule humanité exige. Aussi arrive-t-il que plusieurs s'enfuient, ce que nous appelons ici *aller marron*; et la chose leur est d'autant plus aisée à Cayenne, que le Pays est, pour ainsi dire, sans bornes, extrêmement montagneux, et boisé de toutes parts.

Ces sortes de désertions (ou marronnages) ne peuvent manquer d'entraîner après soi une infinité de désordres. Pour y obvier, nos Rois, dans un code exprès qu'ils ont fait pour les Esclaves, ont déterminé une peine particulière pour ceux qui tombent dans

cette faute. La première fois qu'un esclave s'enfuit, si son maître a eu la précaution de le dénoncer au Greffe, et qu'on le prenne un mois après le jour de la dénonciation, il a les oreilles coupées, et on lui applique la fleur-de-lis sur le dos. S'il récidive, et qu'après avoir été déclaré en Justice, il reste un mois absent, il a le jarret coupé ; et à la troisième rechûte il est pendu. On ne saurait douter que la sévérité de ces lois n'en retienne le plus grand nombre dans le devoir ; mais il s'en trouve toujours quelques-uns de plus téméraires, qui ne font pas difficulté de risquer leur vie pour vivre à leur liberté. Tant que le nombre des fugitifs ou marrons n'est pas considérable, on ne s'en inquiète guère ; mais le mal est quand ils viennent à s'attrouper, parce qu'il en peut résulter les suites les plus fâcheuses. C'est ce que nos voisins les Hollandais de Surinam ont souvent expérimenté, et ce qu'ils éprouvent encore chaque jour, étant, à ce qu'on dit, habituellement menacés de quelque irruption funeste, tant ils ont de leurs esclaves errans dans les bois.

Pour garantir Cayenne d'un semblable malheur, M. d'Orvilliers, Gouverneur de la Guyane Française, et M. le Moine, notre Commissaire-ordonnateur, n'eurent pas plutôt appris qu'il y avait près de 70 de ces malheureux rassemblés à environ 10 ou 12 lieues d'ici, qu'ils envoyèrent après eux un gros détachement composé de troupes réglées et de milice. Ils combinèrent si bien toutes choses,

suivant leur sagesse et leur prudence ordinaire, que le détachement, malgré les détours qu'il lui fallut faire dans des montagnes inaccessibles, arriva heureusement.

Mais toutes les précautions et toutes les mesures que put prendre cette troupe, ne rendirent point son expédition fort utile. Il n'y eut que trois ou quatre marrons d'arrêtés, dont un fut tué, parce qu'après avoir été pris, il voulait encore s'enfuir.

Au retour de ce détachement, M. le Gouverneur, à qui les prisonniers avaient fait le détail du nombre des fugitifs, de leurs différens établissemens, et de tous les mouvemens qu'ils se donnaient pour augmenter leur nombre, se disposait à envoyer un second détachement, lorsque nous crûmes qu'il était de notre ministère de lui offrir d'aller nous-mêmes travailler à ramener dans le bercail ces brebis égarées. Plusieurs motifs nous portaient à entreprendre cette bonne œuvre. Nous sauvions d'abord la vie du corps et de l'ame à tous ceux qui auraient pu être tués dans les bois; car il n'y a guère d'espérance pour le salut d'un Nègre qui meurt dans son marronnage. Nous évitions encore à la Colonie une dépense considérable, et aux troupes une très-grande fatigue. Outre cela, si nous avions le bonheur de réussir, nous fesions rentrer dans les ateliers des habitans, un bon nombre d'esclaves dont l'absence fesait languir les travaux.

Cependant, quelque bonnes que nous parussent ces raisons, elles ne furent pas

d'abord goûtées : cette voie de médiation paraissait trop douce pour des misérables, dont plusieurs étaient fugitifs depuis plus de 20 ans, et accusés de grands crimes ; et d'ailleurs ils pouvaient, disait-on, s'imaginer que les Français les craignaient, puisqu'ils envoyaient des Missionnaires pour les chercher. Enfin, après deux ou trois jours de délibération, notre proposition fut acceptée, et la Providence permit que le choix de celui qui ferait ce voyage, tombât sur moi.

Quelques amis que j'ai ici et qui pesaient la chose à un poids trop humain, n'en eurent pas plutôt connaissance, qu'ils firent tous leurs efforts pour m'en détourner. Qu'allez-vous faire dans ces forêts, me disaient les uns? vous y périrez infailliblement de fatigue ou de misère. Ces malheureux Nègres, me disaient les autres, craignant que vous ne vouliez les tromper, vous feront un mauvais parti. On me représentait encore que je pouvais donner dans quelque piége; parce qu'en effet les Nègres marrons ont coutume de creuser, au milieu des sentiers, des fosses profondes, dont ils couvrent ensuite adroitement la surface avec des feuilles, ensorte qu'on ne s'aperçoit point du piége; et si malheureusement on y tombe, on s'empale soi-même sur des chevilles dures et pointues dont ces fosses sont hérissées ; vous perdrez votre temps et vos peines, disaient les moins prévenus : très-sûrement vous n'en ramenerez aucun ; ils sont trop

accoutumés à vivre à leur liberté, pour revenir jamais se soumettre à l'esclavage.

Vous comprenez aisément, mon Révérend Père, que de semblables raisons ne devaient pas faire grande impression sur des personnes de notre état, qui n'ont quitté biens, parens, amis, Patrie, et qui n'ont couru tous les dangers de la mer, que pour gagner des ames à Dieu : trop heureux s'ils pouvaient donner leur vie pour la gloire du Grand Maître, qui, le premier, a sacrifié lui-même la sienne pour nous.

Je partis donc avec quatre des Esclaves de la maison, et un Nègre libre qui avait été du détachement dont j'ai parlé plus haut, et qui devait me servir de guide. Il me fallait tout ce nombre pour porter ma Chapelle et les vivres nécessaires pour le voyage. Nous allâmes d'abord par canot jusqu'au sault de Tonne-Grande ; c'est l'une des rivières qui arrosent ce Pays. Nous y passâmes la nuit. J'y dis la sainte Messe de grand matin, pour implorer le secours du Ciel, sans lequel nous ne pouvons rien ; ensuite nous nous enfonçâmes dans le bois. Malgré toute la diligence dont nous usâmes, nous ne pûmes faire ce jour-là qu'environ les deux tiers du chemin. Il nous fallut donc camper à la manière du Pays ; c'est-à-dire que nous fîmes à la hâte, avec des feuilles de palmier, dont il y a plusieurs espèces dans le Pays, un petit ajoupa (c'est une espèce d'appentis, qui sert à se mettre à couvert des injures du temps).

Dès qu'il fut jour, nous nous remîmes en

route ; et, entre deux et trois heures après-midi, nous aperçumes la première habitation de nos marrons, qu'ils ont nommée la montagne de Plomb, parce qu'il s'y trouve en effet une grande quantité de petites pierres noirâtres et rondes, dont ces malheureux se servent en guise de plomb à giboyer. Comme je vis la fumée à travers le bois, je crus d'abord que ceux qui fesaient l'objet de mon voyage, n'étaient pas loin. Mais je me trompais dans ma conjecture ; cette fumée était un reste de l'incendie qu'avait fait le détachement qui m'avait précédé, l'usage étant de brûler toutes les cases ou maisons, et de faire le plus de dégât que l'on peut, quand on est à la poursuite de ces sortes de fugitifs.

Je me fis alors annoncer à plusieurs reprises, par une espèce de gros coquillage qui a presque la forme d'un cône, et dont on se sert ici au lieu de cloche, pour donner aux Nègres le signal du lever et des heures du travail. Mais voyant que personne ne paraissait, je me mis à parcourir tout l'emplacement, où je ne reconnus les vestiges que de deux ou trois hommes, dont les pieds étaient imprimés sur la cendre. Je compris que ceux que je cherchais, n'avaient pas osé paraître là depuis qu'on leur avait donné la chasse. Il nous fallut donc encore loger, comme nous avions fait le jour précédent ; c'est-à-dire que nous construisîmes notre petit ajoupa pour passer la nuit.

Il me serait impossible, mon Révérend

Père, de vous exprimer tout ce que la crainte inspira à mes gens de me représenter. Ils appréhendaient qu'à chaque instant on ne tirât sur nous quelque coup de fusil, ou qu'on ne décochât quelque flèche. J'avais beau les rassurer de mon mieux, ils me répondaient toujours qu'ils connaissaient mieux que moi toute la malignité du Nègre fugitif. Cependant la Providence ne permit pas qu'il nous arrivât aucun accident fâcheux durant cette nuit; et m'étant levé à la pointe du jour, je fis encore sonner de mon coquillage qui me servait comme de cor-de-chasse, et dont le son extrêmement aigu devait certainement se faire entendre fort au loin, sur-tout étant au milieu des vallons et des montagnes. Enfin, après avoir long-temps attendu et m'être promené par-tout comme la veille, ne voyant venir personne, je résolus d'aller à l'emplacement où l'on avait trouvé depuis peu de jours les Marrons, et où l'un d'eux avait été tué. Je commençai par dire la sainte Messe, comme j'avais fait à Tonne-Grande, après quoi nous entrâmes dans le bois. Je jugeai que d'un abatis à l'autre il n'y avait guère que deux lieues, du-moins nous ne mîmes qu'environ deux heures pour faire le chemin. (On appelle ici abatis une étendue de bois coupé auquel on met le feu quand il est sec, pour pouvoir planter le terrain.) Les Marrons ont appelé cet endroit l'abatis du Sault, à cause qu'il y a une chûte d'eau. L'emplacement me parut beaucoup plus grand et bien mieux

situé que le premier, qu'ils nomment, comme j'ai dit, la montagne de Plomb. C'était là aussi qu'ils prenaient leurs vivres, qui consistent en manioc, bananes, patates, riz, ignames, ananas, et quelque peu de cannes à sucre.

D'abord que nous fûmes à la lisière de l'emplacement, je m'annonçai avec mon signal ordinaire, et ensuite je fis le tour d'un bout à l'autre sans voir personne. Tout ce que je remarquai, c'est que depuis peu de jours on y avait arraché du magrive, et qu'on avait enterré le corps de celui qui avait été tué. Mais la fosse était si peu profonde, qu'il en sortait une puanteur extrême : je m'en approchai pourtant de fort près pour faire la prière sur ce misérable cadavre, dans l'espérance que si quelqu'un de ses compagnons m'apercevait, cette action pourrait le toucher et l'engager à venir à moi. Mais toutes mes attentes furent vaines ; et ayant passé le reste du jour inutilement dans cet endroit, nous revînmes coucher à la montagne de Plomb, pour éviter la peine de faire là un nouvel ajoupa.

La nuit se passa, comme la précédente, sans inconvéniens, mais non sans peur de la part de mes compagnons de voyage. Ils étaient surpris de ne voir sortir personne du bois pour se rendre à nous. Je ne savais moi-même qu'en penser. Cependant comme il me restait encore un abatis à visiter, qu'ils nomment l'abatis d'Augustin, parce qu'un des Chefs du Marronage qui porte ce nom

y fesait sa demeure ordinaire avec sa bande, je m'imaginais que tous les Marrons s'étaient réfugiés là comme à l'endroit le plus éloigné. Mon embarras était que mon guide n'en savait pas le chemin; après l'avoir bien cherché, nous découvrîmes un petit sentier que nous enfilâmes à tout hasard, et après environ quatre heures de marche, toujours en montant et descendant les montagnes, nous arrivâmes enfin au bord d'un abatis dans lequel nous eûmes bien de la peine à pénétrer, parce que les bords étaient jonchés de gros troncs d'arbres. Nous franchîmes pourtant cet obstacle en grimpant de notre mieux, et le premier objet qui se présenta à nous furent deux cases ou corbets. J'y cours et j'y trouve du feu, une chaudière et de la viande fraîchement bouillie, quelques feuilles de tabac à fumer et autres choses semblables. Je ne doutai point pour lors que quelqu'un ne sortît du bois pour venir me parler; mais après avoir bien appelé et m'être promené par-tout à mon ordinaire pour me bien faire connaître, ne voyant paraître personne et ayant encore assez de jour, je voulus passer plus loin pour tâcher de trouver enfin l'établissement d'Augustin, me persuadant toujours que ceux que je cherchais s'y étaient retirés.

Mes compagnons de voyage n'étant pas animés par des vues surnaturelles, comme je devais l'être, et toujours timides, auraient bien souhaité que nous retournassions sur nos pas. Ils me le proposèrent même

plus d'une fois, mais je ne voulais pas laisser ma Mission imparfaite ; ce n'est pas que je ne ressentisse moi-même au fond du cœur, pour ne vous rien déguiser, une certaine frayeur. L'abandon total où je me voyais, l'horreur des forêts immenses au milieu desquelles j'étais sans aucun secours, le silence profond qui y régnait, tout cela, ainsi qu'il arrive en pareille occasion, me fesait faire, comme malgré moi, de sombres réflexions ; mais j'avais grand soin d'étouffer ces sentimens involontaires, et je n'avais garde d'en rien laisser paraître, de peur de troubler davantage ceux qui m'accompagnaient. Ainsi après leur avoir fait prendre quelques rafraîchissemens, nous entrâmes encore dans le bois, sans savoir ni les uns ni les autres où aboutissait le petit chemin que nous tenions.

La divine Providence qui nous guidait et qui veillait sur nous permit qu'après avoir franchi bien des montagnes et des vallons, nous arrivassions enfin à notre but, n'ayant guère marché qu'environ deux heures. Je n'en fus pas plus avancé, car je ne trouvai qu'un abatis nouvellement fait, comme celui que je venais de quitter, mais sans que personne daignât se faire voir à nous. On avait cependant arraché des racines bonnes à manger, et cueilli des fruits le jour même dans cet endroit, comme il nous parut par les traces toutes fraîches que nous reconnûmes.

Ce qui me fit le plus de peine, c'est que les Marrons s'imaginant peut-être qu'il y

avait toujours un détachement à leurs trousses, avaient eux-mêmes mis le feu aux cases depuis peu de jours, afin sans doute que ceux qui les poursuivraient ne pussent s'y loger. Je ne pouvais pas douter que de la lisière du bois ils ne me vissent et qu'ils ne m'entendissent. Aussi je criais de toutes mes forces, qu'ils pouvaient se rendre à moi en toute sûreté, que j'avais obtenu leur grâce entière; que mon état me défendant de contribuer à la mort de qui que ce soit, ni directement ni indirectement, je n'avais garde de les venir chercher pour les livrer à la Justice; que du reste ils étaient maîtres de moi et de mes gens, puisque nous n'étions que six en tout et sans armes, au lieu qu'eux étaient en grand nombre et armés : « Souvenez-vous, mes chers enfans, leur disais-» je, que, quoique vous soyez esclaves, » vous êtes cependant Chrétiens comme vos » Maîtres; que vous faites profession depuis votre Baptême de la même Religion » qu'eux, laquelle vous apprend que ceux » qui ne vivent pas chrétiennement tombent après leur mort dans les enfers : quel » malheur pour vous, si, après avoir été » les esclaves des hommes en ce monde et » dans le temps, vous deveniez les esclaves » du démon pendant toute l'éternité! Ce » malheur pourtant vous arrivera infailliblement, si vous ne vous rangez pas à votre » devoir, puisque vous êtes dans un état » habituel de damnation; car, sans parler » du tort que vous faites à vos maîtres en

» les privant de votre travail, vous n'enten-
» dez point la Messe les jours saints; vous
» n'approchez point des Sacremens ; vous
» vivez dans le concubinage, n'étant pas ma-
» riés devant vos légitimes Pasteurs. Venez
» donc à moi, mes chers amis, venez har-
» diment, ayez pitié de votre ame, qui a
» coûté si cher à Jésus-Christ..... Donnez-
» moi la satisfaction de vous ramener tous
» à Cayenne ; dédommagez-moi par-là des
» peines que je prends à votre occasion :
» approchez-vous de moi pour me parler,
» et si vous n'êtes pas contens des assu-
» rances de pardon que je vous donnerai,
» vous resterez dans vos demeures, puisque
» je ne saurais vous emmener par force. »

Enfin, après avoir épuisé tout ce que le zèle et la charité inspirent en semblable occasion, aucun de ces misérables ne paraissant, nous vînmes coucher aux cases que nous avions laissées dans l'autre abatis, pour éviter la peine de faire là un logement, et parce que les traces fraîches que nous y avions vues nous donnèrent lieu de croire que quelqu'un pourrait y venir pendant la nuit. Mais personne ne se montra, de sorte qu'indignés de leur opiniâtreté, nous reprîmes le lendemain vers les quatre heures le chemin de la montagne de Plomb. Nous y séjournâmes tout le Samedi; j'y dis la sainte Messe le Dimanche, et comme j'étais pressé de m'en retourner, parce que les vivres commençaient à nous manquer, je voulus, avant de partir, y

laisser un monument non équivoque de mon voyage, en y fesant planter une Croix d'un bois fort dur, et qui subsiste encore.

Cette Croix, comme je le dirai plus bas, servit à me faire réussir dans mon entreprise : car, d'abord que les Nègres marrons l'eurent aperçue, ils y vinrent faire leur prière, ayant la coutume, malgré leur libertinage (ce qu'on aurait de la peine à croire), de prier Dieu soir et matin. Ils baptisent même les enfans qui naissent parmi eux, et ont grand soin de les instruire des principes de la Foi autant qu'ils en savent eux-mêmes.

D'abord que je fus rendu à Tonne-Grande, où j'avais laissé mon canot, je fis savoir à Messieurs d'Orvilliers et le Moine le peu de réussite qu'avait eu mon projet. Je leur mandai que je devais rester quelque-temps dans ce quartier-là pour faire faire les Pâques aux Nègres; j'ajoutai que m'étant mis, au commencement de mon voyage, sous la protection des Anges-Gardiens, j'avais un secret pressentiment qu'ils ne me laisseraient point retourner à Cayenne sans avoir quelque connaissance des enfans prodigues qui en étaient l'objet. Enfin, je priai ces Messieurs de vouloir prolonger encore de quelques jours l'amnistie qu'ils m'avaient d'abord accordée pour eux; et ils eurent la bonté de l'étendre jusqu'à un mois entier.

Après cette réponse, je commençai ce qu'on appelle ici les Pâques des esclaves du quartier; c'est-à-dire que je parcourus les

différentes habitations pour confesser ceux qui sont déjà baptisés, et pour instruire ceux qui sont encore infidèles. C'est notre coutume d'aller ainsi, au moins une fois l'an, chez tous les Colons nos Paroissiens, quelque éloignés qu'ils soient ; car il y a ici des Paroisses qui ont quinze et vingt lieues d'étendue ; et vous ne sauriez croire, mon Révérend Père, le bien qu'il y a à faire, et qu'on fait quelquefois dans ces sortes d'excursions. Le Missionnaire qui est chargé de cette bonne œuvre met la paix dans les familles désunies en terminant leurs petits différends; conclut des mariages pour faire cesser les commerces illicites, à quoi les esclaves sont très-sujets ; tâche de leur adoucir les peines attachées à leur état en les leur fesant envisager sous des vues surnaturelles; prend une connaissance exacte de leur instruction actuelle, pour disposer peu-à-peu à la Communion ceux qu'il en juge capables (Notre usage étant de permettre à très-peu de Nègres d'approcher de la Sainte-Table, par l'expérience que nous avons qu'ils en sont indignes). Il remontre prudemment aux Maîtres les fautes dans lesquelles ils tombent quelquefois envers leurs esclaves, soit en ne veillant pas assez sur leur conduite spirituelle, soit en les surchargeant de travaux injustes, soit enfin en ne leur donnant pas le nécessaire pour la nourriture et le vêtement, suivant les sages Ordonnances de nos Rois; il fait mille autres choses de cette nature, qui sont du ressort

de son ministère, et qui tendent toutes également à la gloire de Dieu et au salut des ames. Il en coûte, à la vérité, beaucoup de faire de pareilles courses dans un pays tel que celui-ci, où, lorsqu'on est en campagne, on est toujours, ou brûlé par les rayons d'un soleil ardent, ou accablé de pluies violentes : mais à quoi ne porte pas un zèle bien épuré, et quelles difficultés ne fait-il pas surmonter !

Cependant, en fesant cette bonne œuvre comme par occasion, car ce n'est pas là mon emploi ordinaire, je n'oubliais pas le premier objet de mon voyage. J'avais grand soin de dire aux Nègres que s'ils pouvaient voir quelques-uns de leurs compagnons Marrons, ils les assurassent que, quoiqu'ils n'eussent pas voulu s'approcher de moi dans les bois, j'avais néanmoins obtenu encore un mois d'amnistie pour eux; mais que si, pendant cet espace de temps, ils ne revenaient pas, ils n'avaient plus ni grâce, ni pardon à espérer; qu'ils devaient se persuader au contraire qu'on les poursuivrait sans relâche jusqu'à ce qu'on les eût tous exterminés.

Enfin, j'avais fini ma Mission et parcouru toutes les habitations des environs de Tonne-Grande; j'étais même déjà embarqué dans mon canot pour me rendre à Cayenne, un peu confus à la vérité d'avoir échoué dans mon dessein aux yeux des hommes, qui ne jugent ordinairement des choses que par le succès, lorsque je vis venir à moi un autre

petit canot tiré à la rame par 2 jeunes Noirs, porteurs d'une lettre de l'Econome de Mont-Seneri (c'est une sucrerie du quartier), qui me marquait que les Nègres marrons étaient arrivés chez lui, et qu'ils me demandaient avec empressement. J'y vole avec plus d'empressement encore qu'ils n'en avaient eux-mêmes, et j'en trouve, en effet, déjà une vingtaine qui m'assurent que les autres sont en chemin pour se rendre. Quelle agréable surprise pour moi, mon Révérend Père, de voir mes vœux accomplis, lorsque je m'en croyais le plus éloigné! Après avoir versé quelques larmes de joie sur ces brebis égarées depuis si long-temps, et qui rentraient dans le bercail, je leur fis des reproches sur ce qu'ils n'avaient pas voulu me parler tandis que j'étais au milieu d'eux; et ils me répondirent constamment qu'ils craignaient qu'il n'y eût quelque détachement en embuscade pour les saisir; mais qu'ayant vu le signe de notre rédemption arboré sur leur terre, ils s'étaient enfin persuadés que le temps d'obtenir grâce pour leur ame et pour leur corps était arrivé. Que ce soit là le véritable motif qui les ait fait agir, ou que quelqu'un de leurs camarades de différentes habitations que j'avais préparés pour les Pâques, les ait assurés de la sincérité du pardon que je leur promettais; c'est ce que je n'ai jamais pu découvrir. Mais, quoi qu'il en soit, il en vint peu-à-peu jusqu'à 50; et comme M. notre Gouverneur, qui tenait un détachement tout prêt pour aller dans le bois, si je

ne réussissais pas, me pressait de me rendre à Cayenne, je partis avec ces cinquante fugitifs.

Il serait impossible, mon Révérend Père, de vous expliquer avec quelles démonstrations de joie l'on me reçut, suivi de tout ce monde, chacun d'eux portant sur sa tête et sur son dos son petit bagage. Les rues étaient bordées de peuple pour nous voir passer. Les Maîtres se félicitaient les uns les autres d'avoir recouvré leurs esclaves ; et les Noirs eux-mêmes qui servent dans le bourg, se fesaient une fête de revoir, l'un son père, l'autre sa mère, celui-ci son fils ou sa fille ; et comme plusieurs de ceux que je menais n'avaient pas vu la Ville depuis très-long-temps, et qu'ils y remarquèrent bien du changement, notre marche était très-lente, afin de leur donner le plaisir de satisfaire leur curiosité : ce qui laissait en même-temps la liberté à leurs camarades de les embrasser, en fesant retentir l'air de mille cris d'alégresse et de bénédiction. Ce qu'il y avait pourtant de plus frappant, c'était une troupe de jeunes enfans des deux sexes qui étaient nés dans les bois, et qui n'ayant jamais vu de personnes blanches, ni de maison à la Française, ne pouvaient se lasser de les considérer, en marquant, à leur façon, leur admiration. Je conduisis d'abord mon petit troupeau à l'Eglise, où il y avait déjà une grande assemblée à cause de la fête de saint François-Xavier ; mais elle fut bientôt pleine par la foule qui nous suivait.

Je commençai par faire faire à ces pauvres misérables une espèce d'amende honorable. 1.° A Dieu dont ils avaient abandonné le service depuis si long-temps ; 2.° à leurs Maîtres et aux Colons, à qui plusieurs d'entr'eux avaient porté beaucoup de préjudice ; 3.° à leurs compagnons, du mauvais exemple qu'ils leur avaient donné par leur fuite, par leurs vols, etc. après quoi je dis la sainte Messe en action de grâces. Ils y assistèrent avec d'autant plus de plaisir et de dévotion, que plusieurs d'entr'eux ne l'avaient pas entendue depuis quinze ou vingt ans ; et lorsqu'elle fut finie, je les présentai à M. le Gouverneur, qui confirma le pardon que je leur avais promis de sa part : ensuite on les remit à leurs Maîtres respectifs.

On dépêcha aussitôt un nombreux détachement pour aller faire le dégât dans leurs plantations, et pour tâcher de prendre ou tuer ceux qui resteraient, s'ils ne se rendaient pas volontairement ; mais une maladie qui se mit dans la troupe, aussitôt qu'elle arriva sur les lieux, fit échouer cette opération : en sorte que ceux que j'avais laissés au nombre seulement de dix-sept, tant grands que petits, soit hommes ou femmes, et qui m'avaient fait dire qu'ils viendraient bientôt après moi, n'ont pas tenu parole, et sont encore dans les bois. Il s'y en est même joint quelques autres depuis ce temps-là. Si le nombre augmentait à un certain point, ce serait un très-grand malheur pour cette Colonie. Mais les sages mesures que

nos Messieurs prennent pour l'empêcher, paraissent nous mettre à couvert d'un tel désordre. Je vous prie cependant, mon Révérend Père, de joindre vos vœux aux nôtres pour obtenir cette grâce du Ciel. Je suis, etc.

LETTRE

*Du Père Ferreira, Missionnaire Apostolique à Connany, à Monsieur. ****

A Connany, ce 22 Février 1778.

MONSIEUR,

J'AI reçu Jeudi dernier, dix-neuf du présent, la lettre que vous m'avez écrite. Ce jour-là même j'eus un accès de fièvre, et un second trois jours après, qui m'obligea de me mettre au lit, et de prendre le lendemain un vomitif : le Père Padilla en fit autant, attaqué lui-même d'une fièvre tierce depuis quinze jours, qui est dégénérée en fièvre quarte ; cette fièvre, qui ne l'a point quitté jusqu'à présent, l'a extraordinairement affaibli. Il me charge de vous dire bien des choses, et vous prie, ainsi que moi, de présenter nos respects à Monseigneur le Préfet, à la lettre duquel nous n'avons pu répondre, tant à cause de notre situation actuelle, que parce que le temps nécessaire nous a manqué. Nous lui avions déjà écrit

d'*Ouyapoc* par le Capitaine qui nous a conduit ici.

Que vous dirai-je de notre état actuel ? Nous habitons dans un petit carbet, où nous sommes exposés à toutes les injures de l'air ; la pluie et le vent y pénètrent, et nous sommes d'autant plus sensibles à cette incommodité, que nous avons plus à souffrir du côté de la santé, et que nous sommes moins dans le cas d'y remédier pour le présent. Je passe sous silence tous les autres désagrémens inséparables de la carrière dans laquelle nous ne fesons que d'entrer, et qui nous font adorer en silence les décrets d'un Dieu qui console dans les tribulations, et qui n'humilie ses Ministres que pour les rendre plus actifs, et plus propres à ses desseins. Nous lui sommes déjà redevables de la satisfaction que nous avons d'être parmi les Indiens, presque tous déserteurs du Portugal, qui ont eu le bonheur d'être instruits dès leur enfance des principes de la Religion. Il est vrai que, par le défaut de Missionnaires, ces premières semences de l'Evangile sont restées incultes parmi eux ; mais ils nous témoignent la plus grande joie d'être à même aujourd'hui de mettre en pratique ce qu'ils ont appris dans leur jeunesse ; ils viennent à nous avec empressement, et consentent volontiers à construire leurs carbets autour de nous, et à former une bourgade ; nous en attendons incessamment quinze ou seize familles. Nous avons déjà baptisé quinze petits enfans, et beaucoup d'autres

nous seront présentés lorsqu'un temps moins pluvieux permettra aux parens de remonter de l'embouchure des rivières appelées *Maribanaré* et *Macari*. Il y a même des adultes qui demandent le Baptême, que nous ne pouvons leur accorder que dans un cas de nécessité, parce qu'ils ne sont pas suffisamment instruits : nous savons là-dessus l'intention de Notre-Seigneur ; il a dit à ses premiers Ministres : Allez, enseignez, baptisez ; mais ce qui nous cause beaucoup d'embarras, ce sont les mariages, ou plutôt le concubinage de nombre d'Indiens du Para, où ils ont laissé leurs femmes, et où réciproquement des Indiennes ont laissé leurs maris, et qui tous ont formé d'autres alliances ici, et ont même des enfans de leur commerce criminel, souvent avec plusieurs, quelques-uns même avec leurs parentes. Il y en a d'autres qui, quoique Chrétiens, ont contracté avec des infidèles, et des fidèles avec des Indiens païens. Nous avons déjà la promesse de quelques-uns de ceux qui n'ont qu'une concubine, de faire, en face de l'Eglise, ce que nous leur prescrirons à cet égard. Ce sont ces sortes de mariages, mon cher confrère, qui nous mettent dans le cas de recourir au Père des lumières ; nous vous prions de les demander également pour nous. Après vous avoir exposé l'état de notre Mission quant au spirituel, je vous dirai, pour ce qui concerne le temporel, que nous avons à notre service une très-bonne Blanchisseuse Indienne, et son fils âgé de 20 ans,

dont nous sommes on ne peut pas plus contens ; il est industrieux, fidèle, laborieux, nous fait bonne cuisine, et sert bien la Messe. Il fut jadis domestique d'un Prêtre Missionnaire parmi les Indiens du Para. Nous avons en outre deux enfans d'onze à douze ans, deux chasseurs et deux Pêcheurs. Moyennant une certaine rétribution ils nous approvisionnent assez bien ; et, au cas que quelques-uns d'entr'eux viennent à nous manquer, il s'en présente déjà d'autres pour les remplacer, tant pour la chasse que pour la pêche. Communiquez, s'il vous plaît, ma lettre à Monseigneur le Préfet, s'il est encore à Cayenne, et faites-lui nos excuses de ce que nous ne lui avons point écrit, ce que nous aurions fait immanquablement si la santé nous l'eût permis ; et il fallait ces besoins pressans, j'ose vous l'avouer, pour vous écrire dans la circonstance où je me trouve. Je souhaite que Dieu vous l'accorde, cette santé, si nécessaire pour remplir vos fonctions, tant au Collége qu'à la Paroisse. Je vous sais toujours bon gré de m'avoir mis à même, lorsque nous étions à Cayenne, de partager avec vous les travaux du saint ministère dans la Savanne ; je le ferais encore volontiers si je ne me croyais de plus en plus appelé à la conversion des Indiens parmi lesquels je suis résolu de mourir : ma destinée paraît fixée chez ce peuple dur et barbare, parmi lequel j'espère faire plus de fruit, Dieu aidant, qu'au milieu d'une Nation plus cultivée et plus policée, dont la conduite

duite exige plus de talent que je ne puis m'en attribuer. Envoyez-moi, s'il vous plaît, les effets du Père Mathos qui sont restés chez vous, ne réservant que la soutane, pour prix de laquelle vous offrirez le saint sacrifice de la Messe pour le repos de l'ame du cher défunt. Vous prendrez sur mes appointemens la somme des dettes qu'il vous a laissées, qui montent, je pense, à 195 livres ; le reste vous servira à nous faire l'achat des denrées qui nous sont nécessaires actuellement, et dont je vous ferai le détail ; profitez de la pirogue par laquelle je vous fais passer ma lettre ; ayez soin que tout puisse nous arriver sain et sauf. J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE

*Du Père Padilla, Missionnaire Apostolique à Connany, à Messieurs ***.*

A Connany, le 8 Avril 1778.

MESSIEURS,

M.r MONACH qui est entré avant-hier dans cette rivière, m'a remis les lettres et les divers effets dont vous l'aviez chargé pour moi : je suis aussi sensible à cette preuve de vos bontés, qu'à l'intérêt que vous voulez bien prendre à ma santé. Elle n'est pas aussi

bonne que je le desirerais ; les fièvres tierces m'obligent depuis long-temps à garder la chambre, et la douleur que j'ai éprouvée en voyant mourir à mes côtés mon confrère le Père Ferreira, ne contribue pas peu peut-être à la lenteur de mon rétablissement. Des fièvres continuelles et violentes l'ont emporté en peu de jours. J'ose espérer cependant que le Seigneur me donnera des forces pour arriver au but que je me suis proposé en venant ici. Lorsque ma santé me le permettra, je m'occuperai, avec tout le zèle et l'activité qui dépendront de moi, de l'établissement de cette Mission, et je saisirai avec empressement toutes les occasions qui me mettront à même de répondre à la confiance que vous avez bien voulu me témoigner.

J'expédierai, Messieurs, ainsi que vous me le prescrivez, des canots Indiens ou des pêcheurs blancs lorsqu'ils seront à ma portée, ce qui est rare, pour vous instruire de ce qui pourra vous intéresser dans ce quartier, et en même-temps pour vous faire parvenir ma demande sur les secours dont je pourrais avoir besoin par la suite. Je n'omettrai rien non plus pour faire revenir les Indiens sur l'idée désavantageuse qu'on a cherché à leur donner de l'établissement de cette Mission. Jusqu'à présent j'ai lieu d'être satisfait du zèle et de l'empressement qu'ils ont montrés, et j'espère les entretenir dans ces mêmes sentimens.

J'ai remis à M. Monach les divers effets que j'avais ici appartenant au Roi, et qui

étaient en prêt aux Révérends Pères Mathos et Ferreira. Ci-jointe est la note de ce que j'ai l'honneur de vous adresser. Je garderai seulement ce qui est à mon usage ; le reste me devient superflu.

Quant aux bestiaux que vous desireriez multiplier ici, les Savannes me paraissent très-propres à la réussite de votre projet ; au reste M. Monach qui les a visitées, vous rendra compte des remarques qu'il aura pu y faire.

Je vous prie, Messieurs, de vouloir bien m'excuser si je me sers d'une main étrangère pour répondre aux lettres dont vous m'honorez ; ma faible santé me défend dans ce moment toute espèce d'application, mais mon cœur n'en est pas moins pénétré de tous les sentimens de reconnaissance et de respect que vous m'inspirez, et avec lesquels je suis, etc.

LETTRE

Du Père Stanislas Arlet, de la Compagnie de Jésus, au Révérend Père Général de la même Compagnie; traduite du latin. (Sur une nouvelle Mission du Pérou.)

MON TRES-RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

L'AN 1697, la veille de la fête de saint Pierre et de saint Paul, nous arrivâmes au Pérou, le Père François Boriné mon compagnon et moi, tous deux, grâces à Dieu, dans une santé parfaite, et sans avoir essuyé aucun fâcheux accident. Il y avait justement quatre ans que, durant l'octave des saints Apôtres, votre Paternité nous avait donné permission de quitter la Bohême notre patrie, pour passer aux Indes d'occident. Après quelque séjour en ce nouveau monde, nos Supérieurs de ce pays me permirent, ce que je souhaitais avec le plus d'ardeur, d'avancer dans les terres, pour y fonder un établissement nouveau. Nous lui avons donné le nom du Prince des Apôtres, sous les auspices de qui la Mission a été entreprise et commencée, et on l'appelle la résidence de saint Pierre.

Les barbares que la Providence m'a chargé

de cultiver se nomment *Canisiens*. Ce sont des hommes Sauvages et peu différens des bêtes pour la manière de vivre et de se conduire. Ils vont tout nus, hommes et femmes. Ils n'ont point de demeure fixe, point de lois, nulle forme de gouvernement. Egalement éloignés de la Religion et de la superstition, ils ne rendent aucun honneur ni à Dieu ni aux Démons, quoiqu'ils aient des idées assez formées du souverain Etre. Ils ont la couleur d'un brun foncé, le regard farouche et menaçant, je ne sais quoi de féroce dans toute la figure.

On ne saurait bien dire le nombre des hommes qui peuvent être en ces vastes pays, parce que l'on ne les voit jamais assemblés, et qu'on n'a pas encore eu le temps d'en rien deviner par conjecture. Ils sont continuellement en guerre avec leurs voisins; et quand ils peuvent prendre des prisonniers dans les combats, ou ils les font esclaves pour toujours, ou après les avoir rôtis sur les charbons, ils les mangent dans leurs festins, et se servent, au lieu de tasses, des crânes de ceux qu'ils ont ainsi dévorés.

Ils sont fort adonnés à l'ivrognerie, et quand le feu leur monte à la tête après s'être querellés et dit bien des injures, souvent ils se jettent les uns sur les autres, se déchirent et se tuent. La pudeur m'empêche d'écrire d'autres désordres bien plus honteux, auxquels ils s'abandonnent brutalement, lorsqu'ils ont trop bu. Ils ont pour armes l'arc et les flèches et une espèce de long javelot fait

de roseaux longs et pointus, qu'ils lancent de loin contre l'ennemi avec tant d'adresse et de force, que de plus de cent pas ils renversent leur homme comme à coup sûr. Le nombre des femmes n'est point limité parmi eux, les uns en ont plus, les autres moins, chacun comme il l'entend. L'occupation des femmes, les journées entières, est de préparer à leurs maris des breuvages composés de diverses sortes de fruits.

Nous entrâmes dans le pays de ces pauvres barbares, sans armes et sans soldats, accompagnés seulement de quelques Chrétiens Indiens, qui nous servaient de guides et d'interprètes. Dieu voulut que notre expédition fût plus heureuse qu'on n'eût osé l'espérer, car plus de douze cens hommes sortirent bientôt des forêts pour venir avec nous jeter les fondemens de notre nouvelle peuplade. Comme jamais ils n'avaient vu ni chevaux, ni hommes qui nous ressemblassent pour la couleur et pour l'habillement, l'étonnement qu'ils firent paraître à notre première rencontre, fut pour nous un spectacle bien divertissant. Nous voyions l'arc et les flèches leur tomber des mains de la crainte qui les saisissait; ils étaient hors d'eux-mêmes ne sachant que dire, et ne pouvant deviner d'où de tels monstres avaient pu venir dans leurs forêts. Car ils pensaient, comme ils nous l'ont avoué depuis, que l'homme, son chapeau, ses habits et le cheval sur lequel il était monté, n'était qu'un animal composé de tout cela, par un prodige extraordinaire; et la vue d'une

nature si monstrueuse les tenait dans une espèce de saisissement, qui les rendait comme immobiles.

Un de nos Interprètes les rassura, leur expliquant qui nous étions, et les raisons de notre voyage; que nous venions de l'autre extrémité du monde seulement pour leur apprendre à connaître et à servir le vrai Dieu. Il leur fit ensuite quelques instructions particulières, dont nous étions convenus, et qui étaient à leur portée, sur l'immortalité des ames, sur la durée de l'autre vie, sur les récompenses que Dieu leur promettait après leur mort, s'ils gardaient ses Commandemens, sur les châtimens redoutables dont il les menaçait avec raison, s'ils se rendaient rebelles à la lumière qui les venait éclairer de si loin.

Il n'en fallut pas davantage. Depuis ce premier jour un grand nombre de ces pauvres gens nous suivent comme un troupeau fait le Pasteur, et nous promettent d'attirer après eux plusieurs milliers de leurs compagnons. Nous n'avons pas sujet de craindre qu'ils nous trompent. Déjà six Nations fort peuplées, ou plutôt un peuple de six grandes forêts, ont envoyé des Députés nous offrir leur amitié, nous demander la nôtre, et nous promettre de se faire avec nous des demeures stables où nous jugerons à propos. Nous avons reçu ces Députés avec toutes les démonstrations de l'amitié la plus tendre, et nous les avons renvoyés chez eux chargés de présens. Ces présens ne sont que quelques petits grains de verre dont

ils font apparemment des bracelets et des colliers. L'or et l'argent ne sont point ici à beaucoup près si estimés, et si j'avais pour quarante ou cinquante écus seulement de ces grains de verre de toutes les grosseurs et de toutes les couleurs, hormis le noir dont il ne faut pas, ce serait de quoi nous amener une grande multitude de ces bonnes gens, que nous retiendrions ensuite par quelque chose de meilleur et de plus solide.

Nous avons choisi, pour faire notre nouvelle habitation, un canton bien situé et fort agréable, vers la hauteur d'environ quatorze degrés de latitude australe. Elle a au Midi et à l'Orient une plaine de plusieurs lieues d'étendue, plantée par intervalles de beaux palmiers : au Septentrion un fleuve grand et poissonneux, nommé *Cucurulu* en langue *Canisienne* : à l'Occident ce sont de vastes forêts d'arbres odoriférans, et très-propres à bâtir, dans lesquelles on trouve des cerfs, des daims, des sangliers, des singes, et toutes sortes de bêtes fauves et d'oiseaux. La nouvelle bourgade est partagée en rues et en places publiques ; et nous y avons une maison comme les autres, avec une Chapelle assez grande. Nous avons été les Architectes de tous ces bâtimens, qui sont aussi grossiers que vous pouvez vous l'imaginer.

Il faut avouer que les chaleurs sont ici très-grandes, par la nature du climat. C'est un été violent qui dure toute l'année, sans nulle variété sensible des saisons ; et si ce n'étaient les vents qui soufflent par interval-

les, et qui rafraîchissent un peu l'air, le lieu serait absolument inhabitable. Peut-être aussi qu'étant élevés dans les pays Septentrionaux, nous sommes un peu plus sensibles à la chaleur que les autres. L'air enflammé forme des orages et des tonnerres aussi affreux qu'ils sont fréquens. Des nuages épais de moucherons venimeux nous tourmentent jour et nuit par leurs morsures.

On ne voit de pain et de vin que ce qu'il en faut pour dire la Messe. C'est de la rivière et de la forêt qu'on tire tout ce qui sert à la nourriture, et on ne connait d'autre assaisonnement à ces mets différens, qu'un peu de sel, quand on en a, car souvent même on en manque. On boit ou de l'eau, ou des breuvages dont nous avons parlé. Mais Dieu, par ses consolations pleines de douceur, supplée à tout ce qu'on pourrait desirer d'ailleurs pour la commodité ou pour la délicatesse; et dans une si grande disette de toutes choses, on ne laisse pas de vivre très-content. En mon particulier, mon Révérend Père, j'ose vous assurer que, depuis que je suis dans cette pénible Mission, je n'ai pas eu un mauvais jour; et certainement ce que je m'en figurais, lorsque je demandais à y venir, me donnait bien plus d'inquiétude et de dégoût, que ne m'a causé de peine l'expérience de ce que j'ai trouvé à souffrir. Je repose plus doucement à l'air sur la terre dure, que je ne fis jamais étant encore dans le siècle dans les meilleurs lits : tant il est vrai que l'imagination des maux tourmente sou-

vent beaucoup plus, que les maux même ne sauraient faire.

La vue seule de ce grand nombre de Catéchumènes, qui se préparent avec une ferveur inexplicable à embrasser la Foi, et qui se rendent dignes du Baptême par un changement total de mœurs et de conduite, ferait oublier d'autres maux bien plus sensibles. C'est un charme de voir venir ce peuple en foule, et d'un air content, le matin, à l'explication du Catéchisme, et le soir aux prières que nous fesons faire en commun; de voir les enfans disputer entr'eux à qui aura plutôt appris par cœur ce qu'on leur enseigne de nos mystères; nous reprendre nous-mêmes quand il nous échappe quelque mauvais mot dans leur langue, et nous suggérer tout bas comment il aurait fallu dire; les adultes plus avancés demander avec empressement le premier Sacrement de notre Religion, venir nous avertir à toutes les heures du jour et de la nuit, quand quelqu'un d'eux est extraordinairement malade, pour aller promptement le baptiser; nous presser de trouver bon qu'ils bâtissent au grand Maître une grande maison, c'est ainsi qu'ils nomment Dieu et l'Eglise, pendant que plusieurs d'entr'eux n'ont pas encore où se retirer ni où se loger.

On sait quel obstacle c'est à la conversion des barbares que la pluralité des femmes, et la peine qu'on a d'ordinaire à leur persuader ce que le Christianisme commande à cet égard. Dès les premiers discours que nous fîmes à ceux-ci, avec toute la sagesse et toute la ré-

serve que demandait un point si délicat, ils comprirent très-bien ce que nous voulions dire, et nous fûmes obéis par-tout, hormis dans trois familles sur lesquelles nous n'avons pu encore rien gagner. Il n'en a pas plus coûté pour les guérir de l'ivrognerie ; ce qui doit paraître admirable, et fait voir la grande miséricorde de Dieu sur ces peuples, qui paraissaient jusqu'ici abandonnés. Quelques femmes ont déjà appris à filer et à faire de la toile pour se couvrir. Il y en a bien une vingtaine qui ne paraissent plus qu'habillées de leur ouvrage, et nous avons semé une assez grande quantité de coton, pour avoir dans quelques années de quoi vêtir tout le monde. Cependant on se sert comme on peut de feuilles d'arbres pour se couvrir, en attendant quelque chose de mieux. En un mot, les hommes et les femmes indifféremment nous écoutent, et se soumettent à nos conseils avec tant de docilité, qu'il paraît bien que c'est la grâce et la raison qui les gouvernent. Il ne faut qu'un signe de notre volonté, pour porter ces chers fidèles à faire tout le bien que nous leur inspirons.

Voilà, mon Révérend Père, ceux à qui a passé le Royaume de Dieu, que sa justice, par un jugement redoutable, a ôté à ces grandes Provinces de l'Europe, qui se sont livrées à l'esprit de schisme et d'hérésie. Oh ! si sa miséricorde voulait faire ici une partie des merveilles auxquelles les aveugles volontaires de notre Allemagne s'obstinent à fermer les yeux, qu'apparemment il y aurait bientôt

ici des Saints! C'est une chose qui paraît incroyable, qu'en un an de temps des hommes tout sauvages, et qui n'avaient presque rien de l'homme que le nom et la figure, aient pu prendre si promptement des sentimens d'humanité et de piété. On voit déjà parmi eux des commencemens de civilité et de politesse. Ils s'entre-saluent quand ils se rencontrent, et nous font à nous autres, qu'ils regardent comme leurs maîtres, des inclinations profondes, frappant la terre du genou, et baisant la main avant que de nous aborder. Ils invitent les Indiens des autres Pays, qui passent par leurs terres, à prendre logis chez eux; et, dans leur pauvreté, ils exercent une espèce d'hospitalité libérale, les conjurant de les aimer comme leurs frères, et de leur en vouloir donner des marques dans l'occasion. De sorte qu'il y a lieu d'espérer qu'avec la grâce de Dieu, qui nous a tant aidés jusqu'ici, nous ferons de ces Nations non-seulement une Eglise de vrais fidèles, mais encore avec un peu de temps une Ville, peut-être un peuple d'hommes qui vivront ensemble selon toutes les lois de la parfaite société.

Pour ce qui regarde les autres Missions fondées en ce pays-ci depuis dix ans, je dirai à votre paternité ce que j'ai appris, que le Christianisme y fait de très-grands progrès, plus de quarante mille Barbares ayant déjà reçu le Baptême. C'est un concours et une modestie rare dans les Eglises, un respect profond à l'approche des Sacremens; les

maisons des particuliers retentissent souvent des louanges de Dieu qu'on y chante, et des instructions que les plus fervens font aux autres. M'étant trouvé dans une de ces Missions pendant la Semaine-Sainte, j'eus la consolation de voir dans l'Eglise plus de cinq cens Indiens qui châtiaient rigoureusement leur corps le jour du Vendredi-Saint, à l'honneur de Jésus-Christ flagellé. Mais ce qui me tira des larmes de tendresse et de dévotion, ce fut une troupe de petits Indiens et de petites Indiennes, qui les yeux humblement baissés, la tête couronnée d'épines, et les bras appliqués à des poteaux en forme de croix, imitèrent, plus d'une heure entière dans cette posture, l'état pénible du Sauveur crucifié qu'ils avaient devant les yeux. Mais afin que nos espérances ne nous trompent point, et que le nombre de nos nouveaux fidèles s'augmente chaque jour avec leur ferveur, du fond de ces grands déserts où nous sommes à l'autre extrémité du monde, je conjure votre Paternité de se souvenir de nous dans ses saints sacrifices, et de nous procurer le même secours auprès de nos Pères et Frères répandus par toute la terre, avec qui nous conservons une étroite union en Jésus-Christ, et dans les prières desquels nous avons une parfaite confiance. Je suis, etc.

Au Pérou, de la Mission que les Espagnols appellent Moxos, et que les naturels du pays nomment Canisie, le 1.er Septembre 1698.

MÉMOIRE

Touchant l'état des Missions nouvellement établies dans la Californie, par les Pères de la Compagnie de Jésus; présenté au Conseil Royal de Guadalaxara au Mexique, le 10 de Février de l'année 1702, par le Père François-Marie Picolo, de la même Compagnie, et un des premiers Fondateurs de cette Mission. Traduit de l'Espagnol.

MESSEIGNEURS,

C'EST pour obéir aux ordres que vous m'avez fait l'honneur de me donner depuis quelques jours, que je vais vous rendre un compte exact et fidèle des découvertes et des établissemens que nous avons faits, le Père Jean-Marie de Salvatierra et moi, dans la Californie, depuis environ cinq ans que nous sommes entrés dans ce vaste pays.

Nous nous embarquâmes au mois d'Octobre de l'année 1697, et nous passâmes la mer, qui sépare la Californie du nouveau Mexique, sous les auspices et sous la protection de Notre-Dame de Lorette, dont nous portions avec nous l'image. Cette *étoile de la mer* nous conduisit heureusement au port avec tous les gens qui nous accom-

PASSAGE PAR TERRE
A LA CALIFORNIE
Decouvert par le Rev. Pere
Eusebe-François Kino Jesuite
Depuis 1698 jusqu'a 1701
ou l'on voit encore les Nouvelles
Missions des PP. de la Compag.e de Jesus
5 10 15 20 Lieues
Cutganes 1701
Rio Colorado ó del Norte
Alchedomas
NOUVEAU MEXIQUE
Grande montagne qui s'etend jusqu'a Rio de Hila
Moqui
Apaches
R. Bleue
Rio Azul
Casa grande
R. de Hila
S. Fernando
Victoria
Sobaiporis
S. Eugene
S. Pantaleon
Rosario
S. Marie
S. Sauveur
Quiburi
Ste Croix
Mathieu de Sicoroudag
Thadée de Batqui
S. Philipe
S. Jacque de Oiadaibuise
S. Dionysio 1700.
la Tota
S. Mathias de Tutomagoidag
S. Simon de Tucsani
S. Paulo
S. Pierre 1699
Cocomaricopas
S. Angelo
Ste Catherine
S. Bonifface
S. Augustin
S. Francois
S. Cosme
S. Seraplin
S. Francois Xavier du Bac
la Merced
S. Raphael
Hoabonomas
Yumas
la Tinaxa
Agna escondula
Aguage de la Luna
Carizal
S. Marcel
S. Louis de Bacapa
Ste Eulalie
Batequi
M. de Ste Claire 1698
3 Ojitos
Hedanos de Arena
Bagiopas
PIMERIA
St Gaetan
Reyes
Guebavi
S. Louis
S. Marie
S. Lazare
Susanic
Aquimari
Tubutama
Addi
Cocospara
Humares
Remedios
Tupo
St Ignace
Dolores
Bacanuchi
Bacuachi
Chinapa
Arispe
Cenoquipe
Real de St Jean
Banamichi
Guipaca
Acotzi
Babiacora
St Edouard de Baipia
Sobas
S. Antoine d'Uquitoa
Conception del Cabelca
St Dieque de Pitquin
St Magdalena
Cucurpo
Ticapa
Opodepe
Nacameri
Populo
Angeles
SONORA
Sierra Azul M. Bleue
Quiquimas
Sierra Nevada
Montagne couverte de neige
St Marc
St Mathieu
St Jean
Ste Rosalie
St Antoine
PARTIE DE LA CALIFORNIE
MER DE LA CALIFORNIE
R. de S. Ignace
Nacareno
Topoquis
R. de Ste Sabine
I. S. Augustin
Baye de St Jean Baptiste
Sobas
Isles de Sel
R. de Sonora
S. Xavier
Ures
Alamos
Mastape
Nacori
St Miguel
Tonici
Onabas
Nure
Tecorina
Comoripa
Zuaqui
Guaimas
Hiaquim
Cacorin
P. de S. Xavier
Belen
R. d'Hiaqui
Bahum
Potam
Bicam
Torin
Bacum
NOUV. LE ESPAGNE
Cedros
Conicare
Guadalupe
Canamoo
Nabojoa
Tessia
MAYO
P. de S. Martin
Corimpo
Hechojoa
S. Croix
R. de Mayo
Real de los Frayles
les Vierges
Guimies
R. des Balenes
R. St Christophe
B. des Sables
MER DU SUD
P. de Nouvel An decouvert 1685
S. Jean de Londo
S. Isidro
S. Bruno
Thebaida
Reyes
S. Etienne
S. Jean
S. Nicolas
Coronados
les S.S. Innocens
Santiago
S. Jacque
S. Thomas
Nochebuena
Loreto
Concho
Carmen
S. Xavier de Biaundo
Giganta
Port de Danzantes
Edues
Port de Matanzas
Yodivineggé
B. St Luc
Farellon
Chuyrai
Teguaco
Ziburijoa
Ahome
St Michel
Mochicahui
B. de Ste Marie
CINALOA

pagnaient. Aussitôt que nous eûmes mis pied à terre, nous plaçâmes l'image de la sainte Vierge au lieu le plus décent que nous trouvâmes; et, après l'avoir ornée autant que notre pauvreté nous le put permettre, nous priâmes cette puissante avocate de nous être aussi favorable sur terre qu'elle nous l'avait été sur mer.

Le Démon que nous allions inquiéter dans la paisible possession où il était depuis tant de siècles, fit tous ses efforts pour traverser notre entreprise, et pour nous empêcher de réussir. Les Peuples chez qui nous abordâmes, ne pouvant être informés du dessein que nous avions de les retirer des profondes ténèbres de l'idolâtrie où ils sont ensevelis, et de travailler à leur salut éternel, parce qu'ils ne savaient pas notre langue, et qu'il n'y avait, parmi nous, personne qui eût aucune connaissance de la leur, s'imaginèrent que nous ne venions dans leur pays que pour leur enlever la pêche des perles, comme d'autres avaient paru vouloir le faire plus d'une fois au temps passé. Dans cette pensée, ils prirent les armes, et vinrent par troupes à notre habitation, où il n'y avait alors qu'un très-petit nombre d'Espagnols. La violence avec laquelle ils nous attaquèrent, et la multitude de flèches et de pierres qu'ils nous jetèrent fut si grande, que c'était fait de nous infailliblement, si la sainte Vierge, qui nous tenait lieu d'une *armée rangée en bataille*, ne nous eût protégés. Les gens qui se trouvèrent avec nous, aidés du secours

d'en-haut, soutinrent vigoureusement l'attaque, et repoussèrent les ennemis avec tant de succès, qu'on les vit bientôt prendre la fuite.

Les barbares, devenus plus traitables par leur défaite, et voyant d'ailleurs qu'ils ne gagneraient rien sur nous par la force, nous députèrent quelques-uns d'entr'eux; nous les reçûmes avec amitié; nous apprîmes bientôt assez de leur langue, pour leur faire concevoir ce qui nous avait portés à venir dans leur pays. Ces députés détrompèrent leurs compatriotes de l'erreur où ils étaient; de sorte que, persuadés de nos bonnes intentions, ils revinrent nous trouver en plus grand nombre, et nous marquèrent tous de la joie de voir que nous souhaitions les instruire de notre sainte Religion, et leur apprendre le chemin du Ciel. De si heureuses dispositions nous animèrent à apprendre à fond la langue *Monqui*, qu'on parle en ce pays-là. Deux ans entiers se passèrent partie à l'étudier et partie à catéchiser ces peuples. Le Père de Salvatierra se chargea d'instruire les adultes, et moi les enfans. L'assiduité de cette jeunesse à venir nous entendre parler de Dieu, et son application à entendre la doctrine Chrétienne fut si grande, qu'elle se trouva en peu de temps parfaitement instruite. Plusieurs me demandèrent le saint Baptême, mais avec tant de larmes et de si grandes instances, que je ne crus pas devoir le leur refuser. Quelques malades et quelques vieillards, qui nous parurent suffisamment instruits, le reçurent

aussi dans la crainte où nous étions qu'ils ne mourussent sans baptême. Et nous avons lieu de croire que la Providence n'avait prolongé les jours à plusieurs d'entr'eux, que pour leur ménager ce moment de salut. Il y eut encore environ cinquante enfans à la mamelle, qui, des bras de leurs mères, s'envolèrent au Ciel, après avoir été régénérés en Jésus-Christ.

Après avoir travaillé à l'instruction de ces peuples, nous songeâmes à en découvrir d'autres à qui nous pussions également nous rendre utiles. Pour le faire avec plus de fruit, nous voulûmes bien, le Père de Salvatierra et moi, nous séparer, et nous priver de la satisfaction que nous avions de vivre et de travailler ensemble. Il prit la route du Nord, et je pris celle du Midi et de l'Occident. Nous eûmes beaucoup de consolation dans ces courses Apostoliques : car, comme nous savions bien la langue, et que les Indiens avaient pris en nous une véritable confiance, ils nous invitaient eux-mêmes à entrer dans leurs Villages, et se fesaient un plaisir de nous y recevoir et de nous y amener leurs enfans. Les premiers étant instruits, nous allions en chercher d'autres, à qui successivement nous enseignions les Mystères de notre Religion. C'est ainsi que le Père de Salvatierra découvrit peu-à-peu toutes les habitations qui composent aujourd'hui la Mission de *Lorette-Concho*, et celle de saint Jean de *Londo* : et moi, tout le pays qu'on appelle à présent la Mission de saint Fran-

çois-Xavier de *Riaundo*, qui s'étend jusqu'à la mer du Sud.

En avançant ainsi chacun de notre côté, nous remarquâmes que plusieurs Nations de langues différentes se trouvaient mêlées ensemble, les unes parlant la langue *Monqui*, que nous savions, et les autres la langue *Laymone*, que nous ne savions pas encore. Cela nous obligea d'apprendre le *Laymon*, qui est beaucoup plus étendu que le *Monqui*, et qui nous paraît avoir un cours général dans tout ce grand pays. Nous nous appliquâmes si fortement à l'étude de cette seconde langue, que nous la sûmes en peu de temps, et que nous commençâmes à prêcher indifféremment, tantôt en *Laymon*, et tantôt en *Monqui*. Dieu a béni nos travaux, car nous avons déjà baptisé plus de mille enfans, tous très-bien disposés, et si empressés de recevoir cette grâce, que nous n'avons pu résister à leurs instantes prières. Plus de trois mille adultes également instruits, desirent et demandent la même faveur; mais nous avons jugé à propos de la leur différer pour les éprouver à loisir, et pour les affermir davantage dans une si sainte résolution. Car, comme ces peuples ont vécu long-temps dans l'idolâtrie et dans une grande dépendance de leurs faux Prêtres, et que d'ailleurs ils sont d'un naturel léger et volage, nous avons eu peur, si l'on se pressait, qu'ils ne se laissassent ensuite pervertir, ou qu'étant Chrétiens sans en remplir les devoirs, ils n'exposassent notre sainte Reli-

gion au mépris des idolâtres. Ainsi, on s'est contenté de les mettre au nombre des Catéchumènes. Le Samedi et le Dimanche de chaque Semaine ils viennent à l'Eglise et assistent, avec les enfans déjà baptisés, aux instructions qui s'y font; et nous avons la consolation d'en voir un grand nombre qui persévèrent avec fidélité dans le dessein qu'ils ont pris de se faire de vrais Disciples de Jésus-Christ.

Depuis nos secondes découvertes, nous avons partagé toute cette contrée en quatre Missions : la première est celle de *Concho* ou de Notre-Dame de Lorette ; la seconde est celle de *Biaundo* ou de saint François-Xavier ; la troisième, celle de *Yodivineggé* ou de Notre-Dame des Douleurs ; et la quatrième, qui n'est encore ni fondée ni tout-à-fait si bien établie que les trois autres, est celle de saint Jean de *Londo*.

Chaque Mission comprend plusieurs bourgades. Celle de *Lorette-Concho* en a neuf dans sa dépendance ; savoir : *Liggigé*, à deux lieues de *Concho* ; *Jetti*, à trois lieues ; *Tuiddu*, à quatre lieues. Ces trois premières bourgades sont vers le Nord, et les six suivantes vers le Midi. *Vonu*, à deux lieues ; *Numpolo*, à quatre lieues ; *Chuyenqui*, à neuf lieues ; *Liggui*, à douze lieues ; *Tripué*, à quatorze lieues ; *Loppu*, à quinze lieues. On compte onze bourgades dans la Mission de S.t François-Xavier de *Biaundo*, qui sont : *Quimiauma* ou l'Ange-Gardien, à deux lieues ; *Lichu* ou la montagne du Ca-

valier, à trois lieues ; *Yenuyomu*, à cinq lieues ; *Undua*, à six lieues ; *Énulaylo*, à dix lieues ; *Picolopri*, à douze lieues ; *Ontta*, à quinze lieues ; *Onemaito*, à vingt lieues. Ces huit bourgades sont du côté du Midi. Les deux suivantes sont au Nord ; *Nuntei*, à trois lieues ; et *Obbé*, à huit lieues. *Cuivuco* ou sainte Rosalie, à quatre lieues, est du côté de l'Ouest.

On avait bâti une Chapelle pour cette seconde Mission : mais se trouvant déjà trop petite, on a commencé à élever une grande Eglise, dont les murailles seront de brique, et la couverture de bois. Le jardin qui tient à la maison du Missionnaire fournit déjà toutes sortes d'herbes et de légumes, et les arbres du Mexique, qu'on y a plantés, y viennent fort bien, et seront dans peu chargés d'excellens fruits. Le Bachelier Dom Juan Cavallero-Ocio, Commissaire de l'Inquisition et de la Croisade, dont on ne saurait assez louer le zèle et la piété, a fondé ces deux premières Missions, et a été comme le Chef et le principal promoteur de toute cette grande entreprise.

Pour ce qui regarde la Mission de Notre-Dame des Douleurs, elle ne comprend qu'*Unubbé*, qui est du côté du Nord. *Niumqui* ou saint Joseph, et *Yodivineggé* ou Notre-Dame des Douleurs, qui donne le nom à toute la Mission. *Niumqui* et *Yodivineggé* sont deux bourgades fort peuplées et fort proches l'une de l'autre. Messieurs de la Congrégation du Collége de saint Pierre

et de saint Paul de notre compagnie, érigée en la ville de Mexique, sous le titre des Douleurs de la sainte Vierge, et composée de la principale noblesse de cette grande Ville, ont fondé cette Mission, et marquent, dans toutes les occasions, une grande ardeur pour la prorogation de la Foi et pour la conversion de ces pauvres Infidèles.

Enfin, la Mission de saint Jean de *Londo* contient cinq ou six bourgades. Les principales sont : *Teupnon* ou saint Bruno, à trois lieues, du côté de l'Est ; *Anchu*, à une égale distance, du côté du Nord. *Tamouqui*, qui est à quatre lieues, et *Diutro* à six, regardent l'Ouest. Le Père de Salvatierra, qui brûle d'un zèle ardent d'étendre le Royaume de Dieu, cultive ces deux dernières Missions avec des soins infatigables. J'ai laissé avec lui le Père Jean d'Ugarte, qui, après avoir rendu au Mexique des services essentiels à ces Missions, a voulu enfin s'y consacrer lui-même en personne depuis un an. Il a fait de grands progrès en peu de temps ; car, outre qu'il prêche déjà parfaitement dans ces deux langues, dont j'ai parlé, il a découvert, du côté du Sud, deux bourgades, *Trippué* et *Loppu*, où il a baptisé vingt-trois enfans, et s'applique sans relâche à l'instruction des autres et des adultes.

Après vous avoir rendu compte, Messeigneurs, de l'état de la Religion dans cette nouvelle Colonie, je vais répondre maintenant, autant que j'en suis capable, aux autres articles sur lesquels vous m'avez fait

l'honneur de m'interroger. Je vous dirai d'abord ce que nous avons pu remarquer des mœurs et des inclinations de ces peuples, de la manière dont ils vivent, et ce qui croît en leur pays. La Californie se trouve assez bien placée dans nos cartes ordinaires. Pendant l'été les chaleurs y sont grandes le long des côtes, et il y pleut rarement: mais dans les terres l'air est plus tempéré, et le chaud n'y est jamais excessif. Il en est de même de l'hiver à proportion. Dans la saison des pluies, c'est un déluge d'eau; quand elle est passée, au lieu de pluies, la rosée se trouve si abondante tous les matins, qu'on croirait qu'il eût plu, ce qui rend la terre très-fertile. Dans les mois d'Avril, de Mai et de Juin il tombe avec la rosée une espèce de manne qui se congèle et qui s'endurcit sur les feuilles des roseaux, sur lesquelles on la ramasse. J'en ai goûté. Elle est un peu moins blanche que le sucre, mais elle en a toute la douceur.

Le climat doit être sain, si nous en jugeons par nous-mêmes et par ceux qui ont passé avec nous. Car, en cinq ans qu'il y a que nous sommes entrés dans ce Royaume, nous nous sommes tous bien portés, malgré les grandes fatigues que nous avons souffertes; et, parmi les autres Espagnols, il n'est mort que deux personnes, dont l'une s'était attirée son malheur. C'était une femme, qui eut l'imprudence de se baigner étant près d'accoucher.

Il y a dans la Californie, comme dans

es plus beaux pays du monde, de grandes plaines, d'agréables vallées, d'excellens pâturages en tout temps pour le gros et le menu bétail, de belles sources d'eau vive, les ruisseaux et des rivières dont les bords sont couverts de saules, de roseaux et de vignes sauvages. Les rivières sont fort poissonneuses, et on y trouve sur-tout beaucoup d'écrevisses, qu'on transporte en des espèces de réservoirs, d'où on les tire au besoin. J'ai vu trois de ces réservoirs très-beaux et très-grands. Il y a aussi beaucoup de *Xicames*, qui sont de meilleur goût que celles que l'on mange dans tout le Mexique. Ainsi on peut dire que la Californie est un pays très-fertile. On trouve sur les montagnes des *Mescales* (1) pendant toute l'année et presque en toutes les saisons, de grosses pistaches de diverses espèces, et des figues de différentes couleurs. Les arbres y sont beaux, et entr'autres celui que les *Chinos*, qui sont les naturels du pays, appellent *Palo santo*. Il porte beaucoup de fruit, et l'on en tire d'excellent encens.

Si ce pays est abondant en fruits, il ne l'est pas moins en grains. Il y en a de quatorze sortes, dont ces peuples se nourrissent. Ils se servent aussi des racines des arbres et des plantes, et entr'autres de celle d'*Yuca*, pour faire une espèce de pain. Il y vient des chervis excellens (2), une espèce de féve-

(1) C'est un fruit propre de ce pays-là.

(2) Le chervis est une plante potagère; sa racine est

roles rouges, dont on mange beaucoup, et des citrouilles et des melons d'eau, d'une grosseur extraordinaire. Le pays est si bon qu'il n'est pas rare que beaucoup de plantes portent du fruit trois fois l'année. Ainsi, avec le travail qu'on apporterait à cultiver la terre, et un peu d'habileté à savoir ménager les eaux, on rendrait tout le pays extrêmement fertile, et il n'y a ni fruits ni grains qu'on n'y cueillît en très-grande abondance. Nous l'avons déjà éprouvé nous-mêmes; car, ayant apporté de la Nouvelle Espagne du froment, du blé de Turquie, des pois, des lentilles; nous les avons semés, et nous en avons fait une abondante récolte, quoique nous n'eussions point d'instrumens propres à bien remuer la terre, et que nous ne pussions nous servir que d'une vieille mule et d'une méchante charrue que nous avions pour la labourer.

Outre plusieurs sortes d'animaux qui nous sont connus, qu'on trouve ici en quantité et qui sont bons à manger, comme des cerfs, des lièvres, des lapins et autres; il y a deux sortes de bêtes fauves que nous ne connaissions point. Nous les avons appelés des moutons, parce qu'elles ont quelque chose de la figure des nôtres. La première espèce est de la grandeur d'un veau d'un ou deux ans; leur tête a beaucoup de rapport à celle d'un cerf, leurs cornes, qui sont extraordinaire-

un composé de navets ridés, d'un goût très-doux, sucré, agréable, et bons à manger.

ment

ment grosses, à celles des beliers. Ils ont la queue et le poil, qui est marqueté, plus courts encore que les cerfs, mais la corne du pied est grande, ronde et fendue comme celle des bœufs. J'ai mangé de ces animaux; leur chair m'a paru fort bonne et fort délicate. L'autre espèce de moutons, dont les uns sont blancs et les autres noirs, diffèrent moins des nôtres. Ils sont plus grands et ils ont beaucoup plus de laine. Elle se file aisément et est propre à mettre en œuvre. Outre ces animaux, dont on peut se nourrir, il y a des lions, des chats sauvages, et plusieurs autres semblables à ceux qu'on trouve en la Nouvelle Espagne. Nous avions porté dans la Californie quelques vaches et quantité de menu bétail, comme des brebis et des chèvres, qui auraient beaucoup multiplié, si l'extrême nécessité où nous nous trouvâmes pendant un temps ne nous eût obligés d'en tuer plusieurs. Nous y avons porté des chevaux et de jeunes cavales pour en peupler le pays. On avait commencé à y élever des cochons; mais comme ces animaux font beaucoup de dégât dans les villages, et comme les femmes du pays en ont peur, on a résolu de les exterminer.

Pour les oiseaux, tous ceux du Mexique, et presque tous ceux d'Espagne, se trouvent dans la Californie; il y a des pigeons, des tourterelles, des alouettes, des perdrix d'un goût excellent et en grand nombre, des oies, des canards et de plusieurs autres sortes d'oiseaux de rivière et de mer.

La mer est fort poissonneuse, et le poisson

en est d'un bon goût. On y pêche des sardines, des anchois et du thon qui se laisse prendre à la main au bord de la mer. On y voit aussi assez souvent des baleines et de toutes sortes de tortues. Les rivages sont remplis de monceaux de coquillages, beaucoup plus gros que les nacres de perles. Ce n'est pas de la mer qu'on tire le sel, il y a des salines dont le sel est blanc et luisant comme le cristal, mais en même-temps si dur, qu'on est souvent obligé de le rompre à grands coups de marteau. Il serait d'un bon débit dans la Nouvelle Espagne où le sel est rare.

Il y a près de deux siècles qu'on connaît la Californie; ses côtes sont fameuses par la pêche des perles; c'est ce qui l'a rendue l'objet des vœux les plus empressés des Européens qui ont souvent formé des entreprises pour s'y établir. Il est certain que si le Roi y fesait pêcher à ses frais, il en tirerait de grandes richesses. Je ne doute pas non plus qu'on ne trouvât des mines en plusieurs endroits, si l'on en cherchait, puisque ce pays est sous le même climat que les provinces de *Cinaloa* et de *Sonora*, où il y en a de fort riches.

Quoique le Ciel ait été si libéral à l'égard des Californiens, et que la terre produise d'elle-même ce qui ne vient ailleurs qu'avec beaucoup de peine et de travail, cependant ils ne font aucun cas de l'abondance ni des richesses de leur pays. Contens de trouver ce qui est nécessaire à la vie, ils se mettent peu en peine de tout le reste. Le pays est

fort peuplé dans les terres, et sur-tout du côté du Nord; et quoiqu'il n'y ait guères de bourgades qui ne soient composées de vingt, trente, quarante et cinquante familles, ils n'ont point de maisons. L'ombre des arbres les défend des ardeurs du soleil pendant le jour, et ils se font des branches et des feuillages, une espèce de toît contre les mauvais temps de la nuit. L'hiver ils s'enferment dans des caves qu'ils creusent en terre, et y demeurent plusieurs ensemble, à-peu-près comme les bêtes. Les hommes sont tout nus, au moins ceux que nous avons vus. Ils se ceignent la tête d'une bande de toile très-déliée, ou d'une espèce de réseau; ils portent au cou et quelquefois aux mains, pour ornement, diverses figures de nacres de perles assez bien travaillées et entrelacées avec beaucoup de propreté, de petits fruits ronds à-peu-près comme nos grains de chapelet. Ils n'ont pour armes que l'arc, la flèche ou le javelot; mais ils les portent toujours à la main, soit pour chasser, soit pour se défendre de leurs ennemis; car les bourgades se font assez souvent la guerre les unes aux autres.

Les femmes sont vêtues un peu plus modestement, portant, depuis la ceinture jusqu'aux genoux, une manière de tablier tissu de roseaux, comme les nattes les plus fines; elles se couvrent les épaules de peaux de bêtes, et portent à la tête, comme les hommes, des réseaux fort déliés; ces réseaux sont si propres, que nos soldats s'en servent à atta-

cher leurs cheveux ; elles ont, comme les hommes, des colliers de nacres mêlés de noyaux de fruits, et de coquillages qui leur pendent jusqu'à la ceinture, et des bracelets de même matière que les colliers.

L'occupation la plus ordinaire des hommes et des femmes, est de filer. Le fil se fait de longues herbes qui leur tiennent lieu de lin et de chanvre, ou bien de matières cotonneuses qui se trouvent dans l'écorce de certains fruits. Du fil le plus fin, on fait les divers ornemens dont nous venons de parler, et du plus grossier, des sacs pour différens usages, et des rets pour pêcher. Les hommes outre cela, avec diverses herbes dont les fibres sont extrêmement serrées et filamenteuses et qu'ils savent très-bien manier, s'emploient à faire une espèce de vaisselle et de batterie de cuisine assez nouvelle et de toute sorte de grandeurs. Les pièces les plus petites servent de tasses ; les médiocres d'assiettes, de plats, et quelquefois de parasols dont les femmes se couvrent la tête ; et les plus grandes de corbeilles à ramasser les fruits, et quelquefois de poëles et de bassins à les faire cuire ; mais il faut avoir la précaution de remuer sans cesse ces vaisseaux pendant qu'ils sont sur le feu, de peur que la flamme ne s'y attache, ce qui les brûlerait en très-peu de temps.

Les Californiens ont beaucoup de vivacité, et sont naturellement railleurs ; ce que nous éprouvâmes en commençant à les instruire : car sitôt que nous fesions quelque faute dans

leur langue, ils se mettaient à plaisanter et à se moquer de nous. Depuis qu'ils ont eu plus de communication avec nous, ils se contentent de nous avertir honnêtement des fautes qui nous échappent; et, quant au fond de la doctrine, lorsqu'il arrive que nous leur expliquons quelque mystère, ou quelques points de morale peu conformes à leurs préjugés ou à leurs anciennes erreurs, ils attendent le Prédicateur après le Sermon et disputent contre lui avec force et avec esprit. Si on leur apporte de bonnes raisons, ils écoutent avec docilité, et si on les peut convaincre, ils se rendent et font ce qu'on leur prescrit. Nous n'avons trouvé parmi eux aucune forme de gouvernement ni presque de Religion et de culte réglé. Ils adorent la lune; ils se coupent les cheveux, je ne sais si c'est dans le décours, à l'honneur de leur divinité; ils en donnent à leurs Prêtres qui s'en servent à diverses sortes de superstitions. Chaque famille se fait des lois à son gré, et c'est apparemment ce qui les porte si souvent à en venir aux mains les uns contre les autres.

Enfin pour satisfaire à la dernière question que vous m'avez encore fait l'honneur de me proposer, et qui me semble la plus importante de toutes, touchant la manière d'étendre et d'affermir de plus en plus dans la Californie la véritable Religion, et d'entretenir avec ces peuples un commerce durable et utile à la gloire et à l'avantage de la Nation, je prendrai la liberté de vous dire

les choses comme je les pense, et comme la connaissance que j'ai pu avoir du pays et du génie des peuples me les fait penser.

Premièrement il paraît absolument nécessaire de faire deux embarquemens chaque année. Le plus considérable pour la Nouvelle Espagne, avec qui on peut faire un commerce très-utile aux deux Nations; l'autre pour les provinces de *Cinaloa* et de *Sonora*, d'où l'on peut amener de nouveaux Missionnaires, et apporter ce qui est nécessaire chaque année à l'entretien de ceux qui sont déjà ici. Les vaisseaux qui auraient servi aux embarquemens, pourraient aisément, d'un voyage à l'autre, être envoyés à de nouvelles découvertes du côté du Nord; et la dépense n'irait pas loin si l'on voulait employer les mêmes Officiers et les mêmes matelots dont on s'est servi jusqu'ici, parce que vivant à la manière de ce pays, ils auraient des provisions presque pour rien, et connaissant les mers et les côtes de la Californie, ils navigueraient avec plus de vîtesse et plus de sûreté.

Un autre point essentiel, c'est de pourvoir à la subsistance et à la sûreté tant des Espagnols naturels qui y sont déjà, que des Missionnaires qui y viendront avec nous et après nous. Pour les Missionnaires, depuis mon arrivée, j'ai appris, avec beaucoup de reconnaissance et de consolation, que notre Roi Philippe V, que Dieu veuille conserver bien des années, y a déjà pourvu de sa libéralité vraiment pieuse et royale, assignant par

année à cette Mission une pension de six mille écus, sur ce qu'il avait appris des progrès de la Religion dans cette nouvelle Colonie. C'est de quoi entretenir un grand nombre d'ouvriers qui ne manqueront pas de venir à notre secours.

Pour la sûreté des Espagnols qui sont ici, le fort que nous avons déjà bâti pourra servir en cas de besoin ; il est placé au quartier de Saint-Denis, dans le lieu appelé *Concho* par les Indiens; nous lui avons donné le nom de Notre-Dame de Lorette, et nous y avons établi notre première Mission. Il a quatre petits bastions, et est environné d'un bon fossé ; on y a fait une place d'armes, et on y a bâti des casernes pour le logement des soldats. La Chapelle de la sainte Vierge et la maison des Missionnaires sont près du fort. Les murailles de ces bâtimens sont de briques, et les couvertures de bois. J'ai laissé dans le fort dix-huit soldats avec leurs Officiers, dont il y en a deux qui sont mariés et qui ont famille, ce qui les arrêtera plus aisément dans le pays. Il y a avec cela huit *Chinos* et Nègres pour le service, et douze matelots sur les deux petits bâtimens appelés le Saint-Xavier et le Rosaire, sans compter douze autres matelots que j'ai pris avec moi sur le Saint-Joseph. On a été obligé de renvoyer quelques soldats, parce qu'on n'avait pas au commencement de quoi les nourrir et les entretenir; cependant vous voyez bien que cette garnison n'est pas assez forte pour défendre long-temps la Nation, si les Barba-

res s'avisaient de remuer. Il faut donc y en établir une semblable à celle de la Nouvelle Biscaye, et la placer dans un lieu d'où elle puisse agir par-tout où il serait nécessaire. Cela seul, sans violence, pourrait tenir le pays tranquille, comme il l'a été jusqu'ici, grâces à Dieu, quelque faibles que nous fussions.

D'autres choses paraîtraient moins importantes; mais elles ne le sont pas peu, quand on voit les choses de plus près. Premièrement, il est à propos de donner quelque récompense aux soldats qui sont venus ici les premiers. On est redevable en partie à leur courage, des bons succès qu'on a eus jusqu'ici; et l'espérance d'une pareille distinction en fera venir d'autres et les engagera à imiter la valeur et la sagesse des premiers.

Secondement, il faut faire ensorte que quelques familles de Gentilshommes et d'Officiers viennent s'établir ici pour pourvoir par eux-mêmes, et par leurs enfans, remplir les emplois à mesure qu'ils viendront à vaquer.

Troisièmement, il est de la dernière conséquence que les Missionnaires, et ceux qui commanderont dans la Californie, vivent toujours dans une étroite union. Cela a été jusqu'à présent par la sage conduite et par le choix judicieux qu'en a fait d'intelligence avec nous M. le Comte de Montezuma, vice-Roi de la Nouvelle Espagne. Mais comme les Missionnaires sont assez occupés de leur ministère, il faut qu'on les décharge

lu soin des troupes, et que la caisse royale le Guadalaxara fournisse ce qui leur sera nécessaire. Il serait à souhaiter que le Roi nommât lui-même quelque personne d'autorité et de confiance avec le titre d'Intendant ou de Commissaire-Général, qui voulût par zèle, et dans la seule vue de contribuer à la conversion de ce Royaume, se charger de payer à chacun ce qui lui serait assigné par la Cour, et de pourvoir au bien des Colonies, afin que tous pussent s'appliquer sans distraction à leur devoir, et que l'ambition et l'intérêt ne ruinassent pas en un moment, comme il est souvent arrivé, un ouvrage qu'on n'a établi qu'avec beaucoup de temps, de peines et de dangers.

Voilà, ce me semble, Messeigneurs, tout ce que vous avez souhaité que je vous donnasse par écrit. Il sera de votre sagesse et de votre prudence ordinaire, de juger ce qu'il est à propos d'en faire savoir au Roi notre maître. Il aura sans doute beaucoup de consolation d'apprendre qu'à son avénement à la Couronne, Dieu ait ouvert une belle carrière à son zèle. Je venais ici chercher des secours, sans lesquels il était impossible, ou de conserver ce que nous venions de faire, ou de pousser plus loin l'œuvre de Dieu. La libéralité du Prince a prévenu et surpassé de beaucoup nos demandes. Que le Seigneur étende son Royaume, autant qu'il étend le Royaume de Dieu, et qu'il vous donne, Messeigneurs, autant de bénédictions que vous avez de zèle pour faciliter

l'établissement de la Religion dans ces vastes Pays, qui ont été jusqu'à présent abandonnés.

Je suis, etc.

A Guadalaxara, le 10 de Février de l'année 1702.

ABRÉGÉ

D'UNE RELATION ESPAGNOLE,

De la vie et de la mort du Père Cyprien Baraze, de la Compagnie de Jésus, et Fondateur de la Mission des Moxes dans le Pérou; imprimée à Lima par ordre de Monseigneur Urbain de Matha, Evêque de la ville de la Paix.

ON entend par la Mission des *Moxes* un assemblage de plusieurs différentes Nations d'infidèles de l'Amérique, à qui on a donné ce nom, parce qu'en effet la Nation des *Moxes* est la première de celles-là qui ait reçu la lumière de l'Evangile. Ces peuples habitent un Pays immense, qui se découvre à mesure qu'en quittant Sainte-Croix de la Sierra, on côtoye une longue chaîne de montagnes escarpées qui vont du Sud au Nord. Il est situé dans la Zone torride, et s'étend depuis dix jusqu'à 15 degrés de lati-

tude méridionale. On en ignore entièrement les limites, et tout ce qu'on en a pu dire jusqu'ici, n'a pour fondement que quelques conjectures, sur lesquelles on ne peut guères compter.

Cette vaste étendue de terre paraît une plaine assez unie : mais elle est presque toujours inondée, faute d'issue pour faire écouler les eaux. Ces eaux s'y amassent en abondance par les pluies fréquentes, par les torrens qui descendent des montagnes, et par le débordement des rivières. Pendant plus de quatre mois de l'année, ces peuples ne peuvent avoir de communication entr'eux, car la nécessité où ils sont de chercher des hauteurs pour se mettre à couvert de l'inondation, fait que leurs cabanes sont fort éloignées les unes des autres.

Outre cette incommodité, ils ont encore celle du climat dont l'ardeur est excessive : ce n'est pas qu'il ne soit tempéré de temps en temps, en partie par l'abondance des pluies et l'inondation des rivières, en partie par le vent du Nord qui y souffle presque toute l'année; mais d'autres fois le vent du Sud qui vient du côté des montagnes couvertes de neige, se déchaîne avec tant d'impétuosité, et remplit l'air d'un froid si piquant, que ces peuples presque nus et d'ailleurs mal nourris, n'ont pas la force de soutenir ce dérangement subit des saisons, sur-tout lorsqu'il est accompagné des inondations dont je viens de parler, qui sont presque toujours suivies de la famine et de

la peste ; ce qui cause une grande mortalité dans tout le Pays.

Les ardeurs d'un climat brûlant, jointes à l'humidité presque continuelle de la terre, produisent une grande quantité de serpens, de vipères, de fourmis, de mosquites, de punaises volantes, et une infinité d'autres insectes, qui ne donnent pas un moment de repos. Cette même humidité rend le terroir si stérile, qu'il ne peut porter ni blé, ni vignes, ni aucun des arbres fruitiers qu'on cultive en Europe. C'est ce qui fait aussi que les bêtes à laine ne peuvent y subsister : il n'en est pas de même des taureaux et des vaches ; on a éprouvé dans la suite des temps, lorsqu'on en a peuplé le Pays, qu'ils y vivaient, et qu'ils y multipliaient, comme dans le Pérou.

Les *Moxes* ne vivent guères que de la pêche et de quelques racines que le Pays produit en abondance. Il y a de certains temps où le froid est si âpre, qu'il fait mourir une partie du poisson dans les rivières : les bords en sont quelquefois tout infectés. C'est alors que les Indiens courent avec précipitation sur le rivage pour en faire leur provision ; et quelque chose qu'on leur dise pour les détourner de manger ces poissons à demi pourris, ils répondent froidement que le feu raccommodera tout.

Ils sont pourtant obligés de se retirer sur les montagnes une bonne partie de l'année, et d'y vivre de la chasse. On trouve sur ces montagnes une infinité d'ours, de léopards,

de tigres, de chèvres, de porcs sauvages, et quantité d'autres animaux tout-à-fait inconnus en Europe. On y voit aussi différentes espèces de singes. La chair de cet animal, quand elle est boucannée, est pour les Indiens un mets délicieux.

Ce qu'ils racontent d'un animal, appelé *ocorome*, est assez singulier. Il est de la grandeur d'un gros chien ; son poil est roux, son museau pointu, ses dents fort affilées. S'il trouve un Indien désarmé, il l'attaque et le jette par terre, sans pourtant lui faire de mal, pourvu que l'Indien ait la précaution de contrefaire le mort. Alors l'ocorome remue l'Indien, tâte avec soin toutes les parties de son corps, et se persuadant qu'il est mort effectivement, comme il le paraît, il le couvre de paille et de feuillages, et s'enfonce dans le bois le plus épais de la montagne. L'Indien échappé de ce danger, se relève aussitôt, et grimpe sur quelque arbre, d'où il voit revenir peu après l'ocorome accompagné d'un tigre qu'il semble avoir invité au partage de sa proie ; mais ne la trouvant plus, il pousse d'affreux hurlemens en regardant son camarade, comme s'il voulait lui témoigner la douleur qu'il a de l'avoir trompé.

Il n'y a parmi les *Moxes* ni lois, ni gouvernement, ni police ; on n'y voit personne qui commande ni qui obéisse ; s'il survient quelque différend parmi eux, chaque particulier se fait justice par ses mains. Comme la stérilité du Pays les oblige à se disperser

dans diverses contrées, afin d'y trouver de quoi subsister, leur conversion devient par-là très-difficile, et c'est un des plus grands obstacles que les Missionnaires aient à surmonter. Ils bâtissent des cabanes fort basses dans les lieux qu'ils ont choisis pour leur retraite, et chaque cabane est habitée par ceux de la même famille. Ils se couchent à terre sur des nattes, ou bien sur un hamac qu'ils attachent à des pieux, ou qu'ils suspendent entre deux arbres, et là ils dorment exposés aux injures de l'air, aux insultes des bêtes, et aux morsures des mosquites. Néanmoins ils ont coutume de parer à ces inconvéniens en allumant du feu autour de leur hamac; la flamme les échauffe, la fumée éloigne les mosquites, et la lumière écarte au loin les bêtes féroces; mais leur sommeil est bien troublé par le soin qu'ils doivent avoir de rallumer le feu quand il vient à s'éteindre.

Ils n'ont point de temps réglé pour leurs repas : toute heure leur est bonne dès qu'ils trouvent de quoi manger. Comme leurs alimens sont grossiers et insipides, il est rare qu'ils y excèdent, mais ils savent bien se dédommager dans leur boisson. Ils ont trouvé le secret de faire une liqueur très-forte avec quelques racines pourries qu'ils font infuser dans de l'eau. Cette liqueur les enivre en peu de temps, et les porte aux derniers excès de fureur. Ils en usent principalement dans les Fêtes qu'ils célèbrent en l'honneur de leurs Dieux. Au bruit de certains instrumens dont le son est fort désa-

gréable, ils se rassemblent sous des espèces de berceaux qu'ils forment de branches d'arbres entrelacées les unes dans les autres ; et là ils dansent tout le jour en désordre, et boivent à longs traits la liqueur enivrante dont je viens de parler. La fin de ces sortes de Fêtes est presque toujours tragique : elles ne se terminent guères que par la mort de plusieurs de ces insensés, et par d'autres actions indignes de l'homme raisonnable.

Quoiqu'ils soient sujets à des infirmités presque continuelles, ils n'y apportent toutefois aucun remède. Ils ignorent même la vertu de certaines herbes médicinales, que le seul instinct apprend aux bêtes, pour la conservation de leur espèce. Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est qu'ils sont fort habiles dans la connaissance des herbes venimeuses, dont ils se servent à toute occasion, pour tirer vengeance de leurs ennemis. Ils sont dans l'usage d'empoisonner leurs flèches lorsqu'ils font la guerre, et ce poison est si subtil, que les moindres blessures deviennent mortelles.

L'unique soulagement qu'ils se procurent dans leurs maladies, consiste à appeler certains Enchanteurs, qu'ils s'imaginent avoir reçu un pouvoir particulier de les guérir ; ces charlatans vont trouver les malades, récitent sur eux quelque prière superstitieuse, leur promettent de jeûner pour leur guérison, et de prendre un certain nombre de fois par jour du tabac en fumée ; ou bien, ce qui est une insigne faveur, ils sucent la partie affectée ; après quoi ils se retirent, à condi-

tion toutefois qu'on leur payera libéralement ces sortes de services.

Ce n'est pas que le pays manque de remèdes propres à guérir tous leurs maux ; il y en a abondamment et de très-efficaces. Les Missionnaires qui se sont appliqués à connaître les simples qui y croissent, ont composé, de l'écorce de certains arbres et de quelques autres herbes, un antidote admirable contre la morsure des serpens. On trouve presque à chaque pas, sur les montagnes, de l'ébène et du gayac ; on y trouve aussi la canelle sauvage, et une autre écorce d'un nom inconnu, qui est très-salutaire à l'estomac, et qui appaise sur-le-champ toutes sortes de douleurs.

Il y croît encore plusieurs autres arbres, qui distillent des gommes et des aromates propres à résoudre les humeurs, à échauffer, et à ramollir ; sans parler de plusieurs simples connus en Europe, et dont ces peuples ne font nul cas, tels que sont le fameux arbre de quinquina, et une écorce appelée cascarille, qui a la vertu de guérir toutes sortes de fièvres. Les *Moxes* ont chez eux toute cette botanique sans en faire aucun usage.

Rien ne me fait mieux voir leur stupidité, que les ridicules ornemens dont ils croient se parer, et qui ne servent qu'à les rendre beaucoup plus difformes qu'ils ne le sont naturellement. Les uns se noircissent une partie du visage, et se barbouillent l'autre d'une couleur qui tire sur le rouge. D'autres se percent les lèvres et les narines, et y

attachent diverses babioles qui font un spectacle risible. On en voit quelques-uns qui se contentent d'appliquer sur leur poitrine une plaque de métal. On en voit d'autres qui se ceignent de plusieurs fils remplis de grains de verre, mêlés avec les dents et des morceaux de cuirs des animaux qu'ils ont tués à la chasse. Il y en a même qui attachent autour d'eux les dents des hommes qu'ils ont égorgés; et plus ils portent de ces marques de leur cruauté, plus ils se rendent respectables à leurs compatriotes. Les moins difformes sont ceux qui se couvrent la tête, les bras et les genoux de diverses plumes d'oiseaux, qu'ils arrangent avec un certain ordre qui a son agrément.

L'unique occupation des *Moxes* est d'aller à la chasse et à la pêche, ou d'ajuster leur arc et leurs flèches; celle des femmes, est de préparer la liqueur que boivent leurs maris, et de prendre soin des enfans. Ils ont la coutume barbare d'enterrer les petits enfans, quand la mère vient à mourir; et s'il arrive qu'elle enfante deux jumeaux, elle enterre l'un d'eux, alléguant pour raison que deux enfans ne peuvent pas se bien nourrir à-la-fois.

Toutes ces diverses Nations sont presque toujours en guerre les unes contre les autres; leur manière de combattre est toute tumultuaire; ils n'ont point de Chef, et ne gardent nulle discipline; du reste, une heure ou deux de combat finit toute la campagne; on reconnaît les vaincus à la fuite; ils font

esclaves ceux qu'ils prennent dans le combat, et ils les vendent pour peu de chose aux Peuples avec qui ils sont en commerce.

Les enterremens des *Moxes* se font presque sans aucune cérémonie. Les parens du défunt creusent une fosse ; ils accompagnent ensuite le corps en silence, ou en poussant des sanglots. Quand il est mis en terre, ils partagent entr'eux sa dépouille, qui consiste toujours en des choses de nulle valeur ; et dès-lors, ils perdent pour jamais la mémoire du défunt.

Ils n'apportent pas plus de cérémonie à leurs mariages. Tout consiste dans le consentement mutuel des parens de ceux qui s'épousent, et dans quelques présens que fait le mari au père, ou au plus proche parent de celle qu'il veut épouser. On ne compte pour rien le consentement de ceux qui contractent ; et c'est une autre coutume établie parmi eux, que le mari suit sa femme partout où elle veut habiter.

Quoiqu'ils admettent la polygamie, il est rare qu'ils aient plus d'une femme, leur indigence ne leur permettant pas d'en entretenir plusieurs ; cependant ils regardent l'incontinence de leurs femmes comme un crime énorme ; et si quelqu'une s'écarte à cet égard de son devoir, elle passe dans leur esprit pour une infame et une prostituée ; souvent même il lui en coûte la vie.

Tous ces Peuples vivent dans une ignorance profonde du vrai Dieu. Il y en a parmi eux qui adorent le soleil, la lune, et les

étoiles ; d'autres adorent les fleuves ; quelques-uns un prétendu tigre invisible : quelques autres portent toujours sur eux grand nombre de petites idoles d'une figure ridicule. Mais ils n'ont aucun dogme qui soit l'objet de leur créance ; ils vivent sans espérance d'aucun bien futur, et s'ils font quelque acte de Religion, ce n'est nullement par un motif d'amour ; la crainte seule en est le principe. Ils s'imaginent qu'il y a dans chaque chose un esprit qui s'irrite quelquefois contr'eux, et qui leur envoie les maux dont ils sont affligés ; c'est pour cela que leur soin principal est d'appaiser ou de ne pas offenser cette vertu secrète, à laquelle, disent-ils, il est impossible de résister. Du reste, ils ne font paraître au-dehors aucun culte extérieur et solennel ; et parmi tant de Nations diverses, on n'en a pu découvrir qu'une ou deux qui usassent d'une espèce de sacrifice.

On trouve pourtant parmi les *Moxes*, deux sortes de Ministres pour traiter les choses de la Religion. Il y en a qui sont de vrais Enchanteurs, dont l'unique fonction est de rendre la santé aux malades. D'autres sont comme les Prêtres destinés à appaiser les Dieux. Les premiers ne sont élevés à ce rang d'honneur, qu'après un jeûne rigoureux d'un an, pendant lequel ils s'abstiennent de viande et de poisson. Il faut, outre cela, qu'ils aient été blessés par un tigre, et qu'ils se soient échappés de ses griffes ; c'est alors qu'on les révère comme des hommes

d'une vertu rare, parce qu'on juge de là qu'ils ont été respectés et favorisés du tigre invisible, qui les a protégés contre les efforts du tigre visible, avec lequel ils ont combattu.

Quand ils ont exercé long-temps cette fonction, on les fait monter au suprême sacerdoce. Mais, pour s'en rendre dignes, il faut encore qu'ils jeûnent une année entière avec la même rigueur, et que leur abstinence se produise au-dehors par un visage hâve et exténué; alors on presse certaines herbes fort piquantes, pour en tirer le suc qu'on leur répand dans les yeux, ce qui leur fait souffrir des douleurs très-aiguës; et c'est ainsi qu'on leur imprime le caractère du sacerdoce. Ils prétendent que, par ce moyen, leur vue s'éclaircit; ce qui fait qu'ils donnent à ces Prêtres le nom de *Tiharaugui*, qui signifie en leur langue, *celui qui a les yeux clairs.*

A certains temps de l'année, et sur-tout vers la nouvelle lune, ces Ministres de Satan rassemblent les Peuples sur quelque colline un peu éloignée de la Bourgade. Dès le point du jour, tout le Peuple marche vers cet endroit en silence; mais, quand il est arrivé au terme, il rompt tout-à-coup ce silence par des cris affreux. C'est, disent-ils, afin d'attendrir le cœur de leurs Divinités. Toute la journée se passe dans le jeûne, et dans ces cris confus; et ce n'est qu'à l'entrée de la nuit qu'ils les finissent par les cérémonies suivantes.

Leurs Prêtres commencent par se couper les cheveux (ce qui est parmi ces Peuples le signe d'une grande alégresse) , et par se couvrir le corps de différentes plumes jaunes et rouges. Ils font apporter ensuite de grands vases , où l'on verse la liqueur enivrante qui a été préparée pour la solennité ; ils la reçoivent comme des prémices offertes à leurs Dieux, et, après en avoir bu sans mesure, ils l'abandonnent à tout le Peuple, qui, à leur exemple, en boit aussi avec excès. Toute la nuit est employée à boire et à danser : un d'eux entonne la chanson, et tous, formant un grand cercle, se mettent à traîner les pieds en cadence, et à pencher nonchalamment la tête de côté et d'autre, avec des mouvemens de corps indécens ; car c'est en quoi consiste toute leur danse. On est censé plus dévot et plus religieux à proportion qu'on fait plus de ces folies et de ces extravagances. Enfin , ces sortes de réjouissances finissent d'ordinaire, comme je l'ai déjà dit, par des blessures ou par la mort de plusieurs d'entr'eux.

Ils ont quelque connaissance de l'immortalité de nos ames : mais cette lumière est si fort obscurcie par les épaisses ténèbres dans lesquelles ils vivent, qu'ils ne soupçonnent pas même qu'il y ait des châtimens à craindre , ou des récompenses à espérer dans l'autre vie. Aussi ne se mettent-ils guère en peine de ce qui doit leur arriver après leur mort.

Toutes ces Nations sont distinguées les

unes des autres par les diverses langues qu'elles parlent : on en compte jusqu'à trente-neuf différentes, qui n'ont pas le moindre rapport entr'elles. Il est à présumer qu'une si grande variété de langage est l'ouvrage du démon, qui a voulu mettre cet obstacle à la promulgation de l'Evangile, et rendre par ce moyen la conversion de ces Peuples plus difficile.

C'était en vue de les conquérir au Royaume de Jésus-Christ, que les premiers Missionnaires Jésuites établirent une Eglise à Sainte-Croix de la Sierra, afin qu'étant à la porte de ces terres infidèles, ils pussent mettre à profit la première occasion qui s'offrirait d'y entrer. Leur attention et leurs efforts furent inutiles pendant près de cent ans : cette gloire était réservée au Père Cyprien Baraze, et voici comment la chose arriva :

Le Frère del Castillo, qui demeurait à Sainte-Croix de la Sierra, s'étant joint à quelques Espagnols qui commerçaient avec les Indiens, avança assez avant dans les terres. Sa douceur et ses manières prévenantes gagnèrent les principaux de la Nation, qui lui promirent de le recevoir chez eux. Transporté de joie, il partit aussitôt pour Lima, afin d'y faire connaître l'espérance qu'il y avait de gagner ces barbares à Jésus-Christ.

Il y avait long-temps que le Père Baraze pressait ses Supérieurs de le destiner aux Missions les plus pénibles. Ses desirs s'en-

flammèrent encore, quand il apprit la mort glorieuse des Pères Nicolas Mascardi, et Jacques-Louis de Sanvitores, qui, après s'être consumés de travaux, l'un dans le Chili, et l'autre dans les îles Marianes, avaient eu tous deux le bonheur de sceller de leur sang les vérités de la Foi qu'ils avaient prêchées à un grand nombre d'infidèles. Le Père Baraze renouvela donc ses instances, et la nouvelle Mission des *Moxes* lui échut en partage.

Ce fervent Missionnaire se mit aussitôt en chemin pour Sainte-Croix de la Sierra avec le Frère del Castillo : à peine y furent-ils arrivés, qu'ils s'embarquèrent sur la rivière de *Guapay*, dans un petit canot fabriqué par les Gentils du pays, qui leur servirent de guides. Ce ne fut qu'après douze jours d'une navigation très-rude, et pendant laquelle ils furent plusieurs fois en danger de périr, qu'ils abordèrent au pays des *Moxes*. La douceur et la modestie de l'homme Apostolique, et quelques petits présens qu'il fit aux Indiens, d'hameçons, d'aiguilles, de grains de verre et d'autres choses de cette nature, les accoutumèrent peu-à-peu à sa présence.

Pendant les quatre premières années qu'il demeura au milieu de cette Nation, il eut beaucoup à souffrir, soit de l'intempérie de l'air qu'il respirait sous un nouveau climat, ou des inondations fréquentes, accompagnées de pluies presque continuelles et de froids piquans, soit de la difficulté qu'il

eut à apprendre la langue ; car, outre qu'il n'avait ni maître ni interprète, il avait affaire à des peuples si grossiers qu'ils ne pouvaient même lui nommer ce qu'il s'efforçait de leur faire entendre par signe ; soit enfin de l'éloignement des peuplades qu'il lui fallait parcourir à pied, tantôt dans des pays marécageux et inondés, tantôt dans des terres brûlantes ; toujours en danger d'être sacrifié à la fureur des barbares, qui le recevaient l'arc et les flèches en main, et qui n'étaient retenus que par cet air de douceur qui éclatait sur son visage ; tout cela joint à une fièvre quarte qui le tourmenta toujours depuis son entrée dans le pays, avait tellement ruiné ses forces, qu'il n'avait plus d'espérance de les recouvrer que par le changement d'air. C'est ce qui lui fit prendre la résolution de retourner à Sainte-Croix de la Sierra, où, en effet, il ne fut pas longtemps sans rétablir tout-à-fait sa santé.

Eloigné de corps de ses chers Indiens, il les avait sans cesse présens à l'esprit : il pensait continuellement aux moyens de les civiliser ; car il fallait en faire des hommes avant que d'en faire des Chrétiens ; c'est dans cette vue que, dès les premiers jours de sa convalescence, il se fit apporter des outils de Tisserand, et apprit à faire de la toile, afin de l'enseigner ensuite à quelques Indiens, et de les faire travailler à des vêtemens de coton pour couvrir ceux qui recevaient le Baptême ; car ces infidèles ont coutume d'aller presque nus.

Le

Le repos qu'il goûta à Sainte-Croix de la ierra, ne fut pas de longue durée. Le Gouverneur de la Ville s'étant persuadé que e temps était venu d'entreprendre la con-ersion des *Chiriguanes*, engagea les Supé-ieurs à y envoyer le Père Cyprien. Ces In-liens vivent épars çà et là dans le pays, et e partagent en diverses petites peuplades, omme les *Moxes* : leurs coutumes sont aussi es mêmes, à la réserve qu'on trouve parmi ux quelque forme de Gouvernement : ce ui fesait juger au Missionnaire qu'étant plus olicés que les *Moxes*, ils seraient aussi plus raitables. Cette espérance lui adoucit les égoûts qu'il eut à vaincre dans l'étude de eur langue : en peu de mois il en sut assez our se faire entendre, et pour commencer es instructions ; mais la manière indigne ont ils reçurent les paroles de salut qu'il eur annonçait, le forcèrent d'abandon-er une Nation si corrompue. Il obtint de es Supérieurs la permission qu'il leur de-anda de retourner chez les *Moxes*, qui, n comparaison des *Chiriguanes*, lui pa-aissaient bien moins éloignés du Royaume le Dieu.

En effet, il les trouva plus dociles qu'au-aravant, et peu-à-peu il gagna entièrement eur confiance. Revenus de leurs préjugés, ls connurent enfin l'excès d'aveuglement ans lequel ils avaient vécu. Ils s'assemblè-ent au nombre de six cens, pour vivre sous a conduite du Missionnaire, qui eut la con-olation, après huit ans et six mois de tra-

vaux, de voir une Chrétienté fervente fo
mée par ses soins. Comme il leur conféra
Baptême le jour qu'on célèbre la Fête d
l'Annonciation de la sainte Vierge, cette ci
constance lui fit naître la pensée de mett
sa nouvelle Mission sous la protection de
Mère de Dieu, et on l'a appelée depu
ce temps-là la Mission de Notre-Dame d
Lorette.

Le Père Cyprien employa cinq ans à cu
tiver et à augmenter cette Chrétienté nais
sante : elle était déjà composée de plus d
deux mille Néophytes lorsqu'il lui arriva u
nouveau secours de Missionnaires. Ce su
croît d'ouvriers Evangéliques vint à propo
pour aider le saint homme à exécuter le des
sein qu'il avait formé de porter la lumière d
l'Evangile dans toute l'étendue de ces terre
idolâtres. Il leur abandonna aussitôt le soi
de son Eglise pour aller à la découvert
d'autres Nations auxquelles il pût annonce
Jésus-Christ. Il fixa d'abord sa demeure dan
une contrée assez éloignée, dont les habi
tans ne sont guère capables de sentimen
d'humanité et de Religion. Ils sont répandu
dans toute l'étendue du pays, et divisés e
une infinité de cabanes fort éloignées les une
des autres. Le peu de rapport qu'ont ensem
ble ces familles ainsi dispersées, a produi
entr'elles une haine implacable ; ce qui éta
un obstacle presque invincible à leur réunion

La charité ingénieuse du Père Cyprien l
fit surmonter toutes ces difficultés. S'étan
logé chez un de ces Indiens, de là il pa

urut toutes les cabanes d'alentour : il s'in-
ıua peu-à-peu dans l'esprit de ces peuples
r ses manières douces et honnêtes, et il
ır fit goûter insensiblement les maximes
la Religion, bien moins par la force du
isonnement, dont ils étaient incapables,
ıe par un certain air de bonté, dont il ac-
mpagnait ses discours. Il s'asseyait à terre
ec eux pour les entretenir ; il imitait jus-
ı'aux moindres mouvemens et aux gestes
s plus ridicules, dont ils se servent pour
primer les affections de leur cœur ; il dor-
ait au milieu d'eux, exposé aux injures de
ir, et sans se précautionner contre la mor-
re des mosquites. Quelque dégoûtans que
ssent leurs mets, il ne prenait ses repas
ı'avec eux. Enfin, il se fit barbare avec ces
arbares pour les faire entrer plus aisément
ans les voies du salut.

Le soin qu'eut le Missionnaire d'appren-
re un peu de Médecine et de Chirurgie fut
ı autre moyen qu'il mit en usage pour s'at-
rer l'estime et l'affection de ces peuples.
uand ils étaient malades, c'était lui qui
éparait leurs médecines, qui lavait et pan-
it leurs plaies, qui nettoyait leurs caba-
s ; et il fesait tout cela avec un empres-
ment et une affection qui les charmait.
'estime et la reconnaissance les portèrent
entôt à entrer dans toutes ses vues ; ils
eurent plus de peine à abandonner leurs
emières habitations pour le suivre. En
oins d'un an s'étant rassemblés jusqu'au
ombre de plus de deux mille, ils formèrent

une grande bourgade, à laquelle on don
le nom de la Sainte-Trinité.

Le Père Cyprien s'employa tout entier
les instruire des vérités de la Foi. Comm
il avait le talent de se rendre clair et inte
ligible aux esprits les plus grossiers, la n
teté avec laquelle il leur développa les my
tères et les points les plus difficiles de la R
ligion, les mit bientôt en état d'être régén
rés par les eaux du Baptême. En embrassa
le Christianisme, ils devinrent comme d'a
tres hommes, ils prirent d'autres mœurs
d'autres coutumes, et s'assujétirent volon
tiers aux lois les plus austères de la Rel
gion : leur dévotion éclatait sur-tout dan
ce saint temps auquel on célèbre le mys
tère des souffrances du Sauveur : on n
pouvait guère retenir ses larmes, quand o
voyait celles que répandaient ces nouveau
fidèles, et les pénitences extraordinair
qu'ils fesaient : ils ne manquaient aucu
jour d'assister au sacrifice redoutable de n
Autels ; et ce qu'il y eut d'admirable, v
leur grossièreté, c'est que le Missionnai
vint à bout, par sa patience, d'apprendre
plusieurs d'entr'eux à chanter en plain-cha
le Cantique *Gloria in excelsis*, le Symbo
des Apôtres, et tout ce qui se chante au
Messes hautes.

Ces peuples étant ainsi réduits sous l'obéi
sance de Jésus-Christ, le Missionnaire cr
devoir établir parmi eux une forme de Go
vernement, sans quoi il y avait à craind
que l'indépendance dans laquelle ils étaie

és, ne les replongeât dans les mêmes dé-
ordres, auxquels ils étaient sujets avant leur
onversion. Pour cela il choisit parmi eux
eux qui étaient le plus en réputation de sa-
esse et de valeur, et il en fit des Capitai-
es, des Chefs de famille, des Consuls, et
'autres Ministres de la Justice pour gou-
erner le reste du Peuple. On vit alors ces
ommes qui auparavant ne souffraient au-
une domination, obéir volontiers à de nou-
elles Puissances, et se soumettre sans peine
ux plus sévères châtimens dont leurs fautes
aient punies.

Le Père Cyprien n'en demeura pas là.
omme les arts pouvaient beaucoup contri-
uer au dessein qu'il avait de les civiliser;
trouva le secret de leur faire apprendre
eux qui sont les plus nécessaires. On vit
entôt parmi eux des laboureurs, des char-
entiers, des tisserands et d'autres ouvriers
e cette nature, dont il est inutile de faire
détail.

Mais à quoi le saint homme pensa davan-
ge, ce fut à procurer des alimens à ce
and peuple qui s'augmentait chaque jour.
craignait avec raison que la stérilité du
ys obligeant ses Néophytes à s'absenter de
mps en temps de la peuplade pour aller
ercher de quoi vivre sur les montagnes
oignées, ils ne perdissent peu-à-peu les
ntimens de Religion qu'il avait eu tant de
ine à leur inspirer. De plus, il fit réflexion
e les Missionnaires qui viendraient dans
suite cultiver un champ si vaste, n'au-

raient pas tous des forces égales à leur zèle, et que plusieurs d'entr'eux succomberaient sous le poids du travail, s'ils n'avaient pour tout aliment que d'insipides racines. Dans cette vue il songea à peupler le pays de taureaux et de vaches, qui sont les seuls animaux qui puissent y vivre et s'y multiplier. Il fallait les aller chercher bien loin, et par des chemins difficiles. Les difficultés ne l'arrêtèrent point : plein de confiance dans le Seigneur, il part pour Sainte-Croix de la Sierra ; il rassemble jusqu'à deux cens de ces animaux, il prie quelques Indiens de l'aider à les conduire, il grimpe les montagnes, il traverse les rivières, poursuivant toujours devant lui ce nombreux troupeau, qui s'obstinait à retourner vers le lieu d'où il venait : il se vit bientôt abandonné de la plupart des Indiens de sa suite, à qui les forces et le courage manquèrent : mais, sans se rebuter, il continua toujours de faire avancer cette troupe d'animaux, étant quelquefois dans la boue jusqu'aux genoux, et exposé sans cesse ou à perdre la vie par les mains des barbares, ou à être dévoré par les bêtes féroces. Enfin, après cinquante-quatre jours d'une marche pénible, il arriva à sa chère Mission avec une partie du troupeau qu'il avait fait partir de Sainte-Croix de la Sierra. Dieu bénit le dessein charitable du Missionnaire. Ce petit troupeau s'est tellement accru en peu d'années, qu'il y a maintenant dans le pays plusieurs de ces animaux et beaucoup plus qu'il n'en faut pour nour-

ir les habitans des peuplades Chrétiennes.

Après avoir pourvu aux besoins de ses hers Néophytes, il ne lui restait plus que l'élever un Temple à Jésus-Christ; car il ouffrait avec peine que les saints Mystères e célébrassent dans une pauvre cabane, qui 'avait d'Eglise que le nom qu'il lui en avait onné. Mais pour exécuter ce projet il fal- ait qu'il mît la main à l'œuvre, et qu'il ap- rît lui-même à ses Indiens la manière de onstruire un édifice tel qu'il l'avait imaginé. l en appela plusieurs; il ordonna aux uns e couper du bois, il apprit aux autres à uire la terre et à faire de la brique; il fit aire du ciment à d'autres; enfin, après quel- ues mois de travail, il eut la consolation de oir son ouvrage achevé.

Quelques années après, l'Eglise n'étant as assez vaste pour contenir la multitude es fidèles, il en bâtit une autre beaucoup lus grande et plus belle. Ce qu'il y eut 'étonnant, c'est que cette nouvelle Eglise ut élevée comme la première, sans aucun es instrumens nécessaires pour la construc- on de semblables édifices, et sans que d'au- e architecte que lui-même présidât à un si rand ouvrage. Les Gentils accouraient de ous les parts pour voir cette merveille : ils en aient frappés jusqu'à l'admiration; et par majesté du Temple qu'ils admiraient, ils ugeaient de la grandeur du Dieu qu'on y lorait. Le Père Cyprien en fit la dédicace vec beaucoup de solennité : il y eut un rand concours de Chrétiens et d'Idolâtres

qui furent aussi touchés d'une cérémonie si auguste qu'édifiés de la piété d'un grand nombre de Catéchumènes que le Missionnaire baptisa en leur présence.

Ces deux grandes peuplades étant formées, toutes les pensées du Père Cyprien se tournèrent vers d'autres Nations. Il savait, par le rapport qui lui en avait été fait, qu'en avançant vers l'Orient, on trouvait un peuple assez nombreux; il partit pour en faire la découverte, et après avoir marché pendant six jours sans trouver aucune trace d'homme; enfin le septième, il découvrit une Nation, qu'on nomme la Nation des *Coseremoniens*. Il employa pour leur conversion, les mêmes moyens dont il s'était déjà servi avec succès pour former des peuplades parmi les *Moxes*; et il sut si bien les gagner en peu de temps, que les Missionnaires qui vinrent dans la suite, les engagèrent sans peine à quitter le lieu de leur demeure, pour se transporter à trente lieues de là, et y fonder une grande peuplade, qui s'appelle la peuplade de Saint-Xavier.

Le saint homme, qui avançait toujours dans les terres, ne fut pas long-temps sans découvrir encore un peuple nouveau. Après quelques journées de marche, il se trouva au milieu de la Nation des *Cirioniens*. Du plus loin que ces barbares l'aperçurent, ils prirent en main leurs flèches; ils se préparaient déjà à tirer sur lui et sur les Néophytes qui l'accompagnaient : mais la douceur avec laquelle le Père Cyprien les aborda, leur

fit tomber les armes des mains. Le Missionnaire demeura quelque temps parmi eux, et ce fut en parcourant leurs diverses habitations qu'il eut connaissance d'une Nation qu'on appelle la Nation des *Guarayens*. Ce sont des peuples qui se sont rendus redoutables à toutes les autres Nations par leur férocité naturelle, et par la coutume barbare qu'ils ont de se nourrir de chair humaine. Ils poursuivent les hommes à-peu-près de la même manière qu'on va à la chasse des bêtes; ils les prennent vivans, s'ils peuvent; ils les entraînent avec eux, et ils les égorgent l'un après l'autre, à mesure qu'ils se sentent pressés de la faim. Ils n'ont point de demeure fixe, parce que, disent-ils, ils sont sans cesse effrayés par les cris lamentables des ames dont ils ont mangé les corps. Ainsi errans et vagabonds dans toutes ces contrées, ils répandent par-tout la consternation et l'effroi.

Une poignée de ces barbares se trouva sur le chemin du Père Cyprien : les Néophytes s'apercevant à leur langage qu'ils étaient d'une Nation ennemie de toutes les autres, se préparaient à leur ôter la vie : et ils l'eussent fait, si le Misssionnaire ne les eût arrêtés en leur représentant qu'encore que ces hommes méritassent d'expier par leur mort tant de cruautés qu'ils exerçaient sans cesse, la vengeance néanmoins ne convenait ni à la douceur du Christianisme, ni au dessein qu'on se proposait de pacifier et de réunir toutes les Nations des Gentils : que ces excès d'inhumanité se corrigeraient à mesure qu'ils

ouvriraient les yeux à la lumière de l'Evangile; et qu'il valait mieux les gagner par des bienfaits, que de les aigrir par des châtimens. Se tournant du côté de ces barbares, il les combla de caresses; et eux, par reconnaissance, le conduisirent dans leurs peuplades, où il fut reçu avec de grandes marques d'affection. C'est là qu'on lui fit connaître plusieurs autres Nations du voisinage, entr'autres celles des *Tapacures* et des *Baures*.

Le Missionnaire profita du bon accueil que lui firent des Peuples si féroces, pour leur inspirer de l'horreur de leurs crimes: ils parurent touchés de ses discours, et promirent tout ce qu'il voulut : mais à peine l'eurent-ils perdu de vue, qu'ils oublièrent leurs promesses, et reprirent leurs premières inclinations.

Dans un autre voyage que le Père fit dans leur Pays, il vit entre leurs mains sept jeunes Indiens, qu'ils étaient prêts à égorger pour se repaître de leur chair. Le saint homme les conjura avec larmes de s'abstenir d'une action si barbare : et eux, de leur côté, engagèrent leur parole de manière à ne laisser aucun doute qu'ils ne la gardassent. Mais il fut bien surpris à son retour, de voir la terre jonchée des ossemens de quatre de ces malheureux qu'ils avaient déjà dévorés.

Saisi de douleur à ce spectacle, il prit les trois qui restaient, et les emmena avec lui à son Eglise de la Trinité, où, après avoir été instruits des vérités de la Foi, ils reçurent le Baptême. Quelque temps après ces

nouveaux Fidèles allèrent visiter des peuples si cruels, et mettant en œuvre tout ce qu'un zèle ardent leur inspirait pour les convertir, ils les engagèrent peu-à-peu à venir fixer leur demeure parmi les *Moxes*.

Comme le Christianisme s'étendait de plus en plus par la découverte de tant de peuples différens, qui se soumettaient au joug de la Foi, on songeait à faire venir un plus grand nombre d'ouvriers Evangéliques. L'éloignement de *Lima* et des autres villes Espagnoles était un grand obstacle à ce dessein. Les Missionnaires avaient souvent conféré ensemble sur les moyens de faciliter la communication si nécessaire entre ces terres Idolâtres et les villes du Pérou. Ils désespéraient d'y réussir, lorsque le Père Cyprien s'offrit de tenter une entreprise qui paraissait impossible.

Il avait ouï dire qu'en traversant cette longue file de montagnes, qui est vers la droite du Pérou, il se trouvait un petit sentier qui abrégeait extraordinairement le chemin, et qu'une troupe d'Espagnols, commandée par Dom Quiroga, avait commencé de s'y frayer un passage les années précédentes. Il ne lui en fallut pas davantage pour prendre sur lui le soin de découvrir cette route inconnue. Il part avec quelques Néophytes, pour cette pénible expédition, portant sur lui quelques provisions de bouche pour subsister dans ces vastes déserts, et les outils nécessaires pour s'ouvrir un passage à travers les montagnes.

Il courut beaucoup de dangers, et eut bien à souffrir pendant trois années qu'il s'efforça inutilement de découvrir cette route qu'il cherchait. Tantôt il s'égarait dans des lieux qui n'étaient pratiqués que des bêtes farouches, et que d'épaisses forêts et des rochers escarpés rendaient inaccessibles. Tantôt il se trouvait au haut des montagnes, transi de froid, tout percé des pluies qui tombaient en abondance, ne pouvant presque se soutenir sur un terrain fangeux et glissant, et voyant à ses pieds de profonds abîmes couverts de bois, sous lesquels on entendait couler des torrens avec un bruit impétueux. Souvent épuisé de fatigues, et ayant consommé ses provisions, il se vit sur le point de périr de faim et de misère.

L'expérience de tant de périls ne l'empêcha pas de faire une dernière tentative l'année suivante, et ce fut alors que Dieu couronna sa constance par l'accomplissement de ses desirs. Après bien de nouvelles fatigues soutenues avec un courage égal, lorsqu'il se croyait tout-à-fait égaré, il traversa, comme au hasard, un bois épais, et arriva sur la cîme d'une montagne, dont il aperçut enfin la terre du Pérou. Il se prosterna aussitôt le visage contre terre, pour en remercier la bonté Divine, et il n'eut pas plutôt achevé sa prière, qu'il envoya annoncer une si agréable nouvelle au Collége le plus proche. On peut juger avec quels applaudissemens elle fut reçue; puisque, pour entrer chez les *Moxes*, il ne fallait

plus que quinze jours de chemin par la nouvelle route que le Père Cyprien venait de tracer.

On ne doit pas oublier ici l'exemple singulier de détachement et de mortification que donna le Missionnaire. Il se voyait près d'une des maisons de sa Compagnie : il était naturel qu'il allât réparer, sous un ciel plus doux, des forces que tant de travaux avaient consumées : son inclination même le portait à aller revoir ses anciens amis après une absence de vingt-quatre ans, surtout n'ayant point d'ordre contraire de ses Supérieurs : mais il crut qu'il serait plus agréable à Dieu de lui en faire un sacrifice, et sur-le-champ il retourna à sa Mission par le nouveau chemin qu'il avait frayé avec tant de peine, se dérobant par-là aux applaudissemens que méritait le succès de son entreprise.

Quand il se vit au milieu de ses chers Néophytes, loin de prendre les petits soulagemens qu'ils voulaient lui procurer, et dont après tant de fatigues il avait si grand besoin, il ne songea qu'à aller découvrir la Nation des *Tapacures*, qui lui avait été indiquée par les *Guarayens*. Ces peuples étaient autrefois mêlés parmi les *Moxes*, avec qui ils ne fesaient qu'une même nation. Mais les dissentions qui s'élevèrent entr'eux, furent une semence de guerres continuelles, qui obligèrent enfin les *Tapacures* à s'en séparer, pour aller habiter une autre contrée à quarante lieues environ de distance, vers

une longue suite de montagnes qui vont de l'Orient au Nord. Leurs mœurs sont à-peu-près les mêmes que celles des *Moxes* Gentils, dont ils tirent leur origine, à la réserve qu'ils ont moins de courage, et qu'ayant le corps bien plus souple et plus leste, ils ne se défendent guères de ceux qui les attaquent, que par la vîtesse avec laquelle ils disparaissent à leurs yeux.

Le Père Cyprien alla donc visiter ces Infidèles : il les trouva si dociles, qu'après quelques entretiens, ils lui promirent de recevoir les Missionnaires qui leur seraient envoyés, et d'aller habiter les terres qu'on leur destinerait. Il eut même la consolation d'en baptiser plusieurs qui étaient sur le point d'expirer. Enfin ce fut par leur moyen qu'il eut quelque connaissance du pays des Amazones. Tous lui dirent que vers l'Orient il y avait une Nation de femmes belliqueuses : qu'à certain temps de l'année elles recevaient des hommes chez elles ; qu'elles tuaient les enfans mâles qui en naissaient ; qu'elles avaient grand soin d'élever les filles, et que de bonne heure elles les endurcissaient aux travaux de la guerre.

Mais la découverte la plus importante, et qui fit le plus de plaisir au Père Cyprien, fut celle des *Baures*. Cette Nation est plus civilisée que celle des *Moxes* : leurs bourgades sont fort nombreuses ; on y voit des rues et des places d'armes, où leurs soldats font l'exercice : chaque bourgade est environnée d'une bonne palissade, qui la met à cou-

vert des armes qui sont en usage dans le pays : ils dressent des espèces de trappes dans les grands chemins, qui arrêtent tout court leurs ennemis. Dans les combats ils se servent d'une sorte de boucliers faits de cannes entrelacées les unes dans les autres et revêtues de coton et de plumes de diverses couleurs, qui sont à l'épreuve des flèches. Ils font choix de ceux qui ont le plus de valeur et d'expérience, pour en faire des Capitaines à qui ils obéissent. Leurs femmes portent toutes des habits décens. Ils reçoivent bien leurs hôtes : une de leurs cérémonies est d'étendre à terre une grande pièce de coton, sur laquelle ils font asseoir celui à qui ils veulent faire honneur. Le terroir paraît aussi y être plus fertile que par-tout ailleurs : on y voit quantité de collines, ce qui fait croire que le blé, le vin et les autres plantes d'Europe y croîtraient facilement, pour peu que la terre y fût cultivée.

Le Père Cyprien pénétra assez avant dans ce pays, et parcourut un grand nombre de bourgades ; par-tout il trouva des peuples dociles en apparence, et qui paraissaient goûter la Loi nouvelle qu'il leur annonçait. Ce succès le remplissait de consolation ; mais sa joie fut bientôt troublée. Deux Néophytes qui l'accompagnaient, entendirent, durant la nuit, un grand bruit de tambours dans une peuplade qu'ils n'avaient pas encore visitée. Saisis de frayeur, ils pressèrent le Missionnaire de fuir au plus vîte, tandis qu'il en était encore temps, parce que, selon

la connaissance qu'ils avaient des coutumes du pays, et du génie léger et insconstant de la Nation, ce bruit des tambours, et ce mouvement des Indiens armés présageait quelque chose de funeste pour eux.

Le Père Cyprien s'aperçut alors qu'il s'était livré entre les mains d'un peuple ennemi de la Loi sainte qu'il prêchait, et ne doutant point qu'on n'en voulût à sa vie, il en fit le sacrifice au Seigneur pour le salut de ces barbares. A peine eût-il avancé quelques pas pour condescendre à la faiblesse de ses Néophytes, qu'il rencontra une compagnie de *Baures* armés de haches, d'arcs et de flèches; ils le menacèrent de loin et le chargèrent d'injures, en décochant sur lui quantité de flèches qui furent d'abord sans effet à cause de la trop grande distance; mais ils hâtèrent le pas, et le Père se sentit blessé au bras et à la cuisse. Les Néophytes épouvantés s'enfuirent hors de la portée des flèches, et les *Baures* ayant atteint le saint homme, se jetèrent sur lui avec fureur et le percèrent de plusieurs coups, tandis qu'il invoquait les saints noms de Jésus et de Marie, et qu'il offrait son sang pour la conversion de ceux qui le répandaient d'une manière si cruelle. Enfin un de ces barbares lui arrachant la croix qu'il tenait en main, lui déchargea sur la tête un grand coup de hache dont il expira sur l'heure.

Ainsi mourut le Père Cyprien Baraze, le 16 de Septembre de l'année 1702, qui était la soixante-unième de son âge, après avoir

employé vingt-sept ans et deux mois et demi à la conversion des *Moxes*. Sa mort arriva le même jour qu'on célèbre celle des saints Corneille et Cyprien ; Dieu permit que portant le nom d'un de ces saints Martyrs, et s'étant consacré aux mêmes fonctions pendant sa vie, il fût récompensé de ses travaux par une mort semblable.

Il s'était disposé à une fin si glorieuse par l'exercice des plus héroïques vertus. L'amour dont il brûlait pour Dieu, et son zèle ardent pour le salut des ames, ne lui fesaient trouver rien d'impossible ; sa mortification allait jusqu'à l'excès. Outre les disciplines sanglantes et un rude cilice dont il était presque toujours couvert, sa vie était un jeûne perpétuel ; il ne vivait dans tous ses voyages que des racines qui croissent dans le pays ; c'était beaucoup lorsqu'il y ajoutait quelque morceau de singe enfumé que les Indiens lui donnaient quelquefois par aumône.

Son sommeil ne dura jamais plus de quatre heures ; quand une fois il eut bâti son Eglise, il le prenait toujours assis au pied de l'Autel. Dans ses courses presque continuelles, il dormait à l'air, sans se précautionner contre les pluies fréquentes ni contre le froid qui est quelquefois très-piquant.

Les Missionnaires ont coutume, quand ils naviguent sur les rivières, de se servir d'un parasol pour se mettre à couvert des rayons de feu que le soleil darde à plomb dans un pays si voisin de la zone torride. Pour lui

il ne voulut jamais prendre un soulagement si nécessaire.

On sait combien la persécution des mosquites est insupportable ; il y en a quelquefois dans ces terres une quantité si prodigieuse, que l'air en est obscurci comme d'une nuée épaisse ; le Père Cyprien refusa constamment de se mettre en garde contre leurs morsures.

Les bas sentimens qu'il avait de lui-même, l'avaient rendu comme insensible aux injures et aux outrages qu'il eut souvent à souffrir des Indiens. Il y en eut parmi eux qui en vinrent jusqu'à le traiter de fou et d'insensé. Le serviteur de Dieu ne leur répondait que par les bons offices qu'il leur rendait. Cet excès de bonté ne fut pas même du goût de quelques-uns des Missionnaires ; ils se crurent obligés de l'avertir que des Chrétiens qui respectaient si peu son caractère, étaient punissables ; que le génie des Indiens les portait naturellement à abuser d'une telle condescendance, et que sa patience ne servirait qu'à les rendre plus insolens. Le saint homme avait bien d'autres pensées ; il leur répondait avec sa douceur ordinaire, que Dieu saurait bien trouver d'autres moyens de le maintenir dans l'autorité qui lui était nécessaire pour traiter avec ces peuples, et que l'amour des croix et des humiliations étant l'esprit de l'Evangile qu'il leur annonçait, il ne pouvait trop leur enseigner par son exemple cette philosophie toute divine.

C'était dans l'oraison qu'il puisait une

force si extraordinaire ; malgré la multitude de ses occupations, il passait plusieurs heures du jour et de la nuit en prières; la piété avec laquelle il célébrait le saint Sacrifice de la Messe, en donnait à tous les assistans ; les tendres sentimens de sa dévotion envers la mère de Dieu, en inspiraient de semblables à ses Néophytes ; il avait composé plusieurs Cantiques en son honneur, que ces peuples chantaient continuellement ; on n'entendait guères autre chose dans les chemins et dans les places publiques. Leur piété envers cette Mère des miséricordes est si bien établie, qu'ils ne manquent jamais d'approcher des Sacremens, toutes les fois qu'on célèbre quelqu'une de ses Fêtes.

Tant de vertus de l'homme Apostolique furent récompensées, non-seulement par une mort précieuse, mais encore par la consolation que Dieu lui donna de voir une Chrétienté nombreuse et florissante, toute formée de ses mains. Il avait baptisé lui seul plus de quarante mille Idolâtres; il avait trouvé des hommes dépourvus de tout sentiment d'humanité, et plus féroces que les bêtes mêmes; et il laissait un grand peuple civilisé et rempli des plus hauts sentimens de piété et de Religion. Il n'était entré dans ces vastes contrées qu'avec un compagnon, et il laissait après lui plus de trente Missionnaires héritiers de ses vertus et de son zèle. Plaise au Seigneur de donner à son Eglise un grand nombre d'ouvriers Evangéliques, qui retracent la vie et les vertus du Père Cyprien

Baraze, et qui, à son exemple, agrandissent le Royaume de Jésus-Christ parmi tant de Nations infidèles!

LETTRE

Du Père Nyel, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, au Révérend Père de la Chaise, de la même Compagnie, Confesseur du Roi.

A Lima, ville capitale du Pérou, le 20 Mai 1705.

MON TRÈS-RÉVÉREND PÈRE,

P C.

LA protection dont vous honorez tous les Missionnaires de notre Compagnie, et le zèle avec lequel vous procurez les progrès de la Foi dans les pays les plus éloignés, nous obligent de vous en marquer notre reconnaissance. C'est pour m'acquitter de ce devoir, et pour vous rendre compte de notre voyage de la Chine dont nous n'avons encore fait que la moitié, que je prends la liberté de vous écrire. Comme dans ce temps de guerre les Anglais et les Hollandais nous fermaient le passage des Détroits de la *Sonde* et de *Mataque*, qu'il faut passer l'un ou l'autre

I. de Lobos
I. de Lobos
Punta
S.t Miguel
C. de l'Aiguille
I. S.te Roche
Miraflores
P. de Malabrigo
Truxillo
Guanape
Santa
Guarmey
l'Ancon
le Callao
Lama
Capitale du Perou
Canete
Pisco
la Nasca
Acari
S.t Miguel
Arequipa
Ylo
Arica
Gouane
Yqueique
MER DU SUD
Tropique du Capricorne
CÔTE DU PEROU
Copiapo
Guasco
Torat
Coquimbo ou la Serena
Santiago
Capitale du Chili
Valparaiso
Quriquanh
la Conception
I. S.te Marie
la Mocha
Imperial
Villa rica
Baldivia
Chiloe
Puelches
N.D. de Poyas
Nahuelhuapi
CÔTE DU CHILI
Echelle de 100 lieues.
10 20 30 40 50 60 70 80 90 100.
Canu fecit

en fesant la route des Indes par l'Orient, on a jugé plus à propos, pour éviter ce danger, de nous faire prendre le chemin du Détroit de *Magellan* et de la mer du Sud.

Ce fut sur la fin de l'année 1703 que nous partîmes de Saint-Malo, les Pères de Brasles, de Rives, Hebrard et moi sur deux vaisseaux (1) destinés pour aller à la Chine, et commandés par Messieurs du Coudray-Perée et Fouquet, hommes habiles, et fort expérimentés dans la navigation. Nous mîmes à la voile le 26 Décembre avec un vent favorable, qui nous conduisit en quinze jours aux Canaries, que nous ne fîmes que reconnaître. Après avoir souffert des calmes fâcheux sous la ligne pendant un mois entier, nous continuâmes notre route; et, après trois mois de navigation, nous nous trouvâmes environ à soixante lieues du Détroit de *Magellan*, que nous voulions passer pour entrer dans la mer du Sud.

Il me paraît assez inutile de vous faire une description de ce fameux Détroit, dont Ferdinand Magellan, si célèbre par ses voyages autour du Monde, fit la première découverte il y a près de deux cens ans (2). J'ai mieux aimé vous en envoyer un plan correct et fidèle, fait sur les dernières observations, qui sont beaucoup plus exactes que les précédentes. Nous étions déjà entrés dans le premier canal qui se présente à l'entrée de

(1) Le saint Charles et le Murinet.
(2) Ce fut en 1520.

ce Détroit, et nous avions même mouillé dans un enfoncement en-deça de la baie *Grégoire*, lorsqu'il survint tout-à-coup un vent si impétueux, qu'il nous rompit successivement quatre cables, et nous fit perdre deux ancres. Nous nous trouvâmes en danger de faire naufrage; mais Dieu, sensible à nos prières et à nos vœux, voulut bien nous en délivrer pour nous réserver, comme nous l'espérons, à de plus rudes épreuves, et à souffrir une mort plus glorieuse pour la gloire de son nom et pour la défense de notre sainte Religion.

Pendant quinze jours que nous restâmes en ce premier canal pour chercher les ancres que nous avions perdues, et pour faire de l'eau dans une rivière que M. Baudran de Bellestre, un de nos Officiers, découvrit, et à laquelle il donna son nom, j'eus le plaisir de descendre quelquefois à terre, pour y glorifier le Seigneur dans cette partie du monde où l'Evangile n'a point encore pénétré. Cette terre est rase et unie, entrecoupée de petites collines. Le terroir me parut assez bon, et assez propre à être cultivé. Il y a bien de l'apparence que c'est en ce lieu le moins large du Détroit, que les Espagnols, sous le règne de Philippe II, bâtirent la forteresse de *Nombre de Dios*, quand ils formèrent la téméraire et inutile entreprise de fermer aux autres Nations le passage de *Magellan*, en y bâtissant deux Villes. Ils envoyèrent à ce dessein une nombreuse flotte sous la conduite de Sarmiento; mais la tempête l'ayant

battue et dissipée, ce Capitaine arriva au Détroit en très-mauvais état. Il bâtit deux forteresses, l'une à l'entrée du Détroit, que je crois être *Nombre de Dios*, et l'autre un peu plus avant, qu'il appela la *Ciudad del Rey Philippe*, apparemment dans le lieu qu'on nomme aujourd'hui le *Port-Famine*, parce que ces malheureux Espagnols y périrent misérablement, faute de vivres et de tous les autres secours. Cependant il ne paraît aucun vestige de ces forteresses, ni dans l'un, ni dans l'autre endroit. Nous ne vîmes aucun des habitans du Pays, parce que ces peuples, aux approches de l'hiver, ont coutume de se retirer plus avant dans les terres. Mais quelques vaisseaux Français qui nous ont précédés et qui nous ont suivis, en ont vu plusieurs plus avant dans le Détroit. Ils nous ont même assuré que ces peuples, qui paraissent dociles et sociables, sont pour la plupart forts et robustes, d'une taille haute, et d'une couleur basanée, semblable à celle des autres Américains.

Je ne vous parlerai point ici, mon Révérend Père, de leur génie ni de leurs coutumes, pour ne rien dire d'incertain ou de faux; mais je prendrai la liberté de vous marquer les sentimens de compassion que la grâce et la charité de Jésus-Christ m'inspirent sur cela, à la vue des épaisses ténèbres qui sont répandues sur cette terre abandonnée. Je considérais d'un côté le peu d'apparence qu'il y avait qu'on pût entreprendre la conversion de ces pauvres peuples, et les

difficultés immenses qu'il faudrait surmonter ; de l'autre, la prophétie de Jésus-Christ touchant la propagation de l'Evangile dans tout l'Univers, me revenait souvent à l'esprit ; je me disais que Dieu a ses temps et ses momens marqués pour répandre en chaque climat les trésors de sa miséricorde ; que depuis vingt ans nos Pères avaient porté l'Evangile dans des lieux aussi éloignés de la lumière que ceux-ci ; que peut-être Notre-Seigneur ne nous conduisait à la Chine par ces routes nouvelles, qu'afin que quelqu'un de nous touché du besoin de ces pauvres barbares se déterminât à s'y arrêter ; que bien de florissantes Missions devaient leur origine à un naufrage, ou à quelqu'autre rencontre qui paraissait ne venir que du hasard ; je priais le Seigneur de hâter cet heureux moment ; j'osais m'offrir moi-même, si c'était sa volonté, pour une si noble entreprise ; c'était tout ce que je croyais pouvoir faire dans le temps présent. Mais j'ai su depuis que mes vœux avaient été prévenus, et qu'ils n'étaient même pas loin d'être accomplis ; car étant arrivés au *Chili*, on nous dit que les Jésuites de ce Royaume-là voulaient, à la première occasion, pénétrer jusqu'au Détroit de *Magellan*, dont quelques-unes de leurs Missions ne sont éloignées que de cent lieues. Celle-ci aura de quoi contenter les plus grands courages ; les croix y seront abondantes ; il y aura de grands froids à soutenir, des déserts affreux à pénétrer, des Sauvages à suivre dans leurs longues courses.

Ce

e sera dans le Sud ce qu'est dans le Nord
Mission des Iroquois et des Hurons du
anada, pour ceux qui auront la gloire de
ire ici ce qu'on fait en ces Pays-là depuis
ès d'un siècle avec tant de travaux et de
nstance.

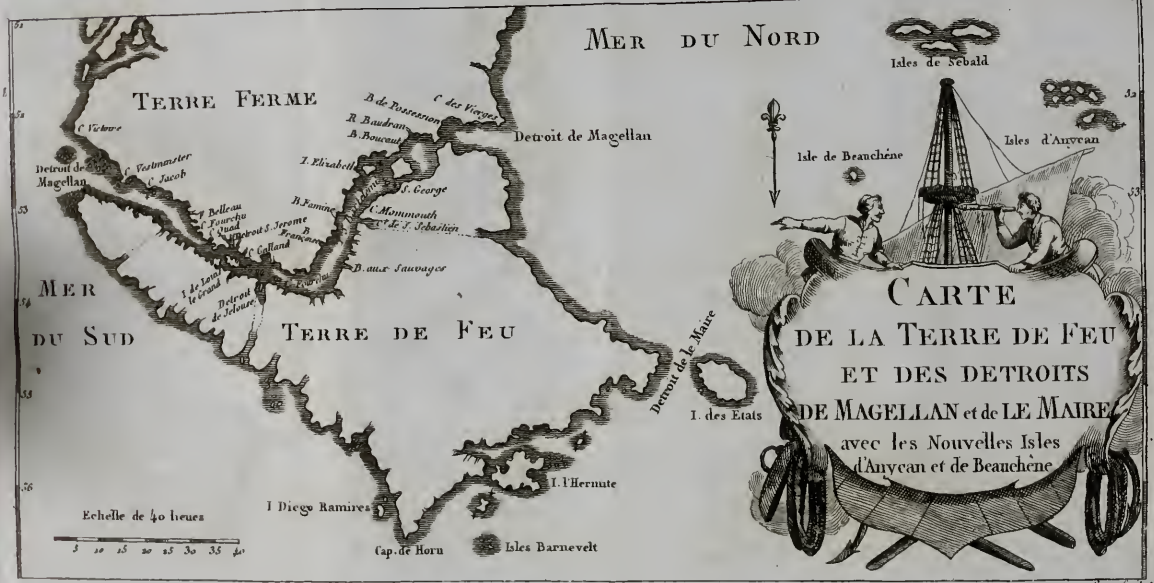
Après cette petite digression, je reviens à
otre voyage. Comme l'accident qui nous
ait arrivé, par la perte de nos cables et
e nos ancres, ne nous permettait plus de
anchir le Détroit de *Magellan*, où l'on est
bligé de mouiller toutes les nuits, et que
iver du Pays approchait, Messieurs nos
apitaines résolurent, sans perdre de temps,
: chercher, par le Détroit de *le Maire*,
ne route plus sûre et plus facile, pour en-
er dans la mer du Sud. Ainsi nous levâmes
ncre le onzième d'Avril de l'année 1704,
our sortir du Détroit de *Magellan* et pour
ercher celui de *le Maire*. Deux jours après
ous nous trouvâmes à l'entrée de ce second
étroit, que nous passâmes en cinq ou six
eures, par un très-beau temps. Nous ran-
âmes d'assez près la côte de la Terre *del*
uego, ou *de Feu*, qui me paraît n'être
l'un Archipel de plusieurs Iles, plutôt
l'un continent, comme on l'a cru jusqu'à
ésent.

Je dois ici remarquer en passant une erreur
ez considérable de nos cartes anciennes
modernes, qui donnent à la *Terre de Feu*,
ui s'étend depuis le Détroit de *Magellan*
squ'à celui de *le Maire*, beaucoup plus
étendue en longitude qu'elle n'en a. Car,

selon la supputation exacte que nous en avon
faite, il paraît certain qu'elle n'a pas plu
de soixante lieues, quoiqu'on lui en donn
davantage. La *Terre de Feu* est habitée pa
des Sauvages, qu'on connaît encore moin
que les Peuples de la *Terre Magellanique*.
On lui a donné le nom de *Terre de Feu*, à
cause de la multitude de feux que ceux qu
la découvrirent les premiers, virent pendan
la nuit.

Quelques relations nous apprennent qu
dom Garcias de Nodel ayant obtenu du Ro
d'Espagne deux frégates pour observer c
nouveau Détroit, y mouilla dans une bai
où il trouva plusieurs de ces Insulaires qu
lui parurent dociles et d'un bon naturel. S
l'on en croit ces relations, ces barbares son
blancs comme les Européens; mais ils s
défigurent le corps, et changent la couleu
naturelle de leur visage par des peinture
bizarres. Ils sont à demi couverts de peau
d'animaux, portant au cou un collier d'écail
les de moules blanches et luisantes, et au
tour du corps une ceinture de cuir. Leu
nourriture ordinaire est une certaine herb
amère qui croît dans le Pays, et dont l
fleur est à-peu-près semblable à celle d
nos tulipes. Ces Peuples rendirent toute
sortes de services aux Espagnols; ils travail
laient avec eux, et leur apportaient le pois
son qu'ils pêchaient. Ils étaient armés d'arc
et de flèches, où ils avaient enchassé de
pierres assez bien travaillées, et portaient ave
eux une espèce de couteau de pierre, qu'il

BV 2290
.A2 1810 V.8



Canuffel

ettaient à terre avec leurs armes quand ils approchaient des Espagnols, pour leur arquer qu'ils se fiaient à eux. Leurs caba-es étaient faites d'arbres entrelacés les uns ns les autres ; et ils avaient ménagé dans toît, qui se terminait en pointe, une ou-rture pour donner un libre passage à la mée. Leurs canots faits d'écorce de gros bres, étaient assez proprement travaillés. s ne pouvaient contenir que sept à huit mmes, n'ayant que douze ou quinze pieds long sur deux de large. Leur figure était peu-près semblable à celle des gondoles Venise. Les Barbares répétaient souvent, *oo*, *hoo*, sans qu'on pût dire si c'était un i naturel ou quelque mot particulier à leur ngue. Ils paraissaient avoir de l'esprit, et uelques-uns apprirent fort aisément l'Orai-n Dominicale.

Au reste, cette côte de la *Terre de Feu* est ès-élevée. Le pied des montagnes est rem-i de gros arbres épais et fort hauts ; mais sommet est presque toujours couvert de ige. On trouve en plusieurs endroits un ouillage assez sûr et assez bon pour faire mmodément du bois et de l'eau. En pas-nt ce Détroit, nous reconnûmes vers notre uche, à une distance d'environ trois lieues, *Terre des Etats de Hollande*, qui nous rut aussi fort élevée et fort montagneuse. Enfin après avoir passé le Détroit de *le aire*, et reconnu au-delà quelques Iles i sont marquées dans nos cartes, nous mmençâmes à éprouver la rigueur de ce

Universita CANADI

climat durant l'hiver, par le grand froid la grêle, les pluies, qui ne cessaient point et par la brièveté des jours qui ne duraien que huit heures, et qui étant toujours très sombres, nous laissaient dans une espèce d nuit continuelle. Nous entrâmes donc dan cette mer orageuse, où nous souffrîmes d grands coups de vent, qui séparèrent notr vaisseau de celui que commandait M. Fou quet, et où nous essuyâmes des tempête violentes, qui nous firent craindre, plu d'une fois, de tomber sur quelque terre in connue. Cependant nous ne passâmes pa la hauteur de cinquante-sept degrés et dem de latitude Sud : et après avoir combattu pendant près de quinze jours, contre la vio lence des vents contraires, nous doublâm en louvoyant le cap de *Hornes*, qui est l pointe la plus méridionale de la *Terre d Feu*. Nous avons encore remarqué ici un autre erreur de nos cartes, qui placent l *cap de Hornes* à cinquante-sept degrés demi ; ce qui ne peut être : car, quoiqu nous nous soyons élevés jusqu'à cette hau teur, comme je viens de dire, nous somm passés assez au large de ce cap, et nous n l'avons point reconnu : ce qui nous fait jug que sa véritable situation doit être à cin quante-six degrés et demi, tout au plus.

Comme la plus grande difficulté de notr navigation dans cette mer, consistait à dou bler le cap de *Hornes*, nous continuâm notre route avec moins de peine, et nou nous trouvâmes peu-à-peu dans des me

lus douces et plus tranquilles : de sorte
u'après quatre mois et demi de navigation ,
ous gagnâmes le port de la *Conception* dans
: Royaume de *Chili* , où nous mouillâmes
: 13 de Mai , seconde fête de la Pentecôte.
ous avons dans cette Ville un Collége de
otre Compagnie , où nos Pères nous reçu-
ent avec de grandes démonstrations d'ami-
é. La *Conception* est une Ville épiscopale ,
eu riche et peu peuplée , quoique le terroir
oit fertile et abondant. Aussi tout y est
beaucoup meilleur marché qu'au Pérou ,
xcepté les denrées d'Europe , qui s'y ven-
ent beaucoup plus cher. Les maisons sont
asses et mal bâties , sans meubles et sans
rnemens. Les Eglises se ressentent de la
auvreté du Pays ; les rues sont comme dans
os villages de France. Le port est beau ,
ûr et sûr : quoique le vent du Nord y règne
ssez souvent , au-moins pendant l'hiver et
automne. Huit jours après notre arrivée à
a *Conception* , le *Murinet* , qui s'était séparé
e nous , comme nous avons dit , vint mouil-
er dans ce même port , et nous tira de la
rainte où nous étions , qu'il ne lui fût arrivé
uelqu'accident fâcheux. Nous ne restâmes
la *Conception* qu'autant de temps qu'il
ous en fallut pour prendre quelques rafraî-
hissemens , et nous délasser un peu des
atigues de notre voyage. Ainsi quinze jours
près nous fîmes voile vers le Pérou , ayant
aissé à la *Conception* le *Murinet* , qui avait
esoin de plus de temps pour se radouber
t pour se rafraîchir.

Le premier port du Pérou où nous mouil lâmes, fut celui d'*Arica*, à dix-neuf degré environ de latitude méridionale. Cette Vill et ce port étaient autrefois très-célèbres parce que c'était là qu'on chargeait les ri chesses immenses qui se tiraient des mine de *Potosi*, pour les conduire par mer à *Lima* Mais depuis que les forbans Anglais ont in festé ces mers par leurs courses et par leur pirateries, on a jugé à propos de les con duire par terre plus sûrement, quoiqu'ave plus de dépense. Nous restâmes près de cin mois dans ce port et dans celui de *Hilo*, qu n'en est éloigné que de trente lieues, et qu n'a rien de considérable. Comme nous sou pirions avec des vœux ardens vers notre chèr Mission de la Chine, nous ne souffrion qu'avec regret un si long et si ennuyeux retar dement; et dès-lors nous commençâmes à craindre que nos vaisseaux ne fissent pas l voyage de la Chine. Ce qu'il y a de plu particulier au Pérou, c'est qu'on n'y voi jamais ni pluie, ni grêle, ni tonnerre, n éclairs. Le temps y est toujours beau, serein et tranquille. Un vent du Midi qui souffle ordinairement, et qui est ici comme le Nord en France, rafraîchit l'air, et le rend plus supportable: mais les tremblemens de terre y sont fréquens, et nous y en avons essuyé deux ou trois depuis que nous y sommes.

Après avoir fait un si long séjour à *Arica* et à *Hilo* nous nous avançâmes vers *Lima*, et nous vînmes mouiller à *Pisco*, qui n'en est éloigné que de quarante lieues. Il y avait

autrefois près de ce port une Ville célèbre, située sur le rivage de la mer; mais elle fut presqu'entièrement ruinée et désolée par le tremblement de terre qui arriva le 19 d'Octobre de l'année 1682, et qui causa aussi un dommage très-considérable à *Lima*: car, la mer ayant quitté ses bornes ordinaires, engloutit cette Ville malheureuse, qu'on a tâché de rétablir un peu plus loin, à un bon quart de lieue de la mer. Nous y avions un beau et grand Collége, qu'on commence à rebâtir dans la nouvelle Ville. Comme le Révérend Père Recteur de *Lima*, nous avait invités à venir par terre à cette Ville capitale du Pérou, qui est près du *Callao*, où nos vaisseaux devaient se rendre, nous y allâmes, le Père de Brasle et moi, pour prendre un peu de repos après un si long et si ennuyeux voyage. Nos Pères Espagnols, qui nous attendaient depuis long-temps avec impatience, nous reçurent avec toute sorte de démonstrations d'estime, et d'une charité tendre et sincère.

Lima, capitale du Pérou, et la résidence ordinaire du vice-Roi, est plus grande qu'Orléans. Le plan de la Ville est beau et régulier. Elle est située dans un terrain uni, au pied des montagnes. Elle est baignée d'une petite rivière qui n'a pas beaucoup d'eau, mais qui grossit extraordinairement dans l'été, par les torrens qui tombent des montagnes voisines quand les neiges fondent. Il y a, au milieu de *Lima*, une belle et grande place, bornée d'un côté par le palais du

vice-Roi, qui n'a rien de magnifique ; et de l'autre, par l'Eglise Cathédrale et le palais de l'Archevêque. Les deux autres côtés sont fermés par des maisons particulières et par quelques boutiques de Marchands. On voit encore aujourd'hui les tristes effets de la ruine et de la désolation générale que causa le tremblement de terre dont j'ai parlé. Comme ces tremblemens de terre sont assez fréquens au Pérou, les maisons n'y sont pas fort élevées. Celles de *Lima* n'ont presque qu'un étage ; elles sont bâties de bois ou de terre, et couvertes d'un toît plat, qui sert de terrasse. Mais si les maisons ont peu d'apparence, les rues sont belles, vastes, spacieuses, tirées au cordeau, et entrecoupées de distance en distance par des rues de traverse moins larges, pour la facilité et la commodité du commerce. Les Eglises de *Lima* sont magnifiques, et bâties selon les règles de l'art, et sur les plus excellens modèles d'Italie. Les autels sont propres et superbement parés ; et, quoique les Eglises soient en grand nombre, elles sont toutes cependant fort bien entretenues. L'or et l'argent n'y sont point épargnés ; mais le travail ne répond pas à la richesse de la matière ; et l'on ne voit rien ici, pour l'orfèvrerie, qui approche de la délicatesse ni de la beauté des ouvrages de France et d'Italie. Nous avons cinq maisons à *Lima*, dont la principale est le Collége de Saint-Paul.

Le port de *Lima*, qu'on nomme ordinairement le *Callao*, n'en est éloigné que de

eux lieues ; c'est un port très-bon et très-
ir, capable de contenir mille vaisseaux. Il
en a ordinairement vingt ou trente, dont
es Marchands se servent pour faire leur com-
nerce au *Chili*, à *Panama* et en d'autres
orts de la Nouvelle Espagne. Le Roi Ca-
nolique y a aussi quelques vaisseaux ; mais
s sont désarmés, et pourrissent inutilement
ans l'eau. La forteresse commande le port ;
lle est bonne et fournie d'une nombreuse
:tillerie toute de bronze.

Ce serait ici le lieu, mon Révérend Père,
e vous faire une exacte description de ce
meux Royaume, de son Gouvernement an-
ien et moderne, de ses mines si célèbres
ans toute l'Europe, de ses qualités, des
œurs de ses habitans, des fruits et des
lantes qui lui sont particuliers : mais
omme cela demanderait plus de temps,
beaucoup plus d'habileté que je n'en ai,
ous trouverez bon que je me dispense de ce
avail, et que je finisse ainsi ma relation.

Il y avait déjà quelques mois que nous
oûtions le repos dans *Lima*, et que nous
ous disposions à nous remettre en mer pour
ler à la Chine, lorsque Messieurs nos Ca-
itaines nous déclarèrent que, se trouvant
ors d'état d'entreprendre un si long voyage,
s étaient obligés de s'en retourner en France.
ette résolution ne nous surprit point : ils
vaient leurs raisons ; mais elle nous affligea
nsiblement, parce que nous nous voyions
ar-là frustrés, au moins pour un temps,
e nos plus douces espérances. Ainsi, après

avoir recommandé instamment cette affaire à Notre-Seigneur, et demandé les lumières du Saint-Esprit, pour savoir ce que nous devions faire dans une si triste conjoncture, nous prîmes la résolution d'aller au Mexique, et de passer de là aux Philippines, d'où il nous serait aisé de nous rendre à la Chine. Le Père de Rives, un de nos chers compagnons, voyant ses forces extrêmement épuisées par les travaux d'un si long voyage, se trouva obligé de retourner en France avec les vaisseaux qui nous ont apportés en ce pays. Pour nous, à qui Dieu a conservé jusqu'ici la santé, quoique nous connaissions toutes les difficultés du fatigant trajet qui nous reste à faire, nous l'entreprenons, tous pleins de courage et d'espérance que le Ciel nous protégera, et nous conduira heureusement au terme après lequel nous soupirons. C'est la grâce que nous prions tous nos Pères de demander pour nous, afin que nous puissions sacrifier nos vies dans le ministère glorieux de la prédication de l'Evangile et de la conversion des Infidèles, en suivant toujours, pour règles de notre conduite, les saintes maximes et les avis pleins de sagesse que vous eûtes la bonté de nous donner, quand nous eûmes l'honneur de recevoir vos ordres. Je suis, avec une très-vive reconnaissance et un attachement très-respectueux, etc.

LETTRE

Du Père Nyel, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, au Révérend Père Dez, de la même Compagnie, Recteur du Collége de Strasbourg. (Sur deux nouvelles Missions établies depuis quelques années dans l'Amérique méridionale.)

A Lima, ville Capitale du Pérou, le 26 Maï 1705.

MON RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

J'AI déja eu l'honneur de vous écrire ar la voie de *Panama* (1) ; je le fais ujourd'hui par nos vaisseaux Français, qui etournent en France, et qui nous abanonnent au milieu de notre course, ne se ouvant pas en état d'aller à la Chine, omme ils se l'étaient proposé. Ce contre-mps est fâcheux, et nous jette dans de terbles embarras : mais Dieu, qui veut mettre otre patience à l'épreuve, nous a inspiré isez de force et de courage pour continuer

(1) Ville située sur la mer du Sud, dans l'isthme qui pare l'Amérique méridionale de l'Amérique septenionale.

notre voyage, et pour chercher par le Mexique et par les Philippines un chemin jusqu'ici inconnu aux Missionnaires Français, pour entrer à la Chine. Nous ne nous sommes déterminés à prendre ce parti qu'après avoir souvent consulté Dieu dans l'Oraison, et connu, aussi certainement que nous le pouvons, que cette résolution lui est agréable, et qu'elle convient au bien de notre Mission, et à la fidélité que nous devons à une vocation aussi sainte que la nôtre. Nous n'ignorons pas les obstacles que nous avons à surmonter, ni les dangers que nous allons courir : mais comme les souffrances et les contradictions sont un caractère des plus assurés de l'œuvre de Dieu, nous ne nous étonnons pas de celles que nous trouvons à l'accomplissement de ses desseins sur nous, étant disposés par sa miséricorde à recevoir de sa main tout ce qu'il lui plaira de nous envoyer, et fesant avec plaisir un sacrifice de nos vies et de tout ce que nous avons de plus cher, pour suivre la voix qui nous appelle, et pour nous rendre dignes de prêcher l'Evangile et de faire connaître Jésus-Christ, et la gloire de son nom, aux Nations qui nous sont destinées. Dieu, qui par la force de son bras tout-puissant a conduit à la Chine un grand nombre de Missionnaires, parmi tant de travaux et tant de périls, nous fera aussi, comme nous l'espérons, la même grâce, s'il veut se servir d'instrumens aussi faibles et aussi inutiles que nous sommes ; et s'il permet que nos péchés et nos infidélités nous

rendent indignes de cette grâce que nous attendons de sa grande miséricorde, nous adorerons humblement sa justice, et nous nous estimerons heureux de mourir au milieu d'une si sainte entreprise.

Ainsi, bien loin de croire que notre sort soit à plaindre, je vous prie de remercier Notre-Seigneur de nous avoir jugés dignes d'être traités comme ses amis. Ceux qui ont goûté la consolation qu'il y a de n'avoir point d'autre appui que Dieu seul, et de se reposer dans le sein de son aimable Providence, peuvent se former une juste idée du bonheur dont nous jouissons. Cet état nous est d'autant plus cher, qu'il nous met dans une situation à-peu-près semblable à celle où se trouva autrefois le grand Apôtre des Indes saint François-Xavier, lorsqu'il cherchait, comme nous, à pénétrer dans le vaste Empire de la Chine. C'est pourquoi nous l'avons choisi pour notre Patron, et pour le protecteur de notre voyage, que nous ne doutons pas qui ne soit heureux sous la protection d'un si grand Saint. Nous avons cependant encore plus de cinq mille lieues à faire pour aller à la Chine, où nous ne pourrons arriver qu'en dix-sept ou dix-huit mois d'ici. Car il nous faut traverser la Nouvelle Espagne pour nous rendre à la ville Capitale du Mexique, et de là à *Acapulco* (1), d'où nous ne pouvons partir qu'au mois de

(1) Fameux port de la mer du Sud, dans la Nouvelle Espagne.

Mars de l'année prochaine 1706, pour les Philippines. Voilà un voyage de la Chine bien nouveau et bien singulier.

Il me semble même que c'est une disposition particulière de la Providence, qui veut nous former par-là aux travaux et aux exercices de la vie Apostolique, en permettant que nous parcourions ainsi cette étendue immense de terres infidèles, et que nous soyons témoins des travaux et du zèle infatigable de nos Pères, qui sont répandus dans ces vastes provinces de l'Amérique, et qui y travaillent à planter ou à maintenir la Foi. On voit de jour en jour de nouveaux accroissemens dans cette portion de l'héritage du Seigneur, par la découverte de nouveaux peuples, et par l'industrie toute divine dont se servent ces admirables ouvriers pour gagner à JÉSUS-CHRIST ces Nations barbares, qui sont depuis si long-temps abandonnées. Quel fonds d'instructions n'avons-nous pas devant les yeux, dans la vie sainte et laborieuse de ces hommes Apostoliques, qui ont établi la glorieuse Mission des *Moxes*, qui appartient à la province du Pérou? Quels exemples ne trouvons-nous pas dans la patience héroïque de ces Pères, dans leur détachement universel de toutes les commodités de la vie, dans le courage invincible avec lequel ils ont frayé des chemins jusqu'alors impraticables, et où les armes conquérantes des Espagnols n'avaient jamais pénétré; enfin, dans ce zèle tout divin et plein d'une sagesse surnaturelle, avec lequel

ils ont établi une Chrétienté nombreuse et florissante, parmi des barbares presqu'aussi sauvages que les bêtes féroces? Comme je ne puis encore vous entretenir des fruits de nos travaux Apostoliques, j'entrerais volontiers dans ce vaste champ, où je trouverais non-seulement de quoi m'édifier et m'instruire moi-même, mais de quoi satisfaire le zèle ardent que vous avez pour la propagation de la Foi; mais comme ce travail demanderait plus de loisir et d'habileté que je n'en ai, je me contenterai de vous donner ici une légère idée de l'état où se trouve aujourd'hui cette florissante Mission.

J'envoie au Père le Gobien l'histoire de la vie et de la glorieuse mort du R. P. Cyprien Baraze (1), l'un des premiers fondateurs de cette Mission, qui mérita, il y a deux ans et demi, de recevoir la couronne du martyre (2), après avoir travaillé pendant plus de vingt-sept ans à la conversion de ces Peuples. On trouvera dans cette histoire, qu'un des plus saints et des plus habiles Prélats (3) du Pérou a fait imprimer à Lima, l'année 1704, quels ont été les progrès et les commencemens de cette Mission; quelle est la nature, la qualité et la situation du Pays; quelles sont les coutumes et les mœurs de ce Peuple nouvellement converti. Pour moi, je

(1) Cette relation est imprimée à la page 58 de ce volume.

(2) Ce fut le 16 de Septembre 1702.

(3) D. Nicolas-Urbain de Matha, Evêque de la Ciudad de la Paz.

me borne à décrire seulement ici le gouvernement spirituel que les Missionnaires ont introduit, et l'ordre admirable qu'ils ont établi avec un fruit et un succès incroyables.

Cette Mission, qui n'a commencé que depuis environ trente ans, est située sous la Zone Torride, au douzième degré de latitude méridionale. Elle est séparée du Pérou par les hautes montagnes appelées *Cordillieras*, qu'elle a à l'Orient. Du côté du Midi elle n'est pas éloignée des Missions du *Paraguay* : mais du côté de l'Occident et du Nord, ce sont des terres immenses, qui ne sont pas encore découvertes, et qui fourniront dans la suite un vaste champ au zèle des Ouvriers Apostoliques. Il y a aujourd'hui plus de trente Missionnaires de notre Compagnie, qui sont employés à cultiver cette pénible Mission. Ils ont déjà converti vingt-cinq à trente mille ames, dont ils ont formé quinze ou seize bourgades, qui ne sont éloignées les unes des autres que de six à sept lieues. Chaque bourgade est bâtie dans le terrain qui a paru le plus propre pour la santé, et pour y procurer l'abondance : les rues en sont égales et tirées au cordeau, les maisons uniformes. On assigne à chaque famille la portion de terre qui lui est nécessaire pour sa subsistance, et celui qui en est le chef est obligé de faire cultiver ces terres, pour bannir de sa maison l'oisiveté et la pauvreté. L'avantage qu'on en retire, c'est que les familles sont à-peu-près également riches, c'est-à-dire que chaque maison a

assez de bien pour ne pas tomber dans la misère ; mais aucune n'en a en si grande abondance qu'elle puisse vivre dans la mollesse et les délices. Outre les biens qu'on donne à chaque famille en particulier, soit en terres, soit en bestiaux, chaque bourgade a des biens qui sont en commun, et dont on applique le revenu à l'entretien de l'Eglise et de l'Hôpital, où l'on reçoit les pauvres et les vieillards que leur âge met hors d'état de travailler. On emploie une partie de ces biens aux ouvrages publics, et à fournir aux étrangers et aux Néophytes ce qui leur est nécessaire, en attendant qu'ils puissent travailler. Quand on établit une nouvelle bourgade, toutes les autres sont obligées d'y contribuer chacune selon ses forces et ses revenus. Au commencement de chaque année, on choisit, parmi les personnes les plus sages et les plus vertueuses de la bourgade, des Juges et des Magistrats pour avoir soin de la police, pour punir le vice, et pour régler les différends qui peuvent naître entre les habitans. Chaque faute a son châtiment particulier réglé par les Lois. Il y a ordinairement deux Missionnaires en chaque bourgade : les Juges et les Magistrats dont je viens de parler, ont tant de respect et de déférence pour ces Pères, qu'ils ne font presque rien sans prendre leur avis. Les Pères, de leur côté, sont dans un travail continuel. Ils emploient le matin à célébrer les saints Mystères, à entendre les confessions qui sont fréquentes, et à donner audience à

ceux qui viennent les consulter et leur proposer leurs doutes. Ils font l'après-dînée une explication de la doctrine Chrétienne; ils visitent les pauvres et les malades, et finissent la journée par la Prière publique, qu'on fait tous les soirs dans l'Eglise. Les jours de Fête on y ajoute le Sermon le matin et les Vêpres le soir. Rien n'est plus édifiant que la manière dont l'Office divin se fait dans cette nouvelle Mission. S'il n'y a pas beaucoup de Ministres pour le service des Autels, il y a beaucoup de ferveur, de respect, de dévotion parmi ces nouveaux Chrétiens. Comme ces Peuples ont du goût pour le chant et pour les instrumens, chaque Eglise a sa musique. Le nombre des Musiciens et des autres Officiers de l'Eglise est assez grand, parce qu'on a attaché des priviléges particuliers aux offices qui regardent plus immédiatement le Service divin et le soulagement des pauvres. Toutes les Eglises sont grandes et bien bâties, extrêmement propres et embellies d'ornemens de peinture et de sculpture faits par les Indiens, qui se sont rendus habiles dans ces arts. On a eu soin de les pourvoir de riches ornemens, à quoi quelques personnes de piété n'ont pas peu contribué. Outre la nef et une aile de chaque côté, ces Eglises ont leur chœur, qui est couronné d'un dôme fort propre. La grandeur et la beauté de ces édifices charment les Indiens, et leur donnent une haute idée de notre sainte Religion.

Une des plus grandes difficultés que les

Missionnaires aient eue à vaincre dans la conversion de ces Peuples, a été la diversité des langues qui régnait parmi eux. Pour remédier à un si grand inconvénient, qui retardait beaucoup le progrès de l'Evangile, on a choisi parmi plus de vingt langues différentes, celle qui est la plus générale et qui a paru la plus aisée à apprendre, et on en a fait la langue universelle de tout ce Peuple, qui est obligé de l'apprendre. On en a composé une Grammaire qu'on enseigne dans les écoles, et que les Missionnaires étudient eux-mêmes quand ils entrent dans cette Mission, parce que c'est la seule langue dont ils se servent pour prêcher et pour catéchiser.

Comme le Supérieur de cette Mission a une intendance générale sur toutes les bourgades, il a choisi pour le lieu de sa résidence celle qui est au centre de la Province; il a dans sa maison une bibliothèque, qui est commune à tous les Missionnaires, et une pharmacie remplie de toutes sortes de remèdes, qu'on distribue à toutes les Bourgades, selon le besoin qu'elles en ont. Tous les Missionnaires s'assemblent une fois l'année en ce lieu-là, pour y faire une retraite spirituelle, et pour y délibérer ensemble sur les moyens d'avancer la conversion de ces Peuples, et de procurer le bien de cette Eglise naissante. Cependant, le Supérieur de cette Mission n'est pas si attaché au lieu où il fait sa demeure ordinaire, qu'il ne visite tous les ans chaque Eglise, et qu'il ne fasse même des

excursions dans les Pays voisins, pour gagner des ames à Jésus-Christ. Les dernières lettres qu'on a reçues de cette Mission, nous apprennent qu'il y a plus de cent mille hommes qui, charmés de la vie sainte et heureuse que mènent leurs compatriotes sous la conduite des Missionnaires, demandent avec instance des ouvriers pour les instruire en notre sainte Religion ; mais la disette de sujets et de secours n'a pu encore permettre à nos Pères d'aller travailler à l'instruction de ces Peuples, dont la conversion serait suivie de celle d'un nombre infini d'autres Indiens; car on assure que ces vastes Pays sont extraordinairement peuplés.

Comme on a reconnu, par une longue expérience, que le commerce des Espagnols était très-préjudiciable aux Indiens, soit parce qu'ils les traitent avec trop de dureté, en les appliquant à des travaux pénibles, soit parce qu'ils les scandalisent par leur vie licencieuse et déréglée, on a obtenu un Décret de Sa Majesté Catholique, qui défend à tous les Espagnols d'entrer dans cette Mission, ni d'avoir aucune communication avec les Indiens qui la composent : de sorte que si, par nécessité ou par hasard, quelque Espagnol vient en ce pays-là, le Père Missionnaire, après l'avoir reçu avec charité, et exercé à son égard les devoirs de l'hospitalité chrétienne, le renvoie ensuite dans les terres des Espagnols. Tout ce que je viens de rapporter ici, mon Révérend Père, est tiré des lettres des Pères qui travaillent

en cette Mission ; je n'ai rien ajouté à ce qu'ils ont écrit ; au contraire, j'ai omis plusieurs circonstances très-édifiantes, et plusieurs moyens que l'esprit de Dieu a suggéré à ces fervens ouvriers, pour établir un ordre admirable dans cette nouvelle Chrétienté, et y entretenir la pureté et la sainteté des mœurs.

Voilà donc, mon Révérend Père, ce peuple choisi de Dieu, cette Nation destinée, en ces derniers temps, à renouveler la ferveur, la dévotion, la vivacité de la Foi, et cette parfaite union des cœurs qu'on admirait autrefois dans les premiers Chrétiens de la primitive Eglise. Mais la vie sainte et fervente de ces Néophytes ne doit-elle pas confondre les Chrétiens de ces derniers temps, qui, au milieu de tant de secours, de lumières et de grâces, déshonorent la sainteté de notre Religion et la dignité du nom Chrétien ? C'est ici où je ne puis m'empêcher d'adorer les profonds et impénétrables jugemens de la sagesse de Dieu, qui a fait passer à ces peuples ensevelis, il n'y a encore que trente ans, dans les plus épaisses ténèbres de l'infidélité, ces grâces et ces lumières, dont tant d'ames, élevées avec soin dans le sein du Christianisme, abusent tous les jours.

Je pourrais vous faire part de bien d'autres nouvelles, dignes de votre piété, si j'entreprenais de vous parler de la fameuse Mission du *Paraguay*, si souvent persécutée, et, malgré ses persécutions, toujours si

florissante, qu'elle est le modèle de toutes celles qui s'établissent de nouveau dans l'Amérique méridionale. Mais, comme on a écrit l'histoire de cette Mission, où l'on peut s'instruire des vertus héroïques des ouvriers qui l'ont cultivée et de la ferveur des Néophytes qui la composent, je me dispenserai de vous en parler ici ; et je me bornerai à vous faire connaître une nouvelle Mission fondée depuis deux ans dans les terres les plus méridionales de l'Amérique, d'où l'on espère, avec le temps, pouvoir pénétrer jusques au détroit de Magellan, que nous avons reconnu dans notre voyage. Comme cette Mission appartient à la Province du *Chili*, qui a peu d'ouvriers, et qui est chargée de plusieurs autres Missions, tant des Espagnols que des naturels du pays déjà convertis, elle ne peut employer qu'un petit nombre de sujets à cultiver ce vaste champ. D'ailleurs, cette Mission demande des qualités singulières dans les Missionnaires qu'on y envoie. Il faut qu'ils aient un tempérament fort et robuste, un détachement parfait de toutes les commodités de la vie, enfin, une douceur insinuante, une force, un courage, une constance à l'épreuve des difficultés les plus insurmontables au milieu d'un peuple barbare. Mais quelque féroce et indomptée que soit cette Nation, elle s'assujétira sans peine au joug de la Religion Chrétienne, pourvu que le zèle des hommes Apostoliques soit soutenu de cette sagesse surnaturelle qui n'envisage que Dieu, de ce

désintéressement qui ne cherche que le salut des ames, et sur-tout de cette douceur qui gagne le cœur avant que d'assujétir l'esprit. Il y a près de trente ans que le Révérend Père Nicolas Mascardi, de notre Compagnie, homme illustre par les grands travaux qu'il a supportés, et par les peuples qu'il a convertis, employa plusieurs années à défricher ce champ stérile et inculte; ce qu'il fit avec tant de succès, qu'il y recueillit une moisson abondante, et qu'il mérita ensuite d'y recevoir la couronne du martyre, comme la digne récompense de ses travaux Apostoliques. Depuis ce temps-là, cette terre, arrosée d'un sang si précieux, a donné de si belles espérances, que plusieurs Jésuites de la province du *Chili* se sont offerts pour continuer l'entreprise du Révérend Père Nicolas Mascardi, dont le nom est devenu vénérable à ceux mêmes qui l'ont martyrisé; puisque ce sont ces peuples qui, touchés, ce semble, du repentir de leur crime, et prévenus intérieurement par les grâces que ce saint homme leur obtient de Dieu, ont demandé eux-mêmes, depuis long-temps, des Pères de notre Compagnie pour leur enseigner le chemin du Ciel. Plusieurs même d'entr'eux assurent qu'il leur a apparu, et qu'il les a consolés, en leur promettant qu'il viendrait des Missionnaires pour les instruire et pour les convertir. En effet, soit que ce fait soit véritable, ou que ce bruit se soit répandu sans fondement, Dieu a suscité depuis deux ans le Père Philippe de la

Laguna, pour mettre la main à une œuvre si importante au salut des ames. Comme il m'est tombé entre les mains une relation que ce Père a écrite à un de ses amis, pour lui rendre compte de ses travaux et des moyens dont il s'est servi pour établir cette Mission, j'en ai fait un petit abrégé que je joins à cette lettre.

RELATION

De l'établissement de la Mission de Notre-Dame de Nahuelhuapi, *tirée d'une Lettre du Révérend Père Philippe de la Laguna, de la Compagnie de Jésus.*

IL y avait déjà quelques années que Dieu, par une vocation spéciale, et par un effet singulier de sa miséricorde, m'appelait à la conversion des Indiens qu'on appelle *Pulches* et *Poyas*, qui sont vis-à-vis de *Chiloé*, et de l'autre côté des montagnes, aux environs de *Nahuelhuapi*, à cinquante lieues de la mer du Sud, à la hauteur d'environ 42 degrés de latitude méridionale. Le souvenir encore récent des vertus héroïques du Révérend Père Nicolas Mascardi, avait fait naître et augmentait toujours en moi le desir d'aller recueillir ce qu'il avait semé; et, comme le sang des Martyrs est fécond, je ne doutais pas

pas que je ne dusse y recueillir une heureuse et abondante récolte. Je soupirais ainsi sans cesse après cette chère Mission, et je nourrissais au fond de mon cœur ces saints desirs, sans oser les produire au-dehors; parce qu'en envisageant les choses avec les yeux de la prudence humaine, ce projet me paraissait presque impossible. Cependant, comme ma vocation était l'ouvrage de Dieu, je m'abandonnai entre ses mains, et je lui laissai le soin de préparer les moyens les plus convenables à l'exécution des desseins qu'il m'inspirait. Je reconnus bientôt que ma confiance lui était agréable : car la Providence, qui nous conduit par des voies secrètes et toujours admirables, permit que mes Supérieurs me nommassent vice-Recteur du Collége de *Chiloé*, et m'ordonnassent de venir à *Sant' Iago*, Capitale du *Chili*, pour quelques affaires qui demandaient ma présence. Dieu me donna un pressentiment que ce voyage devait servir à une affaire plus importante que celle qui obligeait les Supérieurs à me faire venir à *Sant'Iago*. En effet, ayant trouvé heureusement dans le port de *Chiloé* un vaisseau qui fesait voile pour *Val-Paraysso*, qui est le port de cette Ville capitale, je m'y rendis en quinze jours, et je communiquai au Révérend Père Provincial le dessein que Dieu m'avait inspiré d'établir une nouvelle Mission à *Nahuelhuapi*. Il approuva ma résolution, et me promit de l'appuyer de tout son pouvoir. Je me mis en mouvement pour assurer le succès d'un ouvrage si imparfait. Je

commençai par engager les personnes les plus saintes et les plus zélées à s'unir à moi, afin d'obtenir, à force de prières et d'austérités, les grâces qui m'étaient nécessaires dans une entreprise si difficile. Sur-tout je recommandai cette affaire à un saint Religieux de notre Compagnie, le Frère Alphonse Lopez, vénérable par l'innocence de sa vie, par la sainte simplicité qui règne dans toutes ses actions, par un don extraordinaire d'oraison, et sur-tout par une tendre dévotion envers la sainte Vierge, de qui il recevait souvent des faveurs extraordinaires. Je lui promis même que je mettrais cette Mission sous la protection d'une si puissante Avocate, et que toutes les Eglises que j'élèverais au vrai Dieu, seraient dédiées à cette mère de miséricorde, s'il obtenait ce que je demandais. Quelques jours après, ce saint Frère m'aborda d'un air gai, et me dit que je misse toute ma confiance en Dieu, et que l'entreprise que je méditais réussirait.

Il y avait des difficultés presque insurmontables. Je ne pouvais rien faire sans l'agrément du Gouverneur du *Chili*, et ce Seigneur était contraire aux nouveaux établissemens, soit par le chagrin qu'il avait de ce qu'on en avait abandonné plusieurs qu'on n'avait pu soutenir, soit parce que le trésor du Roi se trouvant épuisé, il ne pouvait faire les avances nécessaires à l'établissement d'une nouvelle Mission. Dans une conjoncture si fâcheuse, je m'adressai avec confiance à Notre-Seigneur, qui est le maître des cœurs, et je

promis de dire trente Messes et de jeûner trente jours au pain et à l'eau, en l'honneur de la sainte Trinité, si j'obtenais la permission du Gouverneur; je mis même cette promesse par écrit; mais ayant perdu ce papier, il tomba entre les mains d'une personne qui le porta, à mon insçu, au Gouverneur. Quelques jours après ayant recommandé cette affaire avec beaucoup de ferveur à Notre-Seigneur, je me sentis si plein de confiance de réussir dans cette entreprise, que je me déterminai à aller voir le Gouverneur. Je dis même en sortant de la maison, à un de mes amis que je rencontrai, que j'allais au Palais, et que je ne retournerais pas au Collége sans avoir obtenu la permission que j'allais demander. En effet, m'étant présenté pour avoir audience, on m'introduisit dans la chambre de M. le Gouverneur, qui lisait le papier de ma promesse, qu'on lui avait mis entre les mains, et sans attendre que je lui parlasse : *Allez, mon Père*, me dit-il, *votre affaire est faite, j'y donne volontiers les mains; et soyez persuadé que je favoriserai votre zèle en tout ce qui dépendra de moi, selon les ordres et les intentions du Roi mon maître. Allez gagner des ames à Jésus-Christ, mais souvenez-vous de prier Dieu pour Sa Majesté et pour moi.* Je dois vous avouer ici, mon cher Père, que jamais je n'ai ressenti de joie intérieure ni de consolation plus pure que celle dont je fus pénétré dans ce moment; et dès-lors Dieu me récompensa par avance bien libéralement des pei-

nes et des fatigues que je devais essuyer pour son amour dans le voyage que j'allais entreprendre, pour me rendre au lieu de ma Mission.

Ainsi après avoir remercié Dieu d'une grâce si particulière, je me disposai à partir. Des aumônes que quelques personnes de piété me donnèrent, j'achetai des ornemens d'Eglise, des curiosités propres à faire de petits présens aux Indiens, et les provisions nécessaires pour mon voyage; et je me mis en chemin au mois de Novembre de l'année 1703, avec le Père Joseph Maria Sessa, que les Supérieurs me donnèrent pour compagnon.

Je ne puis vous marquer ici les aventures fâcheuses qui nous arrivèrent, et les peines que nous souffrîmes pendant près de deux cens lieues que nous fûmes obligés de faire par des chemins impraticables, en traversant des torrens et des rivières, des montagnes et des forêts, sans secours et sans guides, dans une disette générale de toutes choses. Mon compagnon tomba malade d'une fièvre violente au milieu du voyage, ce qui m'obligea à le renvoyer au Collége le plus proche, avec quelques-uns de ceux qui m'accompagnaient, et par-là je me vis presque seul et abandonné au milieu de ces Indiens féroces, à qui le nom Espagnol est si odieux, qu'on ne peut échapper à leur fureur et à leur cruauté, quand on a le malheur de tomber entre leurs mains. Mais Notre-Seigneur me délivra de tous ces dangers d'une manière merveilleuse,

après m'avoir jugé digne de souffrir quelque chose pour son amour, pendant un voyage de près de trois mois. J'arrivai donc, plein de courage et de santé, au terme desiré de ma Mission de *Nahuelhuapi*. Les *Caciques* (1) et les Indiens me reçurent comme un Ange envoyé du Ciel. Je commençai à élever un autel sous une tente avec toute la décence que je pus, en attendant qu'on bâtit une Eglise. Je visitai les principaux du pays, et je les invitai à venir s'établir auprès de moi, pour fonder une petite bourgade, et pour exercer avec plus de fruit les devoirs de mon ministère. J'eus la consolation de voir les Néophytes qui avaient été baptisés autrefois par le Révérend Père Nicolas Mascardi, assister aux Offices divins, et à l'explication de la Doctrine chrétienne, avec une ferveur, une dévotion et une faim spirituelle, qui me donna de grandes et solides espérances de leur fermeté dans la Foi, et de la sincérité de leurs promesses. J'allai ensuite consoler les malades et les vieillards qui ne pouvaient me venir trouver, et je baptisai quelques enfans du consentement de leurs parens.

La consolation que je goûtais de ces heureux commencemens s'augmenta beaucoup par l'arrivée du Père Joseph Guillelmo, que les Supérieurs m'envoyaient pour prendre la place du Père Sessa. Nous concertâmes ensemble les moyens les plus propres à établir solidement notre Mission, et nous

(1) Ce sont les Chefs et les Gouverneurs du peuple.

résolûmes que pendant qu'il resterait à *Nahuelhuapi* pour y bâtir une petite Eglise et une maison, j'irais à *Baldivia* solliciter la protection de Monsieur le Gouverneur, en faveur des Néophytes. J'engageai les *Caciques* à écrire une lettre obligeante à ce Gouverneur, pour lui demander son amitié et sa protection. J'arrivai au commencement d'Avril de l'année 1704 à *Baldivia*, avec ces Députés, que M. le Gouverneur Dom Manuel Auteſſia reçut avec beaucoup de joie et de tendresse, me donnant mille marques d'estime et de bienveillance, et me promettant de favoriser de tout son pouvoir ce nouvel établissement. Je ne restai à *Baldivia* qu'autant de temps qu'il fallait pour terminer ma négociation; ainsi, j'en partis vers le milieu du même mois d'Avril, avec les deux députés que M. le Gouverneur chargea de sa réponse pour les *Caciques*. En voici la teneur :

MESSIEURS,

J'ai appris avec beaucoup de joie par votre lettre et par le témoignage de vos Députés, le bon accueil que vous avez fait aux Missionnaires de la Compagnie de Jésus, et la résolution que vous avez prise d'embrasser notre sainte Religion. Ainsi, après avoir solennellement rendu grâce à Dieu, souverain Seigneur du Ciel et de la Terre, d'une si heureuse nouvelle, je dois vous assurer que vous ne pouvez jamais rien faire qui soit plus

agréable au grand Monarque des Espagnes et des Indes, Philippe V, mon Seigneur et mon Maître, que Dieu comble de gloire, de prospérité et d'années ; c'est pourquoi, comme je représente sa personne dans l'emploi dont il m'a honoré, je vous offre et vous promets de sa part, pour toujours, son amitié et sa protection, pour vous et pour ceux qui imiteront votre exemple ; en vous avertissant en même-temps que vous devez avoir soin que tous vos vassaux, après avoir embrassé la Foi catholique, prêtent serment de fidélité et d'obéissance au Roi mon Maître, qui sera toujours votre appui, votre protecteur et votre défenseur contre tous vos ennemis ; c'est pourquoi, dès aujourd'hui, moi et mes successeurs, nous voulons entretenir avec vous une constante amitié et une solide correspondance pour vous secourir dans tous vos besoins ; et comme j'espère que vous serez très-fidèles à exécuter ce que je vous prescris au nom du Roi mon Maître, j'ai voulu rendre ma promesse plus authentique, en apposant ici le sceau de mes armes.

A Baldivia, le 8 Avril 1704.

DOM MANUEL DE AUTEFFIA.

A mon retour de *Baldivia* à *Nahuelhuapi*, je trouvai une petite Eglise déjà bâtie, les Néophytes pleins de ferveur, et plusieurs Catéchumènes disposés à recevoir le Baptême, par le zèle du Père Jean-Joseph Guil-

lelmo, mon compagnon. La lettre du Gouverneur fut reçue avec satisfaction de tout le Peuple; ainsi, nous commençâmes à travailler sérieusement à l'œuvre de Dieu. Nous avons déjà bâti une petite maison et jeté les fondemens d'une plus grande Eglise, parce que les Nations circonvoisines commencent à venir nous trouver. Cependant, comme le pays où je me suis établi est habité par deux sortes de peuples, dont les uns s'appellent *Pulches*, et les autres *Poyas*, il semble qu'il y ait entr'eux de la jalousie et de l'aversion; car les *Pulches* ont voulu me détourner de travailler à la conversion de leurs voisins, en me disant que c'est une Nation fière, cruelle et barbare, avec laquelle on ne pouvait traiter.

Pour moi, qui connaissais la douceur et la docilité des *Poyas* qui m'avaient sollicité instamment de les instruire, je vis bien que les *Pulches* n'agissaient que par passion. C'est pourquoi, quelques jours après ayant assemblé les principaux de cette Nation, je leur parlai avec beaucoup de force, et je leur représentai les raisons qui m'empêchaient de suivre leur sentiment. Je leur dis que Dieu voulait sauver également tous les hommes sans acception de personne; que les Ministres de Jésus-Christ ne pouvaient exclure du Royaume de Dieu aucune Nation, sans une injuste prévarication; qu'ils étaient envoyés pour instruire et baptiser tous les Peuples; qu'eux-mêmes, s'ils voulaient être véritablement Chrétiens, devaient être les pre-

miers à procurer avec zèle le salut et la conversion des *Poyas*, qui étaient les frères de Jésus-Christ, les héritiers de son Royaume, et rachetés également par son sang précieux, qui avait été versé pour tout le monde; que l'obstacle qu'ils voulaient mettre à la conversion de leurs voisins, était un artifice du démon, le commun ennemi des hommes, pour priver ce peuple du bienfait inestimable de la Foi, et pour leur en ôter à eux-mêmes le mérite en leur fesant violer le précepte de la charité. Ces raisons firent impression sur leur esprit, et ils me promirent sur-le-champ de ne se point opposer à l'instruction et à la conversion des *Poyas*. Enfin, après avoir vaincu cet obstacle, qui pouvait retarder le progrès de l'Evangile, et avoir disposé les cœurs et les esprits de ceux qui m'avaient témoigné le plus d'empressement pour recevoir le saint Baptême, je choisis un jour solennel pour faire la cérémonie avec plus d'éclat, et je les baptisai tous. J'ai maintenant la sainte consolation de voir le changement merveilleux que la grâce de Jésus-Christ a fait dans leurs mœurs et dans leur conduite, tant ils sont fervens et attachés à leurs devoirs.

Voilà, mon cher Père, les prémices de mes travaux Apostoliques. Priez le Seigneur qu'il nous envoie des ouvriers zélés et laborieux, qu'il dispose l'esprit et le cœur de ce nombre infini de Peuples qui nous environnent à recevoir la Foi, et que le Seigneur daigne répandre sa bénédiction sur mon mi-

nistère. Je ne vous ferai point de description du pays, et je ne vous parlerai point des mœurs et des coutumes de ce peuple, parce qu'il y a trop peu de temps que je suis ici pour les bien connaître. J'en serai plus instruit l'été prochain, car j'espère parcourir tout le pays pour en prendre une parfaite connaissance, afin de pouvoir établir des Missions dans les lieux que je trouverai plus propres pour cela. Ce pays s'étend jusqu'au détroit de Magellan; il a plus de cent lieues d'étendue de ce côté-là; du côté de la mer du Nord il en a bien davantage. Je n'ose me flatter que Dieu veuille se servir d'un instrument aussi faible que je suis, pour gagner à Jésus-Christ cette grande étendue de pays; mais j'espère que sa Providence, qui veille à la conversion des infidèles, suscitera des hommes animés de son esprit pour venir prendre part à nos travaux, et pour achever ce que nous avons si heureusement commencé.

PHILIPPE DE LA LAGUNA.

Voilà, mon Révérend Père, un abrégé fidèle de la Relation qui m'est tombée entre les mains. Quoique vous n'y voyiez pas ces conversions éclatantes et nombreuses que vous souhaiteriez d'apprendre par un effet de votre zèle, je ne doute point cependant que vous ne la lisiez avec plaisir, et que vous ne remerciez Dieu de vouloir bien se servir du ministère de nos frères, pour étendre partout la gloire de son nom. Je vous prie, mon

Révérend Père, en finissant cette lettre, de vouloir bien protéger notre Mission de la Chine, qui vous a toujours été si chère, de nous procurer des hommes Apostoliques, pleins de zèle et de l'esprit de Dieu, et de m'obtenir, par vos prières, les secours spirituels dont j'ai besoin pour me rendre capable du saint ministère auquel il a plu à Notre-Seigneur de m'appeler. Je suis avec un profond respect, etc.

LETTRE

Du Père Labbe, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, au Père Labbe, de la même Compagnie.

A la Conception de Chili, ce 8 Janvier 1712.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

J'AI eu l'honneur de vous écrire aussitôt qu'il m'a été possible de le faire, et je me persuade que vous lirez avec quelque plaisir le Journal que je vous envoie de mon voyage depuis le Port-Louis jusqu'à la ville de la Conception, où nous mouillâmes le 26 de Décembre de l'année 1711.

Ce fut le 13 Septembre 1710 que nous mîmes à la voile. Après avoir essuyé jusqu'à deux fois des vents contraires qui nous rejetèrent dans le port, quoique nous eussions fait trente lieues au large, nous aperçûmes le 29 l'île des Sauvages peu éloignée de Madère. Nous passâmes le lendemain entre Porto-Santo et Madère sans les pouvoir reconnaître.

Le 30 nous mouillâmes dans la rade de Ténériffé pour y faire de l'eau. Une escadre Anglaise qui avait paru la veille y avait jeté l'alarme. Le Capitaine-Général que j'allai saluer avec notre Capitaine, avait peine à croire que nous ne l'eussions pas aperçue. Le soir, comme je retournais à bord, il y eut une seconde alarme; on alluma des feux sur les hauteurs de l'île pour assembler au plutôt les Milices; mais ce ne fut qu'une terreur panique. Cette île est habitée par les Espagnols; on y voit une montagne qu'on appelle le Pic, qui s'élève jusqu'au-dessus des nues; nous l'apercevions encore à quarante lieues au-delà. Nous demeurâmes huit jours dans la rade de cette île. Deux jours avant que d'en partir, sur le soir, nous fûmes spectateurs d'un petit combat naval qui se donna à une lieue de nous, entre un brigantin Anglais de six canons, et une tartane Française qui n'avait qu'un canon et quatre pierriers; ils se battirent près de deux heures avec un feu continuel de part et d'autre. Après quoi la tartane s'approcha de nous, et nous demanda du secours: on fit passer

trente hommes dans la tartane, et on en mit quinze dans la chaloupe; ils eurent bientôt joint le bâtiment Anglais, qui se rendit après avoir essuyé le feu de la mousqueterie. Cependant les Espagnols ne voulaient pas permettre qu'on l'emmenât, quoiqu'ils convinssent qu'il était de bonne prise : on le laissa à la prière du Consul Français.

Nous partîmes de cette île le 7 de Décembre, et le 10 à midi nous nous trouvâmes directement sous le tropique du cancer, ayant de hauteur 23 degrés 30 minutes. Le 11 on commença à voir des poissons volans qui sont d'un très-bon goût; ils ont quatre ailes; deux au-dessus de la tête, et deux proche la queue. Ils ne sortent de l'eau et ne se mettent à voler que quand ils sont poursuivis par les dorades et les bonites. Plusieurs donnèrent dans les voiles; d'autres se cassèrent la tête contre le corps du navire; on en voyait qui étaient suspendus aux cordages, et il y en eut qui nous tombèrent dans les mains.

Le 15 on découvrit une des îles du Cap Vert, appelée *Bona vista*. La nuit du 15 au 16, vers les 11 heures du soir, j'aperçus le volcan de *l'île de Feu*, et je le fis remarquer à quelques Officiers. On mit aussitôt en panne pour ne pas s'exposer à échouer sur les roches qui sont aux environs de cette île. Dès que le jour parut on découvrit l'île fort distinctement; nous n'en étions éloignés que de six à sept lieues; nous passâmes assez proche d'elle, et étant par son travers,

nous fûmes pris du calme qui dura le reste du jour. Nous eûmes le loisir de considérer ce volcan ; il sort d'une montagne qui est à l'Est de l'île, d'où l'on voit des tourbillons de flammes s'élancer dans les airs, et des étincelles en forme de gerbes qui se perdent dans les nues. Ces îles sont habitées par les Portugais, qui y sont en petit nombre ; elles paraissent fort stériles ; la terre y est entièrement brûlée par la chaleur extrême du climat.

Le 20 Décembre, nous nous trouvâmes par les 5 degrés de latitude, et les calmes nous prirent. Nous y restâmes quarante jours de suite, et nous eûmes beaucoup à souffrir de l'excessive chaleur et de la disette d'eau. Du reste, le poisson fourmillait autour du navire, et nous en vécûmes pendant tout ce temps-là. Ce qu'il y eut d'agréable et de consolant pour nous, c'est que de cent quarante personnes que nous étions dans le vaisseau, il n'y en eut aucune qui tombât malade.

Le 10 de Février 1711, nous passâmes la ligne, et le 18 du même mois on reconnut la côte du Brésil, que l'on commença à ranger. Le 21, nous mouillâmes proche les îles sainte Anne ; elles sont au nombre de trois ; quelques brisans semblent en former une quatrième. Elles sont toutes couvertes de bois ; la Terre-Ferme n'en est éloignée que de trois ou quatre lieues. On trouve sur ces îles quantité de gros oiseaux qu'on nomme *Fous*, parce qu'ils se laissent prendre sans

peine ; en peu de temps nous en prîmes deux douzaines. Ils ressemblent assez à nos canards, à la réserve du bec qu'ils ont plus gros et arrondi ; leur plumage est gris ; on les écorche comme on fait les lapins.

Le 22, nous doublâmes le Cap *Friou*. En le doublant, nous aperçûmes un navire Portugais. On lui donna la chasse tout le jour et la nuit. Le lendemain on s'en rendit maître. Il avait 14 pièces de canon : sa cargaison était de vin et d'eau-de-vie. Après qu'on eut amariné ce bâtiment, nous le menâmes à l'île Grande, où nous avions dessein de faire de l'eau. Nous n'y demeurâmes que fort peu de temps, sur les nouvelles qui nous vinrent que les Portugais cherchaient à nous surprendre ; ce qui nous fut confirmé par le bruit de 50 ou 60 coups de fusil, que nous entendîmes dans le bois auprès duquel nous avions mouillé.

Le 5 Mars, nous doublâmes le Cap du Tropique, qu'on appelle ainsi, parce qu'il est directement sous le Tropique du Capricorne. Le 14, nous découvrîmes l'île de Gal, et peu après l'île de Sainte-Catherine, où nous mouillâmes le soir pour y faire de l'eau.

Le 2 Avril, jour du Jeudi-Saint, nous eûmes un gros temps qui nous prit à minuit, et qui dura jusqu'au Samedi, vers midi. Nous vîmes alors, pour la première fois, des damiers, que l'on nomme ainsi, parce qu'ils ont le dos partagé en petits carreaux, noirs et blancs. Cet oiseau se prend d'or-

dinaire avec l'hameçon. Quand nous eûmes passé la ligne, nous vîmes, dans un temps de calme, un grand nombre de requins : c'est un animal terrible. Il vient autour des navires, et dévore tout ce qu'on laisse tomber. Il est dangereux de se baigner pour lors. Le requin, d'un seul coup de dent, coupe un homme en deux. Nous en prîmes plusieurs et de fort gros, qui pesaient plus de 6000 livres. On les prend avec un hameçon pesant six ou sept livres, auquel on attache un morceau de chair. Cet animal, qui est très-vorace, avale tout-à-coup l'un et l'autre. Il faut plus de 50 hommes pour l'élever et le mettre à bord : encore faut-il être sur ses gardes ; car, d'un coup de son gouvernail (c'est ainsi qu'on appelle sa queue), il rompra et jambes et cuisses à celui qu'il pourra joindre. Son cœur est fort petit, à proportion de la grosseur du poisson ; mais il est d'une vivacité étonnante. Je l'ai fait arracher à plusieurs ; et quoiqu'il fût séparé du corps et percé de coups de couteau, il palpitait encore durant trois ou quatre heures, et avec tant de violence, qu'il repoussait la main qui le pressait fortement contre du bois.

Le 10 du même mois, on reconnut, à la couleur de l'eau, que nous étions dans la rivière de la Plate, où nous avions dessein d'entrer pour vendre notre prise à *Buenos-Ayres*. On sonda ce jour-là, et on trouva 40 brasses de fond. Le lendemain on se trouva à 4 brasses ; ce qui fit juger que nous étions sur le banc des Anglais, et en danger

de nous perdre. Ce banc s'appelle ainsi, parce que plusieurs vaisseaux Anglais y ont échoué et péri. Il fallut donc revenir vers l'entrée de la rivière, pour se tirer de ce mauvais pas. Le soir on reconnut l'île des Loups : c'est une terre stérile, toute couverte de pierres et de sables, où les loups marins se retirent. Cet animal a la tête semblable aux chiens : il a par-devant deux ailerons qui lui servent de pattes; dans tout le reste, il ressemble à un poisson.

Le 15, on découvrit les montagnes de Maldonal et l'île de Flore, et le 16 on mouilla dans la baie de *Montevidiol*, qui est un cap de Terre-Ferme. On ne jugea pas à propos d'aller plus avant, sans avoir des Pilotes du Pays, parce que cette rivière est remplie de bancs où plusieurs vaisseaux se sont perdus.

Le lendemain on fit partir le canot pour *Buenos-Ayres*, d'où nous étions encore éloignés de 40 lieues, afin de donner avis au Gouverneur de notre arrivée, et de prendre des Pilotes qui pussent nous conduire au port. Cette contrée est délicieuse. La terre y est couverte d'une multitude innombrable de bestiaux : on y voit presque de tous côtés les plaines à perte de vue, coupées et arrosées par de petites rivières et des ruisseaux, qui y entretiennent une verdure perpétuelle, où les grands troupeaux de bœufs et de vaches s'engraissent. Les cerfs et les autruches y sont sans nombre : les perdrix et les faisans s'y prennent à la course, et on les tue à

coups de bâton. Les canards, les poules d'eau et les cygnes y sont très-communs. Ce serait l'endroit du monde le plus commode pour se rafraîchir, s'il n'y avait rien à craindre pour les vaisseaux : mais cette rivière est fort dangereuse : le 26, nous pensâmes périr d'un coup de vent, qui nous jeta sur une roche cachée sous l'eau, dont nous nous tirâmes heureusement.

Le 1er. de Mai, nous mouillâmes à trois lieues de *Buenos-Ayres* : cette Ville n'est pas achevée ; les maisons y sont assez mal bâties ; elles ne sont la plupart que de terre : on y voit une forteresse qui n'est pas considérable ; nous y avons un Collége où l'on enseigne les humanités.

Vous vous attendez sans doute, mon Révérend Père, que je vous entretienne ici de la florissante Mission du Paraguay, où l'on voit se retracer l'innocence et la piété des premiers Fidèles. Cette Mission consiste en quarante grosses Bourgades, habitées uniquement par des Indiens, qui sont sous la direction des Pères Jésuites Espagnols. Les plus considérables bourgades sont de 15 à 20 mille ames : ils choisissent tous les ans le Chef qui doit présider à la bourgade, et le Juge qui doit y maintenir le bon ordre. L'intérêt et la cupidité, cette source de tant de vices, sont entièrement bannis de cette terre de bénédiction. Les fruits de la terre qu'on recueille chaque année, sont mis en dépôt dans des magasins publics, et la distribution s'en fait à chaque famille, à proportion

des personnes qui la composent. La simplicité et la candeur de ces bons Indiens est admirable. Des Missionnaires qui ont gouverné long-temps leur conscience, m'ont assuré que, dans presque toutes leurs confessions, à peine trouve-t-on matière pour l'absolution. Après la grâce de Dieu, ce qui les a conservés, et ce qui les conserve encore dans une si grande innocence de mœurs, c'est l'attention particulière des Rois d'Espagne, à ne pas permettre qu'ils aient la moindre communication avec les Européens. Si la nécessité du voyage oblige les Espagnols à passer par quelqu'une des bourgades Indiennes, il leur est défendu expressément d'y demeurer plus de trois jours : ils trouvent une maison destinée pour leur logement, où on leur fournit gratuitement tout ce qui leur est nécessaire ; les trois jours expirés, on les conduit hors de la bourgade, à moins que quelque incommodité ne les y arrête.

Ces Indiens n'ont nul génie pour l'invention ; mais ils en ont beaucoup pour imiter toutes sortes d'ouvrages qui leur tombent entre les mains, et leur adresse est merveilleuse. J'ai vu de leur façon de très-beaux tableaux, des livres imprimés correctement, d'autres, écrits à la main avec beaucoup de délicatesse ; les orgues et toutes sortes d'instrumens de musique y sont communs : ils font des montres, ils tirent des plans, ils gravent des cartes de géographie ; enfin ils excellent dans tous les ouvrages de l'art, pourvu qu'on leur en fournisse des modèles.

Leurs Eglises sont belles, et ornées de tout ce que leurs mains industrieuses peuvent travailler de plus parfait.

Il serait difficile de vous faire connaître, d'un côté, combien il en a coûté de peines et de travaux aux Missionnaires, pour gagner ces Peuples à Jésus-Christ, et pour les instruire parfaitement des vérités Chrétiennes; et, d'un autre côté, jusqu'où va l'attachement et la tendresse de ces Néophytes, pour ceux qui les ont engendrés en Jésus-Christ. Un des Missionnaires m'a raconté que, naviguant dans un bateau avec trente Indiens, il tomba dans l'eau, et fut incontinent emporté par le courant. Aussitôt les Indiens se jetèrent dans la rivière; les uns nageant entre deux eaux, le portaient sur leur dos, les autres le soutenaient par les bras; tous le menèrent ainsi jusqu'au bord du fleuve, sans craindre pour eux-mêmes le péril dont ils le délivrèrent.

Après cette petite digression, je reviens à la suite de mon voyage. La saison étant trop avancée pour passer le Cap de Horn, nous fûmes contraints d'hiverner dans la rivière; car nous avions alors l'hiver dans ces contrées, pendant que vous aviez l'été en Europe. Nous nous postâmes proche des îles de Saint-Gabriel, à une lieue de terre. Aussitôt que nous eûmes mouillé, plusieurs Indiens vinrent nous apporter de la viande, et d'autres rafraîchissemens. Ces Indiens vont à la chasse des bœufs, qu'ils prennent fort aisément : ils ne font que leur jeter au

cou un nœud coulant, et ensuite ils les mènent par-tout où ils veulent. Avant notre départ, des Indiens d'une autre caste vinrent nous trouver : ils sont la plupart idolâtres, belliqueux et redoutés dans toute l'Amérique méridionale. Il règne parmi ces Peuples un usage qui nous surprit étrangement : leur coutume est de tuer les femmes dès qu'elles passent trente ans : ils en avaient amené une avec eux qui n'avait que 24 ans : un de ces Indiens me dit qu'elle était déjà bien vieille, et qu'elle n'avait plus guère à vivre, parce que, dans peu d'années, on devait l'assommer. Nos Pères ont converti à la Foi un assez grand nombre d'Indiens de cette caste. Il est à souhaiter pour les femmes qu'on les puisse tous convertir.

Le 25 de Septembre, on mit à la voile pour sortir de la rivière, et le lendemain on vint mouiller à *Montevidiol.* Lorsque nous y passâmes au mois d'Avril en montant la rivière, nous pensâmes y périr : nous y courûmes un danger bien plus grand cette seconde fois. Nous y fûmes pris d'un ouragan si affreux, que, pendant six heures, nous nous crûmes perdus sans ressource. Cinq ancres que nous avions mouillées ne purent tenir, et nous tombions sur la côte toute escarpée de pointes de rochers, où il n'était pas possible de nous sauver. Je vis alors couler bien des larmes et former beaucoup de saintes résolutions. On fut sur le point de couper tous les mats pour soulager le navire : mais avant que d'en venir à cette

exécution, j'exhortai l'équipage à implorer le secours de Dieu. Nous fîmes un vœu à sainte Rose, Patrone du Pérou, et nous promîmes qu'aussitôt que nous serions arrivés au premier port du Pérou, nous irions en procession à l'Eglise, nu-pieds et en habits de pénitens; que nous y entendrions une Messe chantée solennellement, et que nous participerions aux saints mystères avec toute la dévotion dont nous étions capables. A peine eûmes-nous fait ce vœu, que nous nous aperçûmes que Dieu nous exauçait. Nos ancres qui jusqu'alors n'avaient fait que glisser sur le fond sans pouvoir mordre, s'arrêtèrent tout-à-coup, et peu-à-peu le vent s'appaisa.

Le 30, nous partîmes de *Montevidiol*, et sortant d'un danger, nous tombâmes dans un autre où notre navire devait mille fois périr, si nous eussions eu du vent. Nous rangeâmes l'île de Flore à la portée du canon; et étant par son travers, nous échouâmes sur une pointe de roche, où immanquablement le navire se fût ouvert, si nous n'eussions pas été en calme. Nous nous en tirâmes sans aucun dommage : le vent contraire qui survint ensuite, nous obligea de rester quelques jours proche de l'Ile. Nous eûmes la curiosité d'y aller : on n'y voit que des loups et des lions marins. Le lion marin ne diffère du loup marin, que par de longues soies qui lui pendent du cou. Nous en vîmes d'aussi gros que des taureaux : on en tua quelques-uns : le corps de ces animaux n'est

qu'une masse de graisse, dont on tire de l'huile. Rien n'est plus aisé que de les tuer: il suffit de les frapper sur le bout du nez, et incontinent ils perdent tout leur sang par cette blessure ; mais pour cela il les faut surprendre endormis sur les rochers, ou un peu avancés dans les terres : comme ils ne font que ramper, il est aisé de leur couper le chemin : cependant si vous fesiez un faux pas, et qu'ils pussent vous atteindre, ce serait fait de votre vie : d'un seul coup de dent, ils couperaient le corps d'un homme en deux.

Le 1.er de Novembre nous passâmes le Détroit *le Maire* en peu de temps, parce que les courans nous étaient favorables. Nous entrâmes le soir dans la baie du bon Succès pour y faire de l'eau. Cette baie est de la *Terre de Feu*, vis-à-vis de l'extrémité de l'île des Etats, qui forme, avec la *Terre de Feu*, le canal ou Détroit *le Maire*. Nous y restâmes cinq jours. La veille de notre départ, comme nous étions à terre, un Indien sortit du bois voisin, et on lui fit signe d'approcher. Il approcha en effet, mais toujours en défense, tenant son arc prêt à tirer. On lui présenta du pain, du vin et de l'eau-de-vie ; mais à peine avait-il porté celle-ci à la bouche qu'il la rejetait. On lui fit faire le signe de la croix, et on lui mit un chapelet au cou. Comme nous entrions dans le canot pour retourner à bord, il jeta un cri qui ressemblait à une espèce de hurlement mêlé de je ne sais quoi de plaintif ; il parut

aussitôt une trentaine d'autres Indiens, à la tête desquels était une femme toute courbée de vieillesse. Ils s'approchèrent du rivage poussant de semblables cris, et tâchant par des signes de nous engager à les aller joindre. On ne le jugea pas à propos. Ils étaient tout nus, à la réserve de la ceinture qui était entourée d'un morceau de peau de loup marin. Leur visage était peint de rouge, de noir et de blanc. Ils portaient au cou un collier fait de coquillages, et au poignet des bracelets de peau. Ils ne se servent que de flèches, et au lieu de fer, ils ont au bout une pierre à fusil, taillée en fer de pique. Ces gens-là me parurent assez dociles, et je crois que leur conversion ne serait pas difficile.

Le 5 nous sortîmes de ce port, et les courans, qui y sont très-violens, nous firent passer et repasser cinq fois le Détroit.

Le 15 nous doublâmes le Cap de Horn par les 57 degrés 40 minutes de latitude méridionale. Nous eûmes durant trente jours des vents violens et contraires. Il fallut nous abandonner à la merci des flots et des vents qui nous emportaient, tantôt au Sud, tantôt à l'Ouest, et qui ne nous firent pas faire vingt lieues en route. Il fesait un froid fort piquant. Ce qui nous consola dans ce mauvais temps, c'est que pendant plus de quarante jours nous n'eûmes jamais de nuit.

Le 9 de Décembre étant par les 50 degrés, nous découvrîmes un navire : on l'attendit ; c'était le vaisseau nommé le Prince des Asturies,

Asturies, de soixante-six pièces de canon. Il était réduit à une étrange extrémité, car il manquait absolument de vivres. On l'assista de tout ce que l'on put. J'y trouvai le Père Covarruvias, Jésuite Espagnol, qui revenait de Rome avec la qualité de Provincial de la province du Chili, et je lui procurai quelques rafraîchissemens.

Le 21 étant par les 37 degrés 40 minutes, nous découvrîmes la terre : nous n'étions éloignés que de vingt lieues de la Conception. Nous y entrâmes le soir. Il y avait trois navires Français prêts à retourner en Europe, savoir les deux Couronnes, le Saint-Jean-Baptiste, et le Comte de Torigni. Le Père Baborier arriva deux jours après nous, et nous continuerons le voyage ensemble. Ce Père me parut bien usé des fatigues de la mer, et encore plus des travaux que son zèle lui a fait entreprendre dans le navire sur lequel il était.

Voilà, mon Révérend Père, bien du temps que nous sommes sortis de France, et il faut encore plus d'un an avant que nous puissions arriver à la Chine. Il semble que cette terre chérie fuie devant nous. Je me recommande à vos saints Sacrifices, en l'union desquels je suis, etc.

LETTRE

Du Père Jacques de Haze, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, au Révérend Père Jean-Baptiste Arendts, Provincial de la même Compagnie dans la Province Flandro-Belgique.

A Buenos-Ayres, ce 30 Mars 1718.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

DEPUIS trente années que, par la miséricorde de Dieu je me suis consacré à ces Missions, rien ne m'a été plus sensible que de me voir éloigné de ceux avec qui j'ai passé mes premières années, et dont le souvenir m'est toujours infiniment cher. Mais le Seigneur qui nous a séparés, nous réunit dans le même esprit et dans le même dessein que nous avons de procurer sa gloire.

Après avoir passé vingt-deux ans auprès des Indiens, on m'en a retiré pour me donner le gouvernement du Collége du Paraguay : c'est un fardeau qui était au-dessus de mes forces, et dont j'ai été chargé malgré moi : je m'attendais à finir mes jours avec mes chers Néophytes, et je n'ai pu les quit-

ter sans douleur. Il n'est pas surprenant, mon Révérend Père, qu'un Missionnaire qui a cultivé pendant plusieurs années une peuplade nombreuse d'Indiens, conserve pour eux un tendre attachement, sur-tout lorsqu'il voit que Dieu bénit ses instructions, et qu'il trouve dans les peuples qui lui sont confiés, une piété solide, un véritable amour de la prière, et la plus vive reconnaissance envers ceux qui les ont tirés du sein des forêts, pour les réunir en un même lieu, et leur enseigner la voie du Ciel. C'est ce que je trouvais dans mes Néophytes. Vous jugerez vous-même combien cette séparation me fut amère par le simple récit de ce qui se passa lorsque je fus sur le point de les quitter.

Le jour que je partis du bourg Notre-Dame de Lorette, cinq mille Indiens me suivirent fondant en larmes, élevant les mains au Ciel, et me criant d'une voix entrecoupée de sanglots : Hé quoi, mon Père, vous nous abandonnez donc ? Les mères levaient en l'air leurs enfans que j'avais baptisés, et me priaient de leur donner ma dernière bénédiction. Ils m'accompagnèrent ainsi pendant une lieue entière jusqu'au fleuve où je devais m'embarquer. Quand ils ne virent entrer dans la barque, ce fut alors que leurs cris et leurs gémissemens redoublèrent. Je sanglottais moi-même, et je ne pouvais presque leur parler. Ils se tinrent sur le rivage tant qu'ils purent me suivre des yeux, et je vous avoue que je ne crois

pas avoir jamais ressenti de douleur plus vive.

Nous reçûmes, en l'année 1717, un secours de soixante-dix Missionnaires. Il y en avait onze de la seule province de Bavière, pleins de mérite et de zèle. Je fus surpris de ne point voir dans ce nombre un seul de nos Pères de Flandres : ce n'est pas que je m'imagine que l'ardeur pour les Missions les plus pénibles se soit tant soit peu ralentie parmi eux, mais je me doute que les Supérieurs, dans la crainte de perdre de bons sujets, en auront retenu cette année-là plusieurs qui aspiraient au bonheur de joindre leurs travaux aux nôtres. Oserai-je vous le dire, mon Révérend Père ; ne craignons point que Dieu se laisse vaincre en libéralité : pour un homme de mérite que vous accorderez à ces Missions, il vous en donnera dix autres qui auront encore plus de vertu et plus de talens que celui dont vous vous serez privé.

La même année les besoins de notre Mission m'appelèrent à Cordoue du Tucuman. Je fis ce voyage, qui est de trois cens lieues, accompagné de quelques autres Missionnaires, dont deux furent massacrés par les barbares, avec environ trente *Guaraniens* leurs Néophytes. Ils se jetèrent d'abord sur le Père Blaise de Sylva (c'est le nom du premier qui avait gouverné pendant neuf ans cette Province), ils lui cassèrent toutes les dents, ils lui arrachèrent les yeux, et ensuite l'assommèrent à coups de massue. Le Père Joseph Maco (c'est le second), fut tué presque à

même instant, et je vis toute en feu la barque où il était. Je devais m'attendre au même sort, car ils venaient fondre sur moi avec fureur; mais les Indiens qui m'accompagnaient dans ma barque, s'avisèrent de décharger quelques-uns de leurs mousquets qui les mirent en fuite.

Ces barbares, qu'on appelle *Payaguas*, errent continuellement sur les fleuves, dans des canots qu'ils font aller avec une vitesse extrême, et ils tendent de perpétuelles embûches aux Chrétiens et aux Missionnaires. Ce sont eux qui massacrèrent, il y a peu de temps, le Père Barthélemi de Blende, de la manière que je vous le raconterai dans la suite de cette lettre.

La Mission des *Guaraniens* et celle des *Chiquites* sont fort étendues. Les premiers sont rassemblés dans trente bourgades différentes, situées sur les bords du fleuve *Parana*, et du fleuve *Uruguay*. Les seconds, qu'on appelle *Chiquites*, parce qu'ils habitent dans des cabanes fort basses, sont du côté du Pérou, et l'on pénètre dans leur pays par la ville de Sainte-Croix de la Sierra. Il y a vingt-huit ans que le Père de Arce en fit la découverte; il les rassembla, avec des travaux infinis, en cinq bourgades, qui sont très-nombreuses, et qui se peuplent tous les jours de nouveaux fidèles. Des campagnes immenses, ou plutôt de vastes marécages, séparent ces deux Nations.

Il y a deux chemins pour se rendre chez les *Chiquites*, le premier, en passant par

le Pérou ; ce chemin est fort long, et c'est néanmoins celui que nos Missionnaires sont obligés de prendre : il est entrecoupé de rivières qu'on ne peut passer à gué qu'en certaines saisons de l'année. On pourrait tenir un autre chemin qui est de moitié plus court, en s'embarquant sur le fleuve Paraguay, mais il a été inconnu jusqu'ici, et c'est toujours inutilement qu'on a tenté d'en faire la découverte. Le fleuve et les terres par où il faudrait passer, sont occupés par des peuples barbares, ennemis jurés des Espagnols, et de ceux qui professent le Christianisme. Les uns sont toujours à cheval, et battent sans cesse la campagne : ils ne se servent point de selles, et ils montent leurs chevaux à nu. De toutes ces Nations barbares, c'est la Nation des *Guaycuréens* qui est la plus nombreuse, et en même-temps la plus féroce. Le gibier est leur nourriture ordinaire ; et quand il leur manque, ils vivent de lézards, et d'une espèce de couleuvres fort grandes. Les autres, au contraire, demeurent presque toujours sur le fleuve, où ils rodent continuellement dans des canots faits de troncs d'arbres : ils ne vivent guère que de poisson : ils sont presque tous de la Nation des *Payaguas*, Nation perfide et cruelle, qui est sans cesse en embuscade pour surprendre et massacrer les Chrétiens. Tous ces barbares adorent le Démon, et l'on dit qu'il se montre à eux de temps en temps, sous la figure d'un grand oiseau.

Sur la fin de l'année 1714, le Père Louis

de Rocca, Provincial du Paraguay, résolut de faire une nouvelle tentative pour découvrir le chemin qui conduit aux *Chiquites*, par le fleuve Paraguay. Il choisit, pour cette entreprise, deux hommes d'une vertu rare et d'un courage extraordinaire; savoir, le Père de Arce et le Père de Blende, qui travaillaient avec un grand zèle dans la Mission des *Guaraniens*. Le Père Laurent Daffe, Missionnaire de la province Gallo-Belgique s'était offert pour cette expédition en la place du Père de Blende; mais les Supérieurs eurent d'autres vues sur lui, et lui donnèrent le soin d'une bourgade de quatre mille Indiens.

Les deux Missionnaires partirent donc pour le Paraguay avec trente Néophytes Indiens qu'on leur avait donné pour les accompagner, dont quelques-uns savaient la langue des *Payaguas*. Ils arrivèrent au commencement de l'année 1715 à la ville de l'Assomption, qui est comme la capitale du Paraguay. Quand ils y eurent pris quelques jours de repos, le Père Recteur du Collége leur fit équiper un vaisseau où l'on mit les provisions nécessaires pour une année. Ce fut le vingt-quatre Janvier qu'ils s'embarquèrent : ils furent conduits au vaisseau par le Gouverneur et par les principaux de la Ville. Le vaisseau était précédé de deux esquifs qui allaient à la découverte, afin de prévenir toute surprise de la part des barbares.

Ils avaient fait plus de cent lieues sur le fleuve, sans trouver un seul de ces Infidèles,

lorsqu'ils aperçurent une barque remplie de *Payaguas* qui étaient sans armes et sans défense. Ces barbares abordèrent le vaisseau dans la posture de gens qui demandaient du secours. En effet, ils racontèrent d'une manière très-touchante la triste situation où ils se trouvaient. « Nous sommes en proie, » dirent-ils, à deux ennemis redoutables » qui infestent l'un et l'autre rivage, et qui » ont conjuré notre perte : aux *Guaycuréens*, » d'une part, nos ennemis jurés ; et, de » l'autre, aux *Brasiliens* qui viennent tout » récemment de surprendre dans le bois » plusieurs de nos femmes et de nos enfans, » et les ont emmenés pour en faire leurs » esclaves. C'en est fait de notre Nation, si » vous n'avez pitié de nos malheurs : nous » ne demandons pas mieux que de vivre, » comme les autres Indiens, sous la con- » duite des Missionnaires, de profiter de » leurs instructions et d'embrasser la Foi » chrétienne ; ne nous refusez pas cette » grâce. »

Les deux Pères furent touchés de ce discours : ils permirent aux *Payaguas* de les suivre dans leurs canots, et ils les conduisirent dans une Ile assez vaste, où ils étaient à couvert des insultes de leurs ennemis. Ce fut là que les *Payaguas*, formèrent à la hâte une espèce de Village où ils s'établirent avec leurs femmes et leurs enfans. Le Père de Blende passait les jours et les nuits à apprendre leur langue, afin de les instruire, et il le fesait avec succès ; car la crainte les avait

rendus si dociles, qu'ils écoutaient avec avidité les instructions du Missionnaire, et les répétaient sans cesse, de sorte que toute l'Ile retentissait continuellement du nom de Jésus-Christ.

Cependant le Père de Arce qui cherchait à s'ouvrir un chemin qui le menât aux bourgades des *Chiquites*, essaya de mettre pied à terre en différens endroits, mais ce fut inutilement. Les *Guaycuréens* qui avaient pressenti son dessein, tenaient la campagne, et ils étaient en si grand nombre, qu'il n'eût pas été prudent de s'exposer à leur fureur. Le Père prit donc le parti de chercher une autre route. Il laissa dans l'Ile un de ses Néophytes pour continuer d'instruire les *Payaguas*, et il se fit accompagner par quelques-uns d'eux, qui le suivaient dans leurs canots. Après diverses tentatives toutes inutiles, il arriva enfin à un lac d'une grandeur immense, où le fleuve Paraguay prend sa source.

Les *Payaguas* qui étaient à la suite des Missionnaires, voyant qu'il n'y avait plus rien à craindre des *Brasiliens*, projetaient secrètement entr'eux de tuer ceux qui étaient dans le vaisseau, et de s'en emparer : ils cachaient leur perfide dessein sous des marques spécieuses d'amitié et de reconnaissance, tandis qu'ils observaient avec soin ce qui se passait dans le vaisseau, et qu'ils épiaient le moment d'exécuter leur projet. Le Père de Arce se trouvant au milieu du lac, jugea que gagnant le rivage, il pourrait

se frayer un chemin chez les *Chiquites*. C'est pourquoi il laissa le Père de Blende dans le vaisseau, avec quinze Néophytes Indiens et deux Espagnols qui conduisaient la manœuvre; et il le chargea de l'attendre sur ce lac jusqu'à ce qu'il ramenât le Père Provincial qui était allé visiter les bourgades des *Chiquites* par le chemin du Pérou. Il se mit donc, avec quinze autres Indiens, dans les deux esquifs; et s'étant pourvu des provisions nécessaires, il gagna le rivage qui était fort éloigné. Il y aborda avec ses compagnons, il se fit lui-même une route vers les *Chiquites*, et, après deux mois de fatigues incroyables, il arriva à une de leurs bourgades.

Les *Payaguas* voyant partir le Père de Arce et un bon nombre d'Indiens, jugèrent qu'il était temps de se rendre maîtres du vaisseau : ils allèrent chercher leurs compagnons qui étaient dans l'Ile, et, sous prétexte de venir écouter les instructions du Missionnaire, ils montèrent tous dans le vaisseau. Aussitôt qu'ils y furent entrés, ils se jetèrent avec furie sur nos gens qu'ils trouvèrent désarmés, et ils les tuèrent à coups de dards. Ils épargnèrent néanmoins trois personnes. le Père de Blende dont les manières tout-à-fait aimables avaient gagné le cœur du chef des *Payaguas*, un des deux Espagnols qui gouvernaient le vaisseau, dont ils avaient besoin pour le conduire dans le lieu de leur retraite, et un Néophyte de leur Nation qui, sachant parfaitement leur langue devait servir d'interprète. Ce fut, autant qu'on peut

le conjecturer, au mois de Septembre de l'année 1715, qu'ils firent ce cruel massacre, et qu'ils enlevèrent le vaisseau.

Aussitôt que les *Payaguas* se virent au milieu de leurs habitations, ils vendirent à d'autres Barbares le commandant du vaisseau, qui leur était désormais inutile. Leur chef fit dresser une méchante hutte pour servir de logement au Père de Blende, et il laissa auprès de lui le Néophyte qu'il avait amené pour lui servir d'interprète. On peut aisément se figurer ce que le Missionnaire eut à souffrir sous un ciel brûlant, et au milieu d'un peuple si féroce. Il ne cessait tous les jours de leur prêcher la loi Chrétienne, soit par lui-même, soit par le moyen de son interprète ; il n'épargnait ni les caresses, ni les marques d'amitié qu'il croyait capables de fléchir leurs cœurs : tantôt il leur représentait les feux éternels de l'enfer, dont ils seraient infailliblement les victimes, s'ils persévéraient dans leur infidélité et dans leurs désordres : d'autres fois il leur fesait la peinture des récompenses que Dieu leur promettait dans le Ciel, s'ils se rendaient dociles aux vérités qu'il leur annonçait; mais il parlait à des cœurs trop durs pour être amollis : ces vérités si touchantes ne firent que les irriter, sur-tout les jeunes gens qui ne pouvaient souffrir qu'on leur parlât de renoncer à la licence et à la dissolution dans laquelle ils vivaient : ils regardèrent le Père comme un censeur importun, dont il fallait absolument se défaire, et sa mort fut bientôt conclue. Ils prirent

le temps que leur chef, qui aimait le Missionnaire, était allé dans des contrées assez éloignées; et aussitôt qu'ils le surent parti, ils coururent, les armes à la main, vers la cabane de l'homme Apostolique. François (c'est le nom du Néophyte qui était son interprète) se douta de leur dessein : il eut le courage d'aller assez loin au-devant d'eux, et de s'exposer le premier à leur fureur : les ayant atteints, il leur reprocha la noirceur du crime qu'ils méditaient, et il s'efforça, tantôt par des prières, tantôt par des menaces, de les détourner d'une action si perfide. Loin de les toucher, il ne fit qu'avancer à soi-même le moment de sa mort : ces barbares se jetèrent sur lui, l'emmenèrent assez loin, et le massacrèrent à coups de dards. Ce Néophyte avait passé, depuis son baptême, douze années dans une bourgade des *Guaraniens*, où il avait vécu dans une grande innocence, et il s'était présenté de lui-même aux Missionnaires pour les accompagner dans leur voyage.

Cette mort ne put être ignorée du Père de Blende, et il vit bien qu'on ne tarderait pas à le traiter avec la même inhumanité. Il passa la nuit en prières pour demander à Dieu les forces qui lui étaient nécessaires dans une pareille conjoncture; et se regardant comme une victime prête à être immolée, il offrit son sang pour la conversion de ces Peuples. Il ne se trompait point; dès le grand matin il entendit les cris tumultueux de ces barbares qui s'avançaient vers sa ca-

bane. Il mit aussitôt son chapelet au cou, et il alla au-devant d'eux sans rien perdre de sa douceur naturelle : quand il se vit assez peu éloigné de ces furieux, il se mit à genoux, la tête nue, et, croisant les mains sur la poitrine, il attendit, avec un visage tranquille et serein, le moment auquel on devait lui arracher la vie. Un des jeunes *Payaguas* lui déchargea d'abord un grand coup de massue sur la tête, et les autres le percèrent en même-temps de plusieurs coups de lance. Ils le dépouillèrent aussitôt de ses habits, et ils jetèrent son corps sur le bord du fleuve pour y servir de jouet à leurs enfans : il fut entraîné la nuit suivante par les eaux qui se débordèrent.

Ce fut ainsi que le Père de Blende consomma son sacrifice. Ces barbares furent étonnés de sa constance, et ils publièrent eux-mêmes qu'ils n'avaient jamais vu mourir personne avec plus de joie et de tranquillité. Il était né à Bruges le 24 d'Août de l'année 1675 de parens considérables par leur noblesse, par leurs richesses, et encore plus par leur probité et leur vertu. Ce fut dans une famille si Chrétienne qu'il puisa dès son enfance les sentimens de la plus tendre piété. Il entra dans notre Compagnie à Malines, où, en peu de temps, il fit de grands progrès dans les vertus propres à son état. Après avoir enseigné les belles-lettres et achevé ses études de Théologie, il fit de fortes instances auprès de ss Supérieures pour les engager à lui permettre de se con-

sacrer aux Missions des Indes : il obtint avec peine la permission qu'il demandait avec tant d'ardeur, et il fut destiné à la Mission du Paraguay. Il se rendit en Espagne, et étant obligé d'y faire quelque séjour jusqu'au départ des vaisseaux, il y édifia ceux qui le connurent, par son zèle et par sa piété.

Il s'embarqua au port de Cadix avec l'Archevêque de Lima, et un grand nombre de Missionnaires qui allaient dans l'Amérique : à peine se trouvèrent-ils en pleine mer, qu'ils furent attaqués et pris par la flotte Hollandaise, nonobstant le passe-port qu'ils avaient de la feue Reine d'Angleterre. Ils furent conduits à Lisbonne : on permit aux prisonniers de mettre pied à terre ; il n'y eut que l'Archevêque de Lima qu'on retint dans son vaisseau avec le Père de Blende, qui lui servait d'interprète, parce que les Hollandais voulaient les transporter en Hollande. Le Prélat fut si charmé du Missionnaire, qu'il le prit pour le Directeur de sa conscience : il eut la consolation de l'avoir toujours avec lui, non-seulement en Hollande, mais encore dans le voyage qu'il fit par la Flandre et par la France pour s'en retourner en Espagne. Les choses ayant changé de face, et le Prélat n'étant plus destiné pour l'Amérique, il fit tous ses efforts pour retenir auprès de lui le Père de Blende, jusqu'à lui offrir une pension considérable. Le Père fut sensible à cette marque d'estime et de confiance que lui donnait un

Prélat si respectable ; mais en même-temps il le conjura de ne pas s'opposer à la volonté de Dieu qui l'appelait à la Mission des Indes. Il s'embarqua donc une seconde fois, et il arriva le 11 d'Avril à Buenos-Ayres.

Il était d'une douceur, d'une modestie et d'une innocence de mœurs si grandes, qu'il était regardé comme un Ange, et c'est le nom que lui donnaient communément ceux qui avaient quelque liaison avec lui. Il avait une dévotion tendre pour Notre-Seigneur et pour sa sainte Mère, et il se portait à toutes les choses qui concernent le Service divin avec une ferveur qui éclatait jusques sur son visage, principalement lorsqu'il célébrait les saints Mystères. Aussitôt qu'il fut arrivé à Buenos-Ayres, il fut envoyé dans le pays des *Guaraniens*, où, après avoir appris la langue, il se consacra à leur instruction. S'étant offert pour l'expédition dont j'ai parlé, il finit ses travaux, ainsi que je viens de le dire, par une mort aussi illustre qu'elle est précieuse aux yeux de Dieu. On a su les particularités de sa mort, d'un des *Payaguas* qui en fut témoin oculaire, et qui, étant tombé entre les mains des Espagnols, fut envoyé par le Gouverneur du Paraguay dans les bourgades des *Guaraniens*, pour y être instruit des vérités Chrétiennes.

Revenons maintenant au Père de Arce : il était chargé, ainsi que je l'ai dit au commencement de cette lettre, de découvrir le chemin le plus court par le fleuve Para-

guay, qui devait faciliter aux Missionnaires l'entrée dans le pays des *Chiquites*, et donner le moyen aux Provinciaux de visiter les bourgades nouvellement Chrétiennes. La route qu'on tenait par le Pérou était peu praticable : outre les fatigues d'un voyage de près de huit cens lieues qu'il faut faire par cette route, les eaux qui inondent ces terres la plus grande partie de l'année, ôtent presque toute communication avec le Paraguay : c'est ce qui a fait qu'aucun Provincial n'a pu jusqu'ici visiter ces Missions : le seul Père de Rocca s'est senti assez de force pour une si pénible entreprise. Il alla donc par la voie ordinaire du Pérou, jusqu'à la bourgade de Saint-Joseph, qui n'est qu'à huit journées du fleuve Paraguay. Il avait réglé que de là il enverrait un Missionnaire avec plusieurs Indiens *Chiquites* jusqu'au fleuve pour y joindre le Père de Arce ; que ces Indiens emmeneraient le Père de Blende, qui remplacerait chez les *Chiquites* le Missionnaire ; que pour lui il retournerait au Paraguay avec le Père de Arce par le fleuve : et que de cette manière on connaîtrait parfaitement ce chemin qui était très-court, en comparaison de celui du Pérou, et qui engagerait à beaucoup moins de dépenses et de fatigues.

Tout cela s'exécuta de sa part ainsi qu'il l'avait projeté : mais s'étant rendu au lieu marqué, et n'ayant aucune nouvelle de l'arrivée du vaisseau ; de plus, le Missionnaire qu'il avait envoyé ayant rapporté à son re-

our que tous les soins qu'il s'était donnés
our le découvrir avaient été inutiles, il
erdit toute espérance, et il prit la résolu-
ion de s'en retourner dans la Province par
e même chemin par lequel il était venu. Il
vait déjà quitté la Nation des *Chiquites*,
t il était bien au-delà de Sainte-Croix de
a Sierra, lorsqu'il lui vint un exprès avec
es lettres du Père de Arce, par lesquelles il
ui marquait son arrivée dans l'une des bour-
ades des *Chiquites*, et il le priait de reve-
ir sur ses pas, afin de s'en retourner au
'araguay par le chemin qu'il avait enfin dé-
ouvert. Le Père de Rocca balançait s'il
exposerait de nouveau aux fatigues qu'il
vait essuyées, et aux risques qu'il avait
ourus dans un voyage si long et si difficile:
eux qui l'accompagnaient l'en dissuadaient
ortement; mais comme il est d'un courage
ue nulle difficulté ne rebute, il se déter-
ina à rebrousser chemin, et il dépêcha un
ndien pour en donner avis au Père de Arce.
elui-ci jugeant qu'il était inutile d'atten-
re le Père de Rocca, partit aussitôt avec
uelques *Chiquites* pour se rendre au lac,
ù il avait laissé le vaisseau, afin d'y dispo-
r toutes choses pour le retour: mais en y
rrivant il fut bien étonné de ne trouver ni
aisseau ni barque. Comme il n'avait nulle
éfiance de la perfidie des *Payaguas*, il crut
ue les provisions ayant manqué au Père de
lende, qui n'avait pas reçu de ses nouvel-
s depuis trois mois, il s'en était retourné
u Paraguay; sur quoi il prit une résolution

qui fait assez connaître l'intrépidité avec la
quelle il affrontait les plus grands périls : i
fit couper sur-le-champ deux arbres qui n
sont pas fort gros dans ces contrées-là ; i
les fit creuser et joindre ensemble en form
de bateau, et c'est sur une si fragile ma
chine qu'il résolut de faire trois cens lieue
avec six Indiens (car le bateau n'en pouva
pas contenir davantage) pour se rendre a
Paraguay, où il avait dessein d'équiper u
autre vaisseau sur lequel il viendrait cher
cher le Père de Rocca. Avant que de s'em
barquer, il écrivit une lettre à ce Père, dan
laquelle il l'instruisait de l'embarras où
s'était trouvé, et du parti qu'il avait pris
en même-temps il le priait instamment d
demeurer quelques mois parmi les *Chiqu
tes*, jusqu'à ce qu'il fût de retour.

Cependant le Père de Rocca arriva à
bourgade des *Chiquites* la moins éloign
du fleuve, et, ayant appris que le Père
Arce avait pris le devant pour dispos
toutes choses au retour, il se mit en ch
min pour l'aller joindre. C'était au mois
Décembre, où les pluies sont abondantes
continuelles : il était monté sur une mu
qui n'avançait qu'à peine dans ces terr
grasses et marécageuses, souvent même
était obligé de descendre et de marcher da
l'eau et dans la fange, dont la mule ne po
vait se tirer sans ce secours. Il avait fait e
viron cinquante lieues, toujours trempé
la pluie, et ne pouvant prendre de rep
et de sommeil que sur quelque colline q

'élevait au-dessus de l'eau, lorsqu'il reçut a lettre du Père de Arce. Ces tristes nou- elles l'affligèrent sensiblement; mais il adora vec une parfaite soumission les ordres de la Providence, et il s'en retourna vers les *Chi- uites*, d'où il venait. Il fut un mois dans e voyage, où il souffrit toutes les incommo- lités qu'on peut imaginer.

Cependant le Père de Arce et ses six Néo- hytes naviguaient dans leur petit bateau sur e grand fleuve Paraguay. Ils furent aper- us des *Guaycuréens*, qui les assaillirent et es massacrèrent impitoyablement. C'est ce u'on a appris du même *Payagua*, qui fait le détail de la mort du Père de Blende. l n'a pu dire ni le lieu ni les circonstances e la mort du Père de Arce : ce qu'il y a e certain, c'est que ce Missionnaire a pro- igué sa vie dans une occasion où il s'agis- ait de procurer la gloire de Dieu, et de aciliter la conversion des Indiens. Il naquit e 9 Novembre de l'année 1651, dans l'île e Palma, l'une des Canaries. Ses parens, ui étaient Espagnols, l'envoyèrent en Es- agne pour y faire ses études. Ce fut là qu'il ntra dans notre Compagnie. Il vint ensuite ans la Province du Paraguay, et il ensei- na pendant trois ans, avec succès, la Phi- osophie à Cordoue du Tucuman. Peu après tant attaqué d'une maladie mortelle, il 'adressa à saint François-Xavier, qu'il ho- orait particulièrement; et il fit vœu de se évouer, le reste de ses jours, au salut des ndiens, si Dieu lui rendait la santé. Il la

recouvra aussitôt contre toute espérance. Après avoir passé quelques années dans la Mission des *Guaraniens*, il entra chez les *Chiriguanes*, qui confinent avec le Pérou : le naturel féroce et indomptable de ces peuples rendirent ses travaux presque inutiles. Ce fut chez eux qu'il eut d'abord quelque connaissance de la Nation des *Chiquites;* et ayant trouvé un Indien qui savait parfaitement leur langue, il se mit à l'apprendre, afin d'être en état de travailler à leur conversion. Quelques Néophytes *Guaraniens* l'accompagnèrent chez les *Chiquites*. Il rassembla ces barbares dispersés dans les forêts avec des peines et des fatigues dont le détail serait trop long. Enfin, avec le secours de quelques Missionnaires qu'on lui envoya, il forma cinq nombreuses peuplades : de sorte qu'il doit être regardé comme le fondateur de cette nouvelle Chrétienté. C'était un homme fort intérieur, détaché entièrement de lui-même, d'un courage à tout entreprendre, infatigable dans les travaux, intrépide au milieu des plus grands dangers; en un mot, qui avait les vertus propres à un homme Apostolique.

Telle a été, mon Révérend Père, la mort toute récente de ces deux Missionnaires. Si nous apprenons dans la suite quelqu'autre particularité qui les regarde, je ne manquerai pas de vous en faire part. Leur sang fertilisera sans doute ces terres infidèles, et y produira, selon la pensée de Tertullien, le précieux germe de la Foi. Je

ne recommande à vos saints Sacrifices, en union desquels je suis avec beaucoup de respect, etc.

LETTRE

Du Père Chomé, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, au Père Vanthiennen, de la même Compagnie.

A la ville de las Corrientes, ce 26 Septembre 1730.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

A peine suis-je arrivé dans ces Missions, auxquelles j'aspirais depuis si long-temps, que j'ai l'honneur de vous écrire et de vous faire, comme je vous le promis en partant, le détail de ce qui s'est passé dans le cours de mon voyage.

Ce fut le 24 Décembre de l'année 1729 que nous sortîmes de la baie de Cadix. Les cinq premiers jours nous eûmes à essuyer une tempête presque continuelle : mais elle nous fut favorable, en ce qu'elle nous mit bientôt à la vue du fameux Pic de Ténériffe. Ensuite les calmes ou les vents contraires nous retinrent jusqu'au jour des Rois, que nous entrâmes, vers les dix heures du

matin, dans la baie de Sainte-Croix de l'île de Ténériffe. Nous y restâmes quelques jours pour faire nos provisions d'eau, de mâts, de vivres, etc., et pour donner le temps de s'embarquer à quelques familles Canariennes, lesquelles devaient peupler Montévideo, située à l'embouchure du grand fleuve de la Plata.

Si vous voulez avoir une juste idée de l'île Ténériffe, imaginez-vous un amas de montagnes et de rochers affreux, entre lesquels se trouve le Pic. Il se découvre rarement, parce qu'il est presque toujours dans les nues ou entouré de brouillards. On dit qu'il a perpendiculairement deux lieues et demie de hauteur. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'il n'est pas au-dessus de la première région de l'air : car il est tellement couvert de neige que, quand le soleil l'éclaire, il n'est presque pas possible de fixer les yeux sur son sommet. La grande Canarie est si escarpée que, quoiqu'elle soit à quatorze lieues de distance de cette baie, on voit néanmoins toutes les côtes.

Pendant que nous étions à la vue de l'île les habitans de la ville de Laguna aperçurent nos navires du haut de leurs montagnes ; et nous prenant pour des Anglais, il en donnèrent avis au Capitaine-Général de Sainte-Croix et des îles Canaries. Quatre mille Canariens parurent armés de fusils ; il n'avaient pas encore vu de si grands vaisseaux dans leur baie. Mais leur frayeur se dissipa aussitôt que nous les eûmes salués

e onze coups de canon. Ils vinrent à bord
e notre navire, qui était le Capitaine, et
ous apportèrent divers rafraîchissemens.

Nous ne remîmes à la voile que le 21
anvier vers les sept heures du matin, avec
n bon vent froid Nord-Ouest. Nous n'étions
as encore tout-à-fait hors du détroit que
orment la grande Canarie et l'île de Téné-
iffe, que les vents nous devinrent contrai-
es. Il nous fallut louvoyer pendant deux
ours entre ces îles; et ce n'était pas sans
rainte que le Sud-Est, qui soufflait alors,
e nous jouât quelque mauvais tour. Enfin,
e 24, les vents furent Nord-Est, et nous
ommençâmes à faire bonne route, et il n'y
guère eu de plus heureuse navigation que
a nôtre, puisque nous jetâmes l'ancre de-
ant Buenos-Ayres trois mois après notre
lépart de Ténériffe.

Si vous étiez un peu Pilote, je pourrais
ous envoyer mon journal; car il est bon de
ous dire que je prenais hauteur tous les
ours. Notre premier Pilote comptait plus
ur mon point pour assurer le sien, que sur
elui du second Pilote, jusques-là qu'il ne
oulait pas pointer sa carte avant que j'eusse
pointé la mienne; et alors il pointait en ma
présence.

Comme nous donnions la route aux deux
autres navires qui nous accompagnaient, le
navire Saint-François vint un jour nous dire
de prendre plus à l'Est, et qu'il s'estimait
par 359 degrés de longitude. Le premier
Pilote me pria de faire la correction depuis

notre départ de la pointe de la grande C
naric, je convins avec lui, à quelques m
nutes près, et nous nous estimâmes par tro
cent cinquante-sept degrés de longitude
c'est pourquoi nous ne voulûmes pas char
ger de route, et les autres prirent le parti d
nous suivre.

Le 26.e de Janvier nous arrivâmes au tr
pique du Cancer, et nous commençâmes
entrer sous la Zone torride; mais comme
soleil était dans la partie du Sud, la cha
leur fut supportable.

Le 3.e de Février, qu'il fesait sans dou
grand froid chez vous, nos Missionnair
commencèrent à se plaindre du soleil; ma
c'était s'en plaindre de bonne heure. Enfi
le 7 du même mois, je convins sans pei
avec eux qu'il fesait chaud. Nous étions alo
par 4 degrés 6 minutes de latitude Nor
c'est-à-dire, presqu'au milieu de la Zo
torride.

Pour nous rafraîchir, nous fûmes surpri
l'après-midi, d'un calme tout plat. Sur
soir, le ciel s'obscurcit, et nous aver
d'être sur nos gardes. Un navire présen
alors un spectacle fort sérieux: vous en seri
certainement édifié, car il n'y a point
Maison Religieuse où le silence soit mie
observé. Notre vaisseau, qui portait tr
cens hommes d'équipage, paraissait u
vraie Chartreuse. La mer était charman
et unie comme une glace, mais le ciel devi
affreux. On ne peut se figurer de nuit pl
terrible; d'épouvantables éclats de tonner

e fesaient entendre, et ne finissaient point ; e Ciel s'ouvrait à chaque instant, et à peine ouvait-on respirer. L'air était embrasé, oint de pluie, et pas le moindre souffle de ent. C'est ce qui fut notre salut : car si la ier eût été d'aussi mauvaise humeur que le iel, ç'eût été fait de nous. Nous restâmes n calme le 8 et le 9, et nous continuâmes beaucoup souffrir de la chaleur.

Il ne faut pas oublier de vous marquer e quelle manière les matelots reçoivent ces eux-follets, que les anciens appelaient Cas- or et Pollux, lorsque l'on en voyait deux ; t Helena, quand il n'en paraissait qu'un. e vous ai dit que tout notre bord gardait un orne silence. Nos matelots le rompirent ers minuit, lorsqu'ils aperçurent Helena ur la dunette du grand mât.

Ce feu est semblable à la flamme d'une handelle de grosseur médiocre, et de la ouleur d'un bleu blanchâtre. Ils commen- ent d'abord à entonner les Litanies de la ainte Vierge, et quand ils les ont achevées, i le feu continue, comme il arrive souvent, e contre-Maître le salue à grands coups du fflet dont il se sert pour commander à l'équi- age. Lorsqu'il disparaît, ils lui crient tous nsemble : Bon voyage. S'il paraît de nou- eau, les coups de sifflet recommencent, : se terminent par le même souhait d'un eureux voyage.

Ils sont persuadés que c'est saint Elme, rotecteur des gens de mer, qui vient leur nnoncer la fin de la tempête. Si le feu baisse

et descend jusqu'à la pompe, il se croyent perdus sans ressource. Ils prétendent que, dans un certain navire, saint Elme ayant paru sur la girouette du grand mât, un Matelot y monta, et trouva plusieurs gouttes de cire vierge : c'est pourquoi ils représentent saint Elme, qui était de l'Ordre de saint Dominique, tenant à la main un cierge allumé.

Ils sont si entêtés de cette idée, que le Chapelain du navire le Saint-François ayant voulu les désabuser, ils s'en offensèrent extrêmement, et peu s'en fallut qu'ils ne le traitassent d'Hérétique. Un jour que je me trouvai sur le tillac avec le second Pilote et le contre-Maître, ils me demandèrent ce que je pensais de ce phénomène : je leur en dis mon sentiment, et je leur en expliquai la cause ; ce que je n'aurais eu garde de faire en présence des Matelots.

Enfin, le 9 Février, le vent commença à fraîchir, et nous reçûmes un de ces coups terribles qu'on nomme ouragans. Malheur au navire qui se trouve à la voile. Heureusement nous avions pris nos précautions, car la mer parut tout-à-coup en fureur.

Ces vents terribles viennent ordinairement du Sud-Est, et sont accompagnés d'un déluge d'eau, qui, par son poids, empêche la mer de s'élever lorsqu'ils passent. Ils durent pour l'ordinaire un demi-quart d'heure ; ensuite la mer est très-agitée : puis succède le calme que nous trouvâmes bien long, car il dura quatre jours, et la chaleur

était excessive. Enfin vint un petit vent qui, soufflant de temps en temps, nous aida à passer la ligne le 16 vers minuit, par 357 degrés de longitude, selon notre estime.

Le 18, que le Ciel était beau et serein, on fit la cérémonie à laquelle on s'est avisé de donner le nom de Baptême. C'est un jour de fête pour l'équipage, et je ne crois pas qu'il y ait de comédie plus divertissante que celle qu'il nous donna.

Le 19 il s'éleva un Sud-Est, et nous eûmes bon frais. Nous fesions route avec le navire le Saint-François, qui était à une petite demi-lieue à côté de nous au-dessous du vent. Il voulut faire une courtoisie, qui était de nous passer par la proue, mais il la paya cher : il piqua le vent de manière que son mât de grande hune se rompit, et amena, par sa chûte, le grand perroquet et le perroquet d'artimon, avec toutes leurs voiles et leurs cordages. Nous allâmes aussitôt le reconnaître, afin de lui prêter secours, s'il en avait besoin ; mais, par un double bonheur, cette avarie arriva pendant le temps du dîner, et les mâts et les voiles tombèrent dans le vaisseau ; sans quoi, la mer étant assez grosse, il courait risque de se perdre, avant qu'on eût pu couper tous les cordages.

Autant un navire présente je ne sais quoi de majestueux, lorsqu'il marche avec toutes ses voiles, autant paraît-il ridicule lorsqu'on le voit ainsi démâté. On tâcha de réparer ce désordre, mais vainement : le mât du grand hunier qu'ils avaient de relais,

ne se trouva pas assez sûr, de sorte qu'ils ne purent porter le reste du voyage, ni le grand perroquet, ni leur grand hunier, sinon avec les trois ris serrés. Le perroquet d'artimon qu'on avait aussi de relais, fut trop court, et ne pouvait porter qu'une demi-voile, de manière que tous les soirs il restait cinq à six lieues derrière nous, et nous obligeait de serrer toutes les nuits de voiles, pour lui donner le temps de nous joindre; ce qui nous retint sur mer près de trois semaines de plus que nous ne devions y être. Cependant nous arrivâmes à *Monte-Video* dans le fleuve de la Plata huit jours après lui, ainsi que je le dirai plus bas.

Le vingt-sixième, que nous étions par dix degrés de latitude Sud, et par trois cent cinquante-deux degrés de longitude, le soleil nous passa à Pic, dans un ciel très-serein. Il se préparait à nous bien chauffer; mais un vent d'Est qui nous fesait faire deux lieues par heure, l'en empêcha.

Enfin le 11 de Mars nous sortîmes de la Zone torride, et nous vînmes chercher l'hiver, en vous envoyant l'été dont nous étions bien las.

Le douzième, nous pensâmes être surpris d'un de ces ouragans dont je vous ai parlé: et à peine eûmes-nous le temps de serrer nos voiles. La mer était horrible: j'étais resté sur le tillac avec les deux Pilotes, et les autres Missionnaires étaient dans la chambre.

A peine eûmes-nous amené les voiles, qu'un coup de mer donna contre la poupe

avec tant de fureur, que le navire s'en ébranla, comme s'il eût donné sur un banc de sable. La pluie qui redoubla alors, me fit descendre dans la chambre, où je les trouvai tous à genoux et à demi morts de peur. Le coup de mer avait remonté de la poupe par quatre grandes fenêtres qu'on tenait toujours ouvertes, et en avait bien mouillé plusieurs; les autres crurent qu'ils étaient sur le point de couler à fond. Je ne pus m'empêcher de rire en les voyant ainsi consternés, et eux-mêmes revenus de leur frayeur prirent le parti d'en rire avec moi.

Le treizième après midi le débris d'un navire nous passa par le côté : il portait encore le grand mât. Nous criâmes de toutes nos forces, pour voir s'il n'y avait point quelque malheureux qui eût échappé du naufrage, mais personne ne nous répondit. Nous ne fûmes pas sans inquiétude, car le navire le Saint-Martin nous avait perdu dès le quatorzième degré de latitude Nord, et nous craignions qu'il ne lui fût arrivé quelque disgrace.

Le vingt-cinquième, fête de l'Annonciation, l'équipage crut voir la terre : la joie fut grande parmi tous les passagers. Nous crûmes que c'était la côte du Brésil, car nous étions par la hauteur du *rio-grande*; mais ayant pris le large, et le soleil ayant bien éclairci l'horison, cette terre, qui était apparemment de la neige, disparut tout-à-coup. Il est vrai que l'eau avait changé de couleur, c'est pourquoi nous sondâmes, et

nous ne trouvâmes que cinquante brasses d'eau : mais il nous parut que nous étions sur un banc de sable, nommé *le Placer*, qui court cinquante lieues le long de la côte du Brésil ; et à midi, ayant sondé de nouveau, nous ne trouvâmes plus de fond.

Le lendemain 26, ayant couru partie au large et partie vers la terre, nous nous trouvâmes par quatre-vingts brasses. Le 27, à deux heures après midi, nous ne trouvâmes que vingt brasses ; nous étions par trente-quatre degrés et demi de latitude ; mais il était trop tard pour entreprendre de chercher la terre, nous fûmes obligés de mettre à la cape.

Le 28 un brouillard épais qui s'était élevé, nous empêcha de courir : il se dissipa vers le midi, et nous ne vîmes plus le navire le Saint-François, qui s'était hasardé à aller découvrir la terre, et qui en effet la reconnut en peu d'heures. Pour nous qui fûmes pris de calme, nous ne pûmes la reconnaître que le 30.e à midi. C'était l'île de Castillos qui n'est pas éloignée du Cap de Sainte-Marie, lequel est à l'embouchure du fleuve de la Plata.

Le 31.e un petit vent nous fesait courir la côte ; mais vers les cinq heures du soir, n'ayant pu monter une pointe de terre, il nous fallut virer de bord, et bien nous en prit, car à peine avions-nous viré, qu'il s'éleva un vent furieux du Sud-Est. Ce fut le seul danger évident que nous courûmes, car il y avait à craindre que nous n'al-

lassions nous perdre sur la côte. Nous nous dégageâmes, et nous prîmes tellement le large, que le 2 d'Avril nous ne trouvâmes plus de fond, ayant couru plus de cinquante lieues de large à la mer.

Enfin le vent changea, mais les trois jours suivans, nous fûmes presque toujours en calme. Le peu de vent qui survint le 6.e, nous mit par la hauteur du Cap de Sainte-Marie, et le lendemain nous aperçûmes l'île de *Lobos*, qui est la première que forme le fleuve de la Plata.

Le navire le Saint-François avait mouillé le deuxième du mois devant *Monte-video*, où les Espagnols ont établi une Colonie, et où ils ont bâti une forteresse pour s'opposer au dessein que les Portugais avaient de s'en emparer. Le troisième navire, nommé le Saint-Martin, qui nous avait si fort inquiétés, y était arrivé dès le 29 Mars, avec les familles qu'il transportait de la grande Canarie. Nous n'eûmes ce bonheur que le neuvième à sept heures du soir; il arriva en même-temps une grande tartane qu'on avait envoyée nous chercher jusqu'aux Castillos. Le navire le Saint-François avait pris le même jour la route de Buenos-Ayres.

Comme le plus grand nombre des Missionnaires était sur notre bord, que nous avions un gros temps à essuyer, et que le fleuve de la Plata est plus dangereux que la mer, notre Procureur-Général était dans de grandes inquiétudes.

Le dixième après midi nous levâmes l'an-

cre de *Monte-Video*, et le jour suivant à onze heures nous aperçumes le navire le Saint-François qui mouilla l'ancre pour nous attendre. Nous nous saluâmes par une décharge de tout notre canon.

Un instant après notre Procureur-Général vint à notre bord, transporté de joie de retrouver tous ses Missionnaires en parfaite santé, après environ trois mois que nous étions partis des Canaries : de huit cens personnes que nous étions dans les trois vaisseaux, il n'y a eu qu'un soldat à bord du Saint-François, qui soit mort à l'entrée du fleuve de la Plata : il n'y eut pas même de malades, et l'on peut dire que nous arrivâmes en plus grand nombre que nous n'étions partis de Ténériffe, car plusieurs Canariennes, qui s'étaient embarquées sur le vaisseau le Saint-Martin étant enceintes, accouchèrent durant le voyage.

Il n'y a que quarante lieues de *Monte-video* à Buenos-Ayres ; mais comme le fleuve est semé de bancs de sable, on ne peut y naviguer qu'avec une extrême précaution, et il faut mouiller toutes les nuits. Cela est assez agréable pour ceux qui ne sont point obligés de virer au cabestan : mais c'est alors l'enfer des matelots. Chaque navire fait voile avec ses deux chaloupes, qui vont devant lui à un quart de lieue, toujours la sonde à la main, et qui marquent par un signal la quantité d'eau qui se trouve.

Enfin le quinzième avril, jour du Vendredi Saint, un peu après le soleil couché, nous

jetâmes l'ancre devant Buenos-Ayres à trois lieues de la Ville, et nous ne débarquâmes que le dix-neuvième, parce que les Officiers royaux n'avaient pu venir plutôt faire leur visite.

Le fleuve de la Plata est très-poissonneux; il abonde principalement en dorades : l'eau en est excellente; on n'en boit pas d'autre, mais elle est très-laxative, et si avant que d'y être accoutumé on en boit avec excès, elle purge extraordinairement.

Vous jugez bien que tant de Missionnaires nouvellement arrivés, ne furent pas long-temps sans être partagés dans les différentes Missions auxquelles on les destinait : treize furent envoyés d'abord aux Missions des *Guaraniens* : le R. P. Provincial emmena les autres avec lui à Cordoue du Tucuman. Il me laissa à Buenos-Ayres jusqu'à son retour, pour me conduire lui-même dans d'autres Missions dont il devait faire la visite.

Je me consolais de ce retardement, parce que je retrouvai dans cette Ville une Mission aussi laborieuse que celle des Indiens réunis dans les peuplades. Elle m'occupait jour et nuit, et Dieu bénit mes travaux.

Il y avait à Buenos-Ayres plus de vingt mille Nègres ou Négresses qui manquaient d'instruction, faute de savoir la langue Espagnole. Comme le plus grand nombre était d'Angola, de Congo et de Loango, je m'avisai d'apprendre la langue d'Angola, qui est en usage dans ces trois Royaumes. J'y réussis, et en moins de trois mois, je fus en

état d'entendre leurs confessions, de m'entretenir avec eux, et de leur expliquer la Doctrine chrétienne tous les Dimanches dans notre Eglise.

Le R. Père Provincial, qui fut témoin de la facilité que Dieu me donnait d'apprendre les langues, avait le dessein de m'envoyer dans les Missions des Chiquites, dont la langue extrêmement barbare, exerce étrangement la patience de ceux qui travaillent à la conversion de ces peuples. Ce sont des sauvages naturellement cruels, parmi lesquels il faut avoir toujours son ame entre ses mains.

Il y avait environ un an que j'étais occupé à l'instruction des Nègres de Buenos-Ayres, lorsque je fis ressouvenir le R. P. Provincial de l'espérance qu'il m'avait donnée de me consacrer à la Mission des Chiquites. Il me mena avec lui, sans cependant me rien dire de la détermination qu'il avait prise.

Quand nous fûmes arrivés à la ville de *Santafé*, je lui demandai si nous ne passerions pas plus loin. Il me répondit que l'état déplorable où se trouvait la Province, que les infidèles infestaient de toutes parts, ne permettait guères l'entrée de ces Missions; qu'il ne savait pas même s'il pourrait aller à Cordoue, pour y continuer sa visite.

Ses raisons n'étaient que trop bien fondées: le nombre prodigieux de barbares répandus de tous côtés dans la Province, occupait tous les passages, et il n'y avait nulle sûreté dans les chemins. Vous en jugerez vous-même

par les périls que nous courûmes en allant de Buenos-Ayres à *Santafé*.

La façon dont on voyage au milieu de ces vastes déserts, est assez singulière. On se met dans une espèce de charrette couverte, où l'on a son lit et ses provisions de bouche. Il faut porter jusqu'à du bois, à moins qu'on ne passe par les forêts. Pour ce qui est de l'eau, on n'en manque guères, parce qu'on trouve fréquemment des ruisseaux ou des rivières sur les bords desquels on s'arrête. Nous fîmes soixante lieues sans presque aucun risque, mais il n'en fut pas de même des vingt-deux dernières qui restaient à faire jusqu'à *Santafé*.

Les barbares *Guaycuréens* se sont rendus maîtres de tout ce pays; ils courent continuellement la campagne, et, plus d'une fois, ils ont tâché de surprendre la ville de *Santafé*. Ils ne font jamais de quartier; ceux qui tombent entre leurs mains, ont aussitôt la tête coupée; ils en dépouillent la chevelure avec la peau, dont ils érigent autant de trophées. Ils vont tout nus, et se peignent le corps de différentes couleurs, excepté le visage; ils ornent leur tête d'un tour de plumes. Leurs armes sont l'arc, les flèches, une lance et un dard, qui se termine en pointe aux deux bouts, et qui est long de quatre à cinq aunes. Ils le lancent avec tant de force, qu'ils percent un homme de part en part: ils attachent ce dard au poignet, pour le retirer après l'avoir lancé.

Ces barbares ne sont pas naturellement

braves ; ce n'est qu'en dressant des embuscades qu'ils attaquent leurs ennemis ; mais avant que de les attaquer, ils poussent d'affreux hurlemens, qui intimident de telle sorte ceux qui n'y sont pas faits, que les plus courageux en sont effrayés et demeurent sans défense ; ils redoutent extrêmement les armes à feu, et dès qu'ils voient tomber quelqu'un des leurs, ils prennent tous la fuite ; mais il n'est pas facile, même aux plus adroits tireurs, de les atteindre. Ils ne restent pas un moment à cheval dans la même posture. Ils sont tantôt couchés, tantôt sur le côté, ou sous le ventre du cheval, dont ils attachent la bride au gros doigt du pied ; et d'un fouet, composé de quatre ou cinq lanières d'un cuir tors, ils font courir les plus mauvais chevaux. Quands ils se voient poursuivis de près, ils abandonnent leurs chevaux, leurs armes, et se jettent dans la rivière, où ils nagent comme des poissons, ou bien ils s'enfoncent dans d'épaisses forêts, dont ils ne s'éloignent presque jamais. Leur peau, à la longue, s'endurcit de telle sorte, qu'ils deviennent insensibles aux piqûres des épines et des ronces, au milieu desquelles ils courent sans même y faire attention.

Ces infidèles nous tinrent pendant trois nuits dans de continuelles alarmes, et sans une escorte qu'on nous avait envoyée, et qui fesait continuellement la ronde, difficilement eussions-nous pu échapper à leur barbarie. Quelques-uns d'eux venaient de temps en temps examiner si nous étions sur nos

gardes ; enfin nous arrivâmes heureusement à *Santafé*.

Comme le passage m'était fermé pour entrer dans la Mission des Chiquites, je fus envoyé à celle des *Guaraniens*. Ces Indiens réunis dans diverses peuplades, sont tous convertis à la Foi et retracent à nos yeux la vie et les vertus des premiers fidèles. De *Santafé* à la première peuplade, on compte deux cent vingt lieues, et cent cinquante jusqu'à la ville de *Las Corrientes*, par où je devais passer, et d'où j'ai l'honneur de vous écrire.

J'ai déjà dit que dans ces pays-ci, on voyage dans des charrettes couvertes ; cette voiture était très-incommode pour le chemin que j'avais à faire, ayant à traverser huit ou neuf rivières qui sont très-rapides quand il a plu, et une vingtaine de ruisseaux où l'on a presque les mêmes dangers à essuyer.

La manière dont on passe ces rivières vous surprendra sans doute, car je ne crois pas que vous vous imaginiez qu'on y trouve des ponts comme en Europe. Ceux qui voyagent dans ces charrettes, les déchargent et les attachent à la queue des chevaux, qui les tirent à la nage. Souvent il arrive que les charrettes et les chevaux, emportés par les courans disparaissent en un instant. La charge, et ceux qui ne savent pas nager, passent dans de petites nacelles, qu'on nomme *Pelota* : c'est un cuir de bœuf fort sec, dont on relève les quatre coins en forme de

petit bateau. C'est à celui qui s'y trouve de se tenir bien tranquille ; car pour peu qu'il se donne de mouvement, il se trouve aussitôt dans l'eau. C'est ainsi que je passai la célèbre rivière *Corriente*.

Ce n'est pas là le seul péril qu'on ait à craindre ; les chemins sont semés d'infidèles nommés *Charuas* : ils se disent amis des Espagnols ; mais, à dire vrai, c'est ce qu'on appelle en Europe de francs voleurs de grand chemin. Ils ne vous tuent pas si vous leur donnez sur le champ ce qu'ils demandent ; mais pour peu que vous hésitiez, c'en est fait de votre vie. Ils sont nus et armés de lances et de flèches. Quand ils vous parlent, ils se mettent en des postures, et font des contorsions de visage aussi affreuses que ridicules : ils prétendent montrer par-là qu'ils ne craignent rien, et qu'ils sont gens de résolution.

J'en vis une troupe à dix lieues de *Santafé* ; ils sont plus humains que ceux de leur Nation qui vivent dans les forêts, parce qu'ils se trouvent dans une étendue de pays où il y a quelques habitations Espagnoles. Il y avait parmi eux un jeune homme de quatorze à quinze ans. Je l'embrassai avec amitié, et je tâchai de le retirer des mains de ces barbares ; mais je ne pus rien gagner sur son esprit. Ils n'ont aucune demeure fixe ; leurs maisons sont faites de nattes ; et quand ils s'ennuient dans un lieu, ils plient bagage, et portent leurs maisons dans un autre.

Je reviens à la manière dont je fis mon

voyage, car je ne veux vous rien laisser ignorer de ce qui me regarde. Il n'était point question de prendre des charrettes, parce que ceux qui emploient cette voiture tombent d'ordinaire entre les mains des *Charuas*. Je pouvais remonter la rivière *Parana*; mais on ne le jugea pas à propos; car, outre qu'il eût fallu y employer plus de deux mois, j'avais tout à craindre des infidèles *Payaguas*, qui rôdent continuellement sur ce grand fleuve. On détermina qu'étant d'un tempérament robuste, je pourrais faire le voyage à cheval.

Ce fut donc le 18 d'Août que je partis de *Santafé*, accompagné de trois Indiens et de trois Mulâtres, avec quelques chevaux et quatre mules. Je portais avec moi mon Crucifix, mon Bréviaire, un peu de pain et de biscuit, avec une vache coupée par longues tranches, qu'on avait fait sécher au soleil. J'avais de plus mon lit et une petite tente en forme de pavillon.

Quand on se trouve à dix lieues de *Santafé*, ce n'est plus qu'un vaste désert plein de forêts, par où il faut passer pour se rendre à Sainte-Lucie, qui est une peuplade Chrétienne, éloignée de plus de cent lieues. Ces forêts sont remplies de tigres et de couleuvres, et l'on ne peut s'écarter de sa troupe, même à la portée du pistolet, sans courir de grands risques. Les gens de ma suite allumaient de grands feux pendant la nuit, et reposaient autour de ma tente.

C'est la coutume des *Charuas* de se retirer dans leurs maisons de nattes, au coucher du soleil, et de n'en point sortir durant la nuit, quand même ils entendraient le mouvement des voyageurs. C'est ce qui nous donnait plus de facilité à éviter leur rencontre. Vers le midi, nous nous arrêtions dans quelque coin de la forêt à l'abri du soleil, mais sans cesser d'être à la merci des tigres et des couleuvres. Une heure avant le coucher du soleil, nous remontions à cheval, et le lendemain matin nous nous trouvions à dix ou douze lieues des *Charuas*. Nous prenions alors trois ou quatre heures de sommeil; mais de crainte qu'il ne prît fantaisie à ces barbares de suivre la piste de nos chevaux, et de courir après nous au galop, nous nous remettions en route jusqu'à la nuit.

C'est ainsi qu'en treize jours j'arrivai à la ville de *las Corrientes*. Nous pouvions faire ce voyage en dix jours, si nous eussions eu de meilleurs chevaux, quoique néanmoins on ne marche pas ici comme on voudrait; l'eau règle les journées, selon qu'elle est plus ou moins éloignée.

Ce qui m'a le plus fatigué dans ce voyage, ce sont les chaleurs brûlantes du climat. Un jour nous fûmes contraints pour nous en garantir, de nous enfoncer dans l'endroit le plus épais de la forêt. Je vous avoue que je n'ai jamais rien vu de plus agréable; j'étais environné de jasmins d'une odeur charmante.

Outre les ardeurs insupportables du soleil, es barbares avaient mis le feu dans le bois, our en faire sortir les tigres, dont ils se ourrissent. Quelquefois nous avions le feu notre gauche, et il nous fallait marcher ur la terre encore fumante. D'autres fois il allait nous arrêter pour n'être pas coupés ar les flammes.

C'est ce qui arriva un jour où le feu gagna 'autre côté d'un ruisseau assez large, où nous ous croyions en sûreté. Nous nous sauvâmes la hâte ; mais, comme le vent nous por- ait au visage, il semblait que nous fussions la bouche d'un four.

Enfin, j'arrivai ici en parfaite santé. Je 'ai plus que 70 lieues à faire pour me ren- re à mon terme. Il me faudra traverser un arais pendant quatre lieues, et l'on m'as- ure que ce sera bien marcher si je fais ces uatre lieues en deux jours.

Je pourrai dans la suite vous mander des hoses plus intéressantes. Deux nouveaux lissionnaires viennent d'entrer dans le pays es *Guananas*, pour travailler à la conver- on des infidèles qui l'habitent. Ces In- iens sont, dit-on, d'un excellent natu- el. Comme cette nouvelle Mission n'est pas loignée de celle de *Parana*, si j'y reste, e serai à portée d'être informé des béné- ictions que Dieu répandra sur leurs tra- aux, et je ne manquerai pas de vous en ire part.

Il ne faut pas juger de ce pays par com- araison avec celui d'Europe. Les fatigues

qu'on a à essuyer, sur-tout dans les voyages sont inconcevables. On passe tout-à-cou des chaleurs les plus ardentes à un froi glaçant.

Cependant, malgré ces fatigues, il y peu de Missionnaires qui n'aillent au-del de soixante ans. La plupart de ceux qu nous avons trouvés, étaient si infirmes si cassés de vieillesse, qu'il fallait les porte en chaise à l'Eglise pour y remplir les fonc tions de leur Ministère. Il semble que Die ait différé à les récompenser de leurs tra vaux, jusqu'à ce qu'ils eussent des succes seurs de leur zèle. Peu de temps après notr arrivée ils achevèrent leur carrière les un après les autres. Je recommande à vos prière la conversion de tant de barbares, et sui avec respect, etc.

SECONDE LETTRE

Du Père Chomé, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, au Père Vanthiennen, de la même Compagnie.

A Buenos-Ayres, ce 21 Juin 1732.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

IL y a environ deux ans que je vous écris de la ville de *las Corrientes*, par où je passais pour me rendre aux Missions des *Guaraniens*, auxquelles j'étais destiné, et où j'arrivai au mois d'Octobre de l'an 1730. Je m'appliquai d'abord à apprendre la langue de ces Peuples : grâces à la protection de Dieu, et au goût singulier qu'il m'a donné pour les langues les plus difficiles, en peu de mois d'une application constante, je fus en état de confesser les Indiens, et de leur annoncer les vérités du salut.

Je vous avoue qu'après avoir été un peu initié aux mystères de cette langue, je fus surpris d'y trouver tant de majesté et d'énergie ; chaque mot est une définition exacte qui explique la nature de la chose qu'on veut

exprimer, et qui en donne une idée clair et distincte. Je ne me serais jamais imagin qu'au centre de la Barbarie l'on parlât un langue, laquelle, à mon sens, par sa noblesse et par son harmonie, ne le cède guè res à aucune de celles que j'avais appri ses en Europe ; elle a, d'ailleurs, se agrémens et ses délicatesses, et il fau bien des années pour la posséder dans s perfection.

La Nation des Indiens *Guaraniens* es partagée en trente peuplades, où l'on compt cent trente-huit mille ames, qui, par la fer veur de leur piété et par l'innocence de leur mœurs, nous rappellent les premiers siè cles du Christianisme. Mais ces Peuples res semblent assez à ces terres arides qui on besoin d'une continuelle culture. Ce qui n frappe pas les sens, ne laisse dans leurs es prits que des traces légères ; c'est pourquo il faut sans cesse leur inculquer les vérité de la Foi, et ce n'est que par les soins assi dus qu'on se donne à les instruire, qu'on le maintient dans la pratique de toutes les ver tus Chrétiennes.

Ces contrées sont infestées de bêtes féro ces, et sur-tout de tigres ; on y trouve di verses sortes de serpens et une infinité d'in sectes qui ne sont pas connus en Europe Parmi ces insectes il y en a un singulier que les Espagnols nomment *Piqué*, et le Indiens *Tung* : il est de la grosseur d'un petite puce ; il s'insinue peu-à-peu entre cui et chair, principalement sous les ongles, c

ans les endroits où il y a quelques calus. à il fait son nid et laisse ses œufs. Si l'on a soin de le retirer promptement, il se épand de tous côtés, et produit les plus iêtes effets dans la partie du corps où il est logé; d'où il arrive qu'on se trouve tout-coup perclus ou des pieds ou des mains, elon l'endroit où s'est placé l'insecte. Heu-eusement on est averti de la partie où il s'est lissé, par une violente démangeaison qu'on sent. Le remède est de miner peu-à-peu on gîte avec la pointe d'une épingle, et de en tirer tout entier, sans quoi il serait à raindre que la plaie ne s'envenimât.

Les oiseaux y sont en grand nombre, nais bien différens de ceux qu'on trouve en Europe. Il y a plus de vingt sortes de per-oquets; les plus jolis ne sont pas plus gros u'un petit moineau; leur chant est à-peu-rès semblable au chant de la linotte; ils ont verts et bleus, et quand on les a pris, n moins de huit jours on les rend si fami-iers, qu'ils viennent sur le doigt du pre-nier qui les appelle.

C'est sur-tout dans les marais qu'on voit les oiseaux de toute espèce, qui surpren-ent par l'agréable variété de leurs couleurs, t par la diversité de leur bec, dont la orme est singulière. Les oiseaux de proie abondent, et il y en a d'une énorme grandeur.

Voilà tout ce que je vous puis dire d'un pays où je n'ai pas fait un long séjour, bien que je crusse y passer une partie de ma vie.

Mais des ordres supérieurs m'appellent ave
trois autres Missionnaires dans une autr
Mission, qui doit en quelque façon nous êtr
plus chère, puisqu'on nous y promet d
grands travaux, des croix, des tribulation
de toutes les sortes, et peut-être le bonheu
de sceller de notre sang les saintes vérité
que nous allons annoncer dans ces contrée
barbares. Ces Peuples se nomment *Chiri-guanes*.

Pour vous donner quelques connaissance
de cette Nation, il faut reprendre les chose
de plus loin. Lorsque les *Guaraniens* se sou-
mirent à l'Evangile, et que, réunis par le
premiers Missionnaires dans diverses Peu-
plades, ils commencèrent à former une nom-
breuse et fervente Chrétienté, il se trouv
parmi eux un certain nombre d'infidèles
dont on ne put jamais vaincre la férocité, e
qui refusèrent opiniâtrément d'ouvrir le
yeux aux lumières de la Foi.

Ces barbares craignant le ressentiment d
leurs compatriotes, dont ils n'avaient pa
voulu suivre l'exemple, prirent la résolu-
tion d'abandonner leur terre natale et d'alle
chercher un asile dans d'autres contrées
dans cette vue ils passèrent le fleuve Pa-
raguay; et, avançant dans les terres, il
fixèrent leur demeure au milieu des mon-
tagnes.

Les Nations chez lesquelles ils s'étaien
réfugiés en conçurent de la défiance, et
après avoir délibéré sur le parti qu'elle
avaient à prendre, ou de déclarer la guerr

ces nouveaux venus, ou de les laisser vivre
anquillement dans les montagnes, elles
gèrent qu'étant nés sous un ciel brûlant,
passant dans des pays extrêmement froids,
s ne pourraient résister long-temps aux
gueurs d'un si rude climat, et qu'ils y
ériraient bientôt de misère. *Chiriguano*,
isaient-elles en leur langue, c'est-à-dire, le
oid les détruira; et c'est de là qu'est venu
nom de *Chiriguanes*, qu'ils ont conservé
our se distinguer davantage des *Guarani-*
is, dont ils étaient sortis, et pour oublier
ntièrement leur Patrie.

Ces Nations se trompaient dans leurs con-
ctures; les *Chiriguanes* multiplièrent pro-
igieusement, et en assez peu d'années leur
ombre monta à trente mille ames. Comme
es Peuples sont naturellement belliqueux,
s se jetèrent sur leurs voisins, les exter-
inèrent peu-à-peu, et s'emparèrent de tou-
es leurs terres.

Les *Chiriguanes* occupent maintenant une
aste étendue de pays sur les rivières *Picol-*
iaio et *Parapiti*. On a tenté plusieurs fois
e leur porter le flambeau de la Foi, mais
es diverses tentatives n'ont eu aucun succès,
t l'on n'a pu encore adoucir leur naturel
éroce. Il y a cinq ou six ans que nous avions
eux ou trois peuplades; on en comptait
ncore deux, dont l'une était gouvernée par
rois Pères Dominicains, et l'autre par un
Religieux Augustin.

Ces heureux commencemens donnaient
quelque espérance, et l'on se flattait de

vaincre insensiblement leur opiniâtreté, e de les gagner à Jésus-Christ, lorsque le Missionnaires Jésuites découvrirent le com plot qu'ils avaient formé, d'ôter la vie aux hommes Apostoliques qui travaillaient avec tant de zèle à leur conversion. Ils en informèrent aussitôt les Pères de Saint-Domini que et le Religieux Augustin, afin qu'ils se précautionnassent contre la fureur de ces barbares; celui-ci profita de l'avis; mais les Pères de Saint-Dominique étant avec un nombre de Chrétiens dans une espèce de petit fort palissadé, se crurent en état de se défendre si l'on venait les y attaquer. Leurs palissades ne tinrent pas long-temps contre la multitude des Indiens, et ces Pères furent massacrés d'une manière cruelle.

La nouvelle de leur mort ne fut pas plutô répandue dans les villes de *Tarija* et de Sainte-Croix de *la Sierra*, que les Espagnols résolurent d'en tirer une prompte vengeance. Ils allèrent chercher ces infidèles jusques dans leurs plus hautes montagnes, en tuèrent un grand nombre, et firent plusieurs esclaves.

Quelque temps après les Indiens *Chiquites*, qui sont la terreur de toutes ces Nations, se joignirent aux Espagnols de Sainte-Croix, pénétrèrent dans les montagnes des *Chiriguanes*, en tuèrent trois cens, et en firent environ mille esclaves.

Ces deux expéditions humilièrent étrangement l'orgueil de ces barbares, qui se regardaient comme invincibles; ils ouvrirent enfin les

s yeux sur les malheurs dont ils étaient
ienacés ; ils demandèrent la paix, et pour
reuve de la sincérité de leurs démarches,
s prièrent instamment qu'on leur envoyât
es Missionnaires Jésuites.

C'est sur les lettres pressantes que le Révé-
end Père Provincial reçut du vice-Roi de
ima, et du Président de l'Audience royale
e *Chaquisaca*, qu'il me retira de la Mission
es *Guaraniens* pour me faire passer dans celle
es *Chiriguanes*. J'ai l'avantage de savoir
éjà leur langue, parce que c'est la même
ue celle des Indiens *Guaraniens*, et par-là,
ès le lendemain de mon arrivée chez ces
arbares, je pourrai travailler à leur ins-
ruction. S'ils deviennent dociles aux vérités
e l'Evangile, leur conversion ouvrira la
orte d'un vaste pays nommé *Chaco*. C'est là
e centre de la grande province du *Para-
uay*, et en même-temps l'asile et comme
e boulevard de l'infidélité. Ce Pays est en-
ironné en partie vers le Nord par les *Chi-
iguanes :* il a au Sud *las Corrientes ; Salta*
l'Occident, et à l'Orient le grand fleuve
Paraguay.

Pour ce qui est des *Chiriguanes*, quoi-
qu'ils habitent sous la Zone torride, les
ffreuses montagnes dont leur Pays est cou-
ert rendent le climat excessivement froid :
ls ont à leur tête des Caciques qui sont des
spèces d'Enchanteurs adonnés aux sortilé-
es et aux opérations magiques. Ce sont ces
Chefs qui doivent être le premier objet de
otre zèle, et ce n'est qu'après leur avoir

fait goûter les vérités Chrétiennes, qu'
peut espérer de se faire écouter du reste
la Nation. Cela seul doit vous faire juger d
efforts que fera le démon, pour empêch
la destruction de son Empire, et des obst
cles que nous aurons à surmonter pour ét
blir la Foi parmi ces Peuples.

Grâces à Dieu, qui par sa miséricor
m'a appelé aux fonctions Apostoliques,
qui m'inspire l'amour que je sens au fond d
cœur pour ces pauvres barbares, je ne su
nullement effrayé, ni des fatigues que j'aur
à essuyer, ni des périls auxquels ma vie
être sans cesse exposée. C'est maintenant qu
je me regarde véritablement comme Mi
sionnaire, parce que je vais éprouver to
ce que cet emploi a de plus laborieux et
plus pénible.

Je me souviens qu'étant sur mon dépa
d'Europe, et allant de Lille à Douay av
un de nos Pères, il me fit remarquer u
vieille chaumière qui tombait en ruine,
me dit en riant : *telle sera aux Indes l'hal
tation du Père Chomé.* Je vous avoue q
j'en serais très-content, si je la trouva
parmi mes chers *Chiriguanes :* si j'en ve
une semblable, il faudra que je la constru
moi-même, et que je mette en œuvre le p
que je sais d'architecture. Pour ce qui est
mes repas, si je veux me les procurer, ce
pourra être qu'à la sueur de mon front,
cultivant moi-même la terre, pour en r
cueillir un peu de maïs ; encore heureux,
lorsqu'il sera en herbe, les barbares n

ont pas paître leurs mules, comme il est rrivé à quelques-uns de nos Missionnaires ui se sont efforcés assez inutilement de les etirer de l'infidélité.

Cependant j'ai je ne sais quelle confiance, ue l'heure marquée par la Providence pour a conversion d'un si grand Peuple, est enfin rrivée. Si la semence de l'Evangile jetée ans les cœurs de ces infidèles y fructifie, insi que je l'espère de la Divine miséricorde, uantité de Nations voisines, encore plus arbares, présenteront un vaste champ au èle des plus fervens Missionnaires. Vous ntez assez tout le besoin que j'ai du secours e vos prières. Je vous les demande avec istance, et suis avec beaucoup de res- ect, etc.

LETTRE

Du Père Guillaume d'Etré, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, au Père Joseph Duchambge, de la même Compagnie.

A Cuença, dans l'Amérique méridionale, le 1.er Juin 1731

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

JE ne sais comment il s'est pu faire qu depuis vingt-trois ans que je suis dans ces Mis sions de l'Amérique méridionale, je n'ai point reçu de vos lettres, et que vous n'e ayez point reçu pareillement des miennes Je l'attribue en partie aux guerres que l'Es pagne a eu à soutenir, et en partie au malheurs qui nous sont arrivés : car, e premier lieu, un vaisseau qui portait deu de nos Missionnaires en Europe, savoir, l Père Garrofali, et le Père Delgado, fut pr par les Anglais entre Carthagène et Porte Bello, et ces deux Pères laissés sur le bor de la mer, furent obligés de retourner Quito. En second lieu, le Père Castafied et le Père de la Puente, ayant été chois pour aller à Rome, le premier est demeu

Madrid dans l'emploi de Procureur-Général de nos Missions ; le second, y retournant accompagné de cinquante-cinq nouveaux Missionnaires, et apportant quantité de riches ornemens pour nos Eglises, a fait malheureusement naufrage. Quoi qu'il en soit, j'espère que cette lettre-ci n'aura pas le sort des autres ; et pour suppléer au détail que je vous y fesais, je vais vous rendre compte, en peu de mots, de mes occupations auprès de ces Nations infidèles, et des diverses peuplades Chrétiennes qui se forment sur l'un et l'autre bord du grand fleuve Maragnon, ou, comme d'autres l'appellent, de la rivière des Amazones.

Ce fut en l'année 1708 que j'y arrivai, et mon premier soin fut d'apprendre la langue *del Inga*, qui est la langue générale de toutes ces Nations. Quoique cette langue soit commune à tous les Peuples qui habitent les bords de ce grand fleuve, cependant la plupart de ces Nations ont leur langue particulière, et il n'y en a que quelques-uns dans chaque Nation qui entendent et qui parlent la langue dominante.

Aussitôt que je commençai à entendre et à parler la langue *del Inga*, on me confia le soin de cinq Nations peu éloignées les unes des autres ; savoir, des *Chayabites*, des *Cavapanas*, des *Paranapuras*, des *Muniches* et des *Ottanaves*. Ces Nations habitent le long de la rivière *Guallaga*, assez près du lieu où cette rivière se jette dans le fleuve Maragnon.

Après avoir passé sept ans avec beaucoup de consolation parmi ces Peuples, à les instruire des vérités du Salut, et à les entretenir dans la pratique des vertus Chrétiennes, un plus vaste champ s'ouvrit à mon zèle, et je l'aurais cru bien au-dessus de mes forces, si je n'avais été persuadé que quand Dieu nous commande par l'organe de ceux qui tiennent ici-bas sa place, il ne manque pas de soutenir notre faiblesse. On me nomma Supérieur-Général et Visiteur de toutes les Missions qui s'étendent à plus de mille lieues sur les deux rives du Maragnon, et sur toutes les rivières qui, du côté du Nord et du Midi, viennent se décharger dans ce grand fleuve.

Il ne m'était pas possible d'apprendre toutes les langues de ces diverses Nations, ces langues ayant aussi peu de rapport entr'elles, que la langue Française en a avec la langue Allemande. Le parti que je pris, pour n'être point inutile à la plus grande partie de ces Peuples, fut d'avoir recours à ceux qui savaient en même-temps, et leur langue naturelle, et la langue *del Inga*. Avec leur secours, je traduisis en dix-huit langues, par questions et par réponses, la doctrine Chrétienne, et tout ce qu'on doit enseigner à ces Néophytes, soit en leur administrant les Sacremens, soit en les disposant à une sainte mort. Par ce moyen-là, sans entendre leur langue particulière, je venais à bout de les instruire des vérités de la Religion.

Ce qui coûte le plus à un Missionnaire,

ui ne connaît pas encore le génie de ces
euples, c'est d'entendre leurs confessions ;
lles deviennent quelquefois embarrassan-
es, selon la manière dont on s'y prend
our les interroger ; car il faut savoir qu'ils
épondent bien moins selon la vérité aux
uestions qu'on leur fait, que conformé-
ient au ton et à la manière dont on les
nterroge. Si on leur demande, par exemple,
vez-vous commis tel péché ? Ils vous répon-
ront *ari* qui veut dire *oui*, quoiqu'ils en
oient très-innocens. Si on leur dit, n'avez-
ous pas commis tel péché ? ils répondent
ana, qui signifie *non*, quoiqu'ils en soient
ès-coupables. Si ensuite vous faites les
êmes questions, prenant un autre tour, ils
ouveront ce qu'ils ont nié, ou ils nieront ce
u'ils ont avoué.

C'est un autre embarras quand on veut
rer d'eux, combien de fois ils sont tombés
ans le même péché. Ils sont si grossiers,
u'ils ne savent pas faire le moindre calcul.
es plus habiles d'entr'eux ne comptent que
squ'à cinq, et plusieurs ne vont pas plus
in que jusqu'au nombre deux. S'ils veu-
nt exprimer les nombres trois, quatre,
nq, ils diront deux et un, deux et deux,
eux fois deux et un : ou bien pour expri-
er le nombre cinq, ils montreront les cinq
oigts de la main droite ; et s'il faut compter
squ'à dix, ils montreront de suite les
oigts de la main gauche. Si le nombre qu'ils
ulent exprimer passe dix, ils s'asseyent à
rre, et montrent successivement les doigts

de chaque pied, jusqu'au nombre vingt. Comme cette manière de s'expliquer est peu décente au Tribunal de la Pénitence, un Confesseur doit s'armer de patience, et leur entendre répéter le même péché, autant de fois qu'ils l'ont commis ; ils diront, par exemple, j'ai fait tel péché une fois, je l'ai fait une autrefois, et ainsi du reste.

J'eus la consolation d'apprendre dans mes premières excursions, que quatre nombreuses Nations infidèles paraissaient disposées à écouter les Missionnaires et à embrasser la Foi. Et en effet, elles renoncèrent à l'idolâtrie, et se convertirent, les unes plutôt, et les autres plus tard, de la manière que je vais vous le raconter.

Ces Nations sont les *Itucalis*, qui demeurent sur les bords d'une rivière nommée *Chambira Yacu*, laquelle vient se rendre dans le Maragnon ; les *Yameos* qui sont un peu plus bas, le long du Maragnon, du côté du Nord ; les *Payaguas* et les *Iquiavates* qui habitent le long de la rive orientale de la grande rivière *Napo*, laquelle se jette, comme les autres, dans le Maragnon.

Ceux qui marquèrent le plus d'empressement pour se soumettre à l'Evangile, furent les *Itucalis*. Ils allèrent d'eux-mêmes visiter les Eglises des peuplades Chrétiennes ; ils demandèrent avec instance un Missionnaire ; ils promirent de bâtir au plutôt une Eglise semblable à celles qu'ils voyaient, avec une maison pour le Père qui voudrait bien les instruire. Et en effet, m'étant rendu chez

ux environ quinze jours après la demande u'ils avaient faite, je trouvai l'Eglise et la aison achevées. Je demeurai un grand mois vec eux, et ils me fournirent libéralement out ce qui était nécessaire à ma subsistance. 'ous les jours, matin et soir, ils venaient éciter les prières, et entendre l'instruction ue je fesais aux uns en leur propre langue, t aux autres en la langue générale *del Inga.* e conférai le Baptême aux enfans que leurs arens me présentèrent, et à environ deux ens adultes que je trouvai suffisamment ins- uits. J'établis quelques-uns d'eux, pour ieux instruire le reste de leurs compatrio- s, en leur promettant que je reviendrais ientôt les voir, et donner le Baptême à eux qui seraient en état de le recevoir.

Ces Peuples sont plus sévères dans leurs œurs, et sont moins opposés au Chris- anisme que les autres infidèles : malgré s chaleurs brûlantes du climat, ils sont odestement vêtus, au lieu que les autres ont presque nus. D'ailleurs, la polygamie ui est en usage parmi presque toutes ces ations, n'est point permise chez eux, et s n'ont chacun qu'une seule femme. C'est e qui rend leur conversion plus aisée, et le lissionnaire n'a plus qu'à confirmer leur ariage, en leur administrant ce Sacrement elon les cérémonies de l'Eglise.

Les *Yameos*, qui sont à une journée plus as, dans les forêts voisines du *Maragnon*, yant eu occasion de fréquenter une Nation oute Chrétienne de leur voisinage, deman-

dèrent pareillement un Missionnaire. Le Père qui a la conduite des *Omaguas*, les alla voir, leur bâtit une Eglise, les instruisit des vérités Chrétiennes, et donna le Baptême à tous ceux qui y étaient disposés. Cette Nation est composée de plus de deux mille Indiens.

Un autre évènement que je vais rapporter, donna lieu à l'établissement de trois peuplades dans la Province des *Yquiavates* et des *Payaguas*, qui habitent les terres arrosées par la grande rivière de *Napo*. Voici comment la chose arriva. Des Indiens infidèles avaient séduit et débauché un assez bon nombre de nos Néophytes, et les avaient entraînés avec eux dans leurs habitations qui sont le long de la rivière *Ucayalle*. J'appris cette nouvelle avec le plus vif sentiment de douleur; et mon premier mouvement fut de courir après ces brebis égarées, pour les ramener au bercail. Mais qu'aurais-je pu faire moi seul au milieu de ces barbares? C'eût été me livrer témérairement et sans fruit à leur fureur.

J'étais dans ces perplexités, lorsque six braves Espagnols, à la tête desquels était le Capitaine Cantos, s'offrirent de m'accompagner avec un nombre d'Indiens Chrétiens capables de se faire respecter des Infidèles. On fixa le jour du départ, et lorsqu'il fut arrivé, nous nous embarquâmes dans cinquante canots, qui formaient une petite armée navale. Chaque Espagnol commandait cinquante Indiens. Les Espagnols étaient

rmés de leurs sabres et de leurs fusils : les ndiens portaient leurs armes ordinaires , ui sont la lance, l'arc et les flèches. Nous escendîmes ainsi le fleuve *Maragnon* en ort bon ordre.

Lorsque nous arrivâmes à l'embouchure e la rivière *Ucayalle*, qui se jette dans le *Maragnon* du côté du Midi, je reçus une ettre du Père Louis Coronado, Mission- aire des *Payaguas*, qui déconcerta notre ntreprise. Il me mandait que les *Yquiavates* ui avaient député trente Indiens de leur Na- on, pour le prier, ou de venir lui-même hez eux, ou de leur envoyer quelqu'un qui ût présider à la construction de l'Eglise u'ils voulaient bâtir, afin que le Père qui eur serait destiné, trouvât tout prêt à son rrivée, et qu'il n'eût plus qu'à les instruire ; u'il avait reçu ces députés avec les plus randes marques d'affection ; et qu'après les voir bien régalés, il leur avait fait présent e ferremens, de couteaux, de fausses per- es, de pendans d'oreilles, d'hameçons et 'autres bagatelles semblables, qui sont fort stimées de ces Peuples ; et qu'en les ren- oyant, il leur avait confié son domestique Espagnol, nommé Manuel Estrada, pour es aider à bâtir leur Eglise ; que ces perfi- es, séduits et incités par quelques Indiens e la rivière *Putumayo*, soulevés contre es Pères Franciscains, leurs Missionnaires, vaient tué cet Espagnol en trahison ; que ui-même était comme assiégé dans son quar- ier, avec un Frere Franciscain, et vingt-

cinq Néophytes, sans oser paraître au-dehors, et qu'on était obligé de faire tour-à-tour sentinelle, et d'être continuellement au guet, pour éviter toute surprise de la part de ces barbares ; qu'enfin ils se trouvaient dans un danger très-pressant, et qu'il me priait instamment de venir au plus vîte à leur secours.

Le Capitaine de notre petite flotte, auquel je communiquai cette lettre, fit aussitôt débarquer les troupes qui la composaient, et les fit ranger avec leurs armes en ordre de bataille, pour en faire la revue. Alors je leur fis part de la même lettre, et je leur en expliquai le contenu en langue *del Inga*. L'indignation fut générale, et tous s'écrièrent qu'il n'y avait point à délibérer, et que, sans perdre un seul moment, il fallait se rembarquer, pour aller délivrer le Missionnaire, et venger la mort de l'Epagnol.

Comme je vis les Indiens fort animés à la vengeance, je pris à part le Capitaine, et je le priai de ne pas souffrir qu'on répandît le sang de ces malheureux ; qu'à la bonne heure, on leur inspirât de la terreur, pour réprimer leur férocité, mais qu'il fallait user de bonté et de clémence, pour adoucir leur naturel, et les gagner à Jésus-Christ ; que ce n'est pas par la voie des armes que se doit annoncer la loi Chrétienne, mais par la vertu de la Croix ; que c'est pour cela que, dans nos courses Apostoliques, nous la portons pendue au cou, ou bien nous la tenons à la main, pour faire sentir à ces Infidèles, que

ce sont là les seules armes que nous oppo-
sons à leur résistance, et avec lesquelles nous
tâchons de les soumettre à l'Evangile, qu'en-
fin, il n'ignorait pas que son pouvoir était
borné ; qu'il ne lui était pas permis, dans
les causes capitales, de faire aucun acte de
justice, et encore moins de condamner à
mort les coupables, mais que sa fonction
était seulement de se saisir de leurs person-
nes, et de les faire conduire à la ville de
Quito, où leur procès devait s'instruire et
se juger. Le Capitaine, qui était plein de
zèle et de piété, entra sans peine dans mes
vues, et me promit de s'y conformer.

Nous nous embarquâmes sur l'heure, et
nous dirigeâmes notre route vers la rivière de
Napo. Le Capitaine rangea notre petite flotte
en ordre de bataille, comme s'il se fût agi
de livrer un combat. Il ordonna que dix
canots, où seraient cinquante Indiens avec
leur chef Espagnol, formeraient l'avant-
garde ; qu'un pareil nombre de canots fe-
raient l'arrière-garde ; que les trente canots
qui restaient, seraient le corps de bataille,
et que les chasseurs et les pêcheurs destinés
à fournir les vivres, seraient à couvert par
l'arrière-garde. Ces précautions sont néces-
saires, quand on navigue sur ce grand fleuve,
pour n'être pas insulté par ces barbares, les-
quels sont souvent embusqués dans les bois
qui règnent le long du fleuve, et vous atten-
dent au passage, pour fondre tout-à-coup
sur vous, s'ils s'aperçoivent que vous ne
soyez pas sur vos gardes.

Dans le cours de notre navigation, les exercices ordinaires de piété se pratiquaient avec la même assiduité que dans les peuplades. Une heure avant le coucher du soleil, tous débarquaient, à la réserve de quelques Indiens qu'on laissait pour la garde des canots. Aussitôt tous les Indiens se mettaient à couper des branches d'arbres, et à dresser des cabanes qu'ils couvraient de feuilles de palmiers : en une demi-heure, le camp était formé. Ils allumaient ensuite des feux, pour faire cuire les racines et les provisions qu'apportaient ceux qui sont chargés de la chasse et de la pêche. On trouve en ce Pays-ci toute sorte de gibier et de bêtes fauves, comme sangliers, daims, singes, perroquets, perdrix, canards, oies, quantité d'oiseaux de rivière de toute espèce, et grand nombre d'animaux dont les noms sont inconnus en Europe. Les rivières fournissent toute sorte de poissons, et entr'autres la vache marine, que les Espagnols nomment *pece buey* : c'est un poisson d'un goût délicat, et qui seul peut servir de repas à cinquante personnes. Quand tout était prêt, le Capitaine fesait la distribution des viandes, et chacun prenait sa réfection.

Après le souper, je récitais le chapelet, les litanies de la sainte Vierge et les autres prières avec les Espagnols ; et un ancien Néophyte les récitait avec les Indiens en leur langue, et il ajoutait à la fin un acte de contrition, et une prière pour les agonisans, et pour le repos des ames des fidèles défunts.

Après quoi chacun se retirait en sa cabane pour y prendre son repos. Pendant la nuit on renouvelait trois fois les sentinelles ; et les Espagnols, chacun à leur tour, fesaient la ronde, pour s'assurer que les sentinelles, et ceux qui gardaient les canots fesaient leur devoir.

Le signal du lever se donnait une heure avant le lever du soleil, par un coup de fusil que tirait le Capitaine, et au bruit des tambours, des trompettes et des autres instrumens Indiens. Pendant ce temps-là, je dressais mon autel pour le saint sacrifice de la Messe. Ensuite, tous s'étant mis à genoux, je fesais le signe de la croix en langue *del Inga*, que je vais vous rapporter ici, afin de vous donner quelque idée de cette langue. *Sancta cruz pac anancharaichu aucaicuenamanta nispiguaycu Dios apuicu yaya churi Espiritu Santo sutinpi. Amen Jesu.* Puis je récitais le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo*, les Commandemens de Dieu et de l'Eglise, les sept Sacremens et un abrégé de la doctrine Chrétienne. J'y ajoutais, les Dimanches et Fêtes, une petite exhortation. Après quoi venait la Messe, pendant laquelle les Indiens chantaient des Cantiques, qui ont rapport à toutes les actions du sacrifice. Au sortir de la Messe, on se rembarquait, et l'on continuait la navigation dans le même ordre jusqu'à dix heures, qu'on allait à terre pour y préparer le dîner, la Providence fournissant abondamment à nos besoins par le moyen de nos chasseurs et de nos pêcheurs.

Enfin, après trois semaines de navigation, nous arrivâmes à la vue de la peuplade des *Payaguas*. Dès que nous fûmes aperçus du Père Coronado et des autres Indiens, qui étaient avec lui dans des frayeurs continuelles, ils nous regardèrent comme des Anges descendus du Ciel, qui venaient à leur secours, et ils témoignèrent leur joie par deux coups de fusil dont ils nous saluèrent. On leur répondit par sept coups de fusil, et par les fanfares des tambours, des trompettes et des cornets des Indiens.

Pour prévenir toute confusion dans le débarquement, le Capitaine ordonna que les cinquante canots voguеraient à force de rames vers la rive opposée, et s'avanceraient beaucoup plus haut que la peuplade; que tous les canots aborderaient tous à la fois, chacun selon son rang; et qu'ayant tous ensemble mis pied à terre, les six Espagnols, à la tête des Indiens, iraient se ranger en ordre de bataille au milieu de la place, qui est vis-à-vis l'Eglise. Le Père Coronado nous attendait revêtu de sa chappe; et après nous avoir conduits à l'Eglise, et nous avoir présenté de l'eau bénite, il entonna le *Te Deum* en action de grâces, que les chantres Indiens continuèrent au son des tambours et des trompettes.

Cependant notre petite armée était sur deux lignes en ordre de bataille. Ce bel ordre, dans lequel nous entrâmes dans la peuplade, étonna fort les *Payaguas*, qui n'avaient jamais rien vu de semblable, et

ta parmi eux la consternation. Leurs Caci-
ues et plusieurs d'entr'eux vinrent tout
emblans de peur se jeter à mes pieds, et
ie prier d'intercéder pour eux auprès des
Espagnols. Je les fis lever ; et les rassu-
ni de leur frayeur, en leur fesant entendre
u'on n'avait point de mauvaise volonté
ontr'eux, et que cette troupe de guerriers
'étaient venus sur leurs terres, que pour
hâtier les *Yquiavates* leurs voisins, qui,
ar la plus insigne perfidie, avaient trempé
eurs mains cruelles dans le sang d'un Espa-
nol qu'ils avaient demandé avec instance ;
ue pour eux, ils n'avaient qu'à continuer
'être dociles aux instructions de leur Mis-
onnaire, et qu'ils trouveraient toujours dans
es Espagnols des amis et des protecteurs.

Comme il y avait encore quatre journées
e chemin à faire pour nous rendre aux
Yquiavates, et qu'il était à craindre, que
ces barbares avaient le moindre vent de
otre arrivée, ils ne prissent la fuite, et
e s'enfonçassent dans ces épaisses forêts,
ù il serait difficile de les joindre, on résolut
e ne rester que deux heures chez les *Paya-
uas*, pour donner le temps à notre petite
rmée de prendre son repas, et de partir
nsuite. Je profitai de ce temps-là pour m'en-
retenir avec le Père Coronado ; nous nous
onfessâmes l'un l'autre, et ce fut pour lui
ne grande consolation, parce qu'il y avait
lus d'un an qu'il n'avait vu de Missionnaire :
e n'en était pas une moindre pour moi, car
étais à la veille d'une expédition périlleuse,

et je voulais me préparer à tout évènement.

Aussitôt après le dîné, nous nous embarquâmes, et le quatrième jour nous nous trouvâmes à l'embouchure d'une petite rivière, qui se jette dans celle de *Napo*, où il fallait faire environ une lieue avant d'arriver au Village des *Yquiavates*. Dès la première pointe du jour nous entrâmes dans cette rivière en grand silence, et avec les précautions nécessaires, contre les différens stratagèmes dont usent ces barbares. Une de leurs ruses est de s'embusquer dans les bois à l'entrée de ces petites rivières, de couper à demi vers le pied les plus grands arbres, et de les faire tomber sur les navigateurs. C'est le stratagème que les Indiens de *Darien* vers *Panama* employèrent, il y a peu d'années, contre les Anglais. Ainsi pour naviguer avec plus de sûreté, nous fîmes marcher cinquante Indiens sur les deux bords de la rivière, vingt-cinq d'un côté et vingt-cinq de l'autre. Comme tout y était paisible, et qu'on n'y découvrait aucun infidèle, nous avançâmes tranquillement jusqu'à leur Village. Alors le Capitaine défendit, sous les peines les plus rigoureuses, de tuer aucun de ces infidèles, à moins qu'on n'y fût obligé pour la défense de sa propre vie; mais de se contenter de les faire prisonniers. Il ordonna ensuite que les Espagnols, chacun à la tête de cinquante Indiens, entreraient dans le Village par cinq endroits différens. Pour moi je restai dans les canots, avec un Espagnol et cinquante Indiens.

Cet ordre fut parfaitement bien exécuté. Les cinq partis se rencontrèrent au milieu de la place sans trouver aucun de ces Barbares. Dès le matin ils avaient pris la fuite, et s'étaient retirés avec tant de précipitation dans les bois, qu'ils avaient laissé les feux allumés, et la plus grande partie de leurs provisions dans leurs cabanes. Le Capitaine, résolu de poursuivre ces fugitifs, fit dîner au plus vîte sa petite armée. Il me laissa dans le quartier avec deux Espagnols et cent Indiens; et lui en personne, avec deux cens Indiens et deux ou trois guides pour les conduire dans les bois, partit vers midi, afin de suivre les traces de ces barbares.

Pendant ce temps-là nous fortifiâmes notre quartier le mieux qu'il nous fut possible, pour nous mettre en garde contre toute surprise. Vers les sept heures du soir, car ici les jours et les nuits sont presque toujours égales, nous vîmes arriver un parti de nos chrétiens, qui nous amenait une prise de ces infidèles, ayant tous les mains liées, et étant attachés deux à deux. Les femmes et les enfans étaient entièrement nus. Je dépêchai aussitôt un exprès au Missionnaire des *Ayaguas*, pour le prier de m'envoyer cent aunes de coton, dont je les fis couvrir. Pour ce qui est des hommes, ils avaient seulement la moitié du corps couvert d'une tunique, qui avait la forme d'une dalmatique, et qui était faite d'une écorce qu'ils appellent *yanchama*. Vous en avez à Douay

une pièce dans le cabinet de notre Bibliothèque.

Aussitôt que ces barbares furent en ma présence, ils se jetèrent à genoux : « Nous » sommes vos esclaves, me dirent-ils fondant en larmes ; nous vous prions d'obtenir notre grâce des Espagnols, afin qu'ils » ne nous fassent pas mourir, d'autant plus » que nous avons déjà fait justice de celui » qui a tué l'Espagnol, et que le Père des » *Payaguas* nous avait envoyé. Je leur répondis qu'ils pouvaient s'assurer de la grâce qu'ils demandaient ; que je n'étais pas venu dans leurs bois pour les faire esclaves, mais pour les rendre enfans d'un Dieu qui a créé le Ciel et la Terre, et qui est mort pour leur donner la vie ; que s'ils voulaient m'écouter je les instruirais des vérités du Salut, et que par le Baptême je leur procurerais le plus grand bonheur auquel ils puissent aspirer, puisque je les mettrais dans la voie qui conduit au Ciel ; qu'au reste il n'avaient rien à craindre, et qu'ils ne manqueraient de rien ; mais qu'ils prissent bien garde de ne point chercher les moyens de s'enfuir, que je ne serais pas le maître d'arrêter les fusils des Espagnols, d'où ils avaient vu sortir la foudre et le tonnerre. C'est l'expression dont se servent ces barbares, lorsqu'ils parlent de nos armes à feu.

Ce petit discours les ayant un peu remis de leur frayeur, je les fis asseoir, comme ils étaient, deux à deux, et on leur apporta à souper. L'Espagnol de garde posa des senti-

ielles autour des prisonniers et aux quatre coins du quartier, et moi je me retirai dans ma tente pour y prendre un peu de repos.

Le lendemain vers midi, les trois autres partis de nos Indiens amenèrent une autre troupe de ces fugitifs au nombre de quatre-vingts, qu'on joignit aux premiers, dans un quartier couvert et bien fermé de tous côtés; je fis venir deux ou trois des principaux, et leur demandai en quel endroit s'était commis le meurtre : ils nous y conduisirent, le Capitaine et moi. Il y avait vingt jours que l'Espagnol avait été massacré; la terre était encore toute rouge de son sang, quoique ces barbares, en y allumant un feu presque continuel, eussent fait tous leurs efforts pour la sécher. Je leur demandai ensuite ce qu'ils avaient fait de son corps: ils nous répondirent, en haussant les épaules, qu'après l'avoir fait rôtir, ils l'avaient mangé. Mais du-moins, répliquai-je, dites-nous où vous avez mis la tête et les os que vous avez rongés. Ils nous menèrent derrière la maison du Cacique infidèle, où nous trouvâmes la tête, les côtes et les autres ossemens épars de côté et d'autre. On voyait un grand trou derrière la tête, ce qui marquait qu'ils l'avaient tué d'un coup de hache. Je fis recueillir tous ces ossemens, et après les avoir enveloppés dans un linceul, je les fis placer sur une table dans ma tente, au milieu de deux cierges, qui brûlèrent pendant toute la nuit. Le lendemain nous chan-

tâmes l'Office des Morts, après quoi j'envoyai les précieux restes de ce bon Espagnol qui avait perdu la vie pour la cause de Dieu au Missionnaire des *Payaguas*, dont il était le domestique, afin qu'il les fît enterrer dans son Eglise.

Ces Peuples, comme vous voyez, mon Révérend Père, sont de vrais antropophages qui se nourrissent de chair humaine. Il n'y avait pas plus de deux mois qu'ils étaient allés surprendre et attaquer un parti de leurs ennemis, et, en ayant tué jusqu'à 50, ils les coupèrent par morceaux, les firent rôtir, les apportèrent dans leur Village, et en firent un grand festin.

Un de ces Indiens, qu'on nomme *encavellados*, parce qu'ils laissent croître leurs cheveux jusqu'à la ceinture, vint se jeter à mes pieds, et me montrant une lance dont la pointe était faite d'un os affilé, il me dit que c'était l'os de la jambe de son frère, que ces barbares avaient tué et dévoré, et il me priait d'en tirer vengeance. Je lui répondis que je n'étais pas venu pour venger les morts mais pour convertir les vivans, et leur faire connaître le Créateur et le Maître souverain du Ciel et de la Terre, qui défend de semblables excès.

Un autre me raconta que, peu de jours avant notre arrivée, un de ces barbares, voyant que sa femme était fort grasse, et qu'elle ne lui rendait aucun service, parce qu'elle ne savait ni faire la cuisine, ni préparer la boisson, il la tua et en régala ses

mis, leur disant que, puisque sa femme, endant sa vie, n'avait été propre qu'à l'en- uyer, il était juste qu'elle lui servît de régal près sa mort. Jugez de là, mon Révérend ère, quel est l'aveuglement et la cruauté e ces Peuples. Cependant, leurs ames oivent nous être infiniment chères, puis- u'elles ont été rachetées du sang de Jésus- hrist, et nous ne saurions trop faire, ni rop souffrir pour leur conversion et leur alut.

L'après-midi, notre Capitaine ayant ap- ris qu'une nombreuse troupe d'*Yquiavates* était réfugiée dans les bois, vers une autre ivière, envoya quatre partis Indiens à leur oursuite. Dès le lendemain ils amenèrent uatre-vingt-dix de ces barbares, qu'on mit ans le quartier des prisonniers. Il y avait armi eux la femme et les enfans du prin- ipal Cacique, dont on n'avait pu se saisir. omme il n'était pas coupable de la mort de Espagnol, et qu'au contraire il s'y était pposé, on ne doutait point, ou qu'il ne înt lui-même, ou qu'il n'envoyât deman- er sa femme et ses enfans. Nous restâ- nes deux jours à attendre cette députation; nais, voyant qu'il ne venait personne, je émoignai au Capitaine que deux cens pri- onniers qui étaient entre nos mains, suf- saient pour châtier ces barbares, et leur ter l'envie de former dans la suite un pareil ttentat.

Le Capitaine fut de mon sentiment: ainsi ous nous rembarquâmes avec nos prison-

niers, et avec toute la provision de maïs et d racines, qu'ils nomment *yuca*, nous aban donnant pour le reste à la Providence et a soin de nos chasseurs et de nos pêcheurs qu ne nous ont point manqué. Le Père Coronad vint avec nous, pour se rendre à son autr Mission des *Omaguas*. Il nous fallut six se maines pour gagner la principale peuplade qu'on nomme la Nouvelle Carthagène. L nous distribuâmes les prisonniers dans di verses peuplades Chrétiennes, où l'on n'ou blia rien pour les instruire, et en faire d vertueux Néophytes : en effet, au bout d deux ans je les trouvai assez instruits et asse fermes dans leur Foi, pour croire que je n risquais rien en les renvoyant dans leur terr natale. Ils s'y rendirent avec deux nouveau Missionnaires que je leur donnai, et ils d vinrent les fondateurs de deux grandes peu plades. Quand je les visitai quelque-tem après, j'y trouvai deux belles Eglises bie bâties, et un grand nombre de Néophyte J'eus même la consolation d'apprendre qu trois mille infidèles de la même Nation vo laient se réunir à leurs compatriotes, pour s faire instruire de nos saintes vérités, se ren dre dignes du Baptême, et mener comm eux une vie Chrétienne.

Vous voyez, mon Révérend Père, qu'a milieu de tant de Nations barbares, nou devons avoir sans cesse notre ame entre n mains. Plusieurs de nos Missionnaires o eu le bonheur d'être sacrifiés à la fureur d ces infidèles, et de sceller de leur sang l vérit

érités qu'ils leur annonçaient ; entr'autres
e Père François de Figueroa, en l'année
666 ; le Père Pierre Suarez, en l'année
667 ; le Père Augustin de Hurtado, en
677 ; le Père Henri Richler, en 1695 ; et
n l'année 1707, le Père Nicolas Durango.
Outre les périls auxquels on est exposé avec
n peuple si brutal et si cruel, que n'a-t-on
as à craindre dans les fréquens voyages
u'on est obligé de faire ? Continuellement,
: presque à chaque pas, on court risque
'être mis en pièces par les tigres, ou d'être
ordu des vipères, ou d'être écrasés sous
es grands arbres qui tombent souvent lors-
u'on y pense le moins, ou d'être entraînés
noyés dans des rivières très-rapides, ou
être engloutis par les crocodiles, ou bien
ir d'affreux serpens, qui, de leur haleine
npestée, arrêtent les passans, se jettent sur
ux, et les dévorent.

Je me suis vu souvent dans de semblables
éils, mais j'en ai toujours été préservé par
ne protection spéciale de la divine Provi-
ence. Un jour ces barbares empoisonnè-
nt ma boisson et les mets de ma table,
ns que j'en aie jamais ressenti la moindre
commodité. Une autre fois me trouvant
rmi les *Omaguas*, vers le minuit, ils mi-
nt le feu à ma cabane, qui n'était couverte
ne de feuillages, et où je dormais tran-
uillement ; je me sauvai heureusement du
ilieu des flammes, dont je me vis tout-
-coup environné. Il arriva un autre jour
'après avoir bâti une nouvelle Eglise chez

les *Chayabitas*, un Espagnol qui était à trois pas de moi, tirant un coup de fusil en signe de réjouissance, le canon de son fusil creva, un éclat me sauta à l'œil gauche, et tomba aplati à mes pieds, sans que j'en eusse reçu le moindre mal. Je pourrais vous rapporter un grand nombre de semblables exemples, si je ne craignais de passer les bornes d'une lettre.

Tandis que de nouvelles Chrétientés s'établissaient le long du fleuve Maragnon, j'eus la douleur d'apprendre que nos anciennes Missions étaient désolées par les irruptions des Portugais, qui, entrant bien avant dans les terres Espagnoles, ravageaient et pillaient nos peuplades, et enlevaient nos Néophytes pour en faire leurs esclaves; nous en écrivîmes à la Cour d'Espagne, et nous supliâmes très-humblement Sa Majesté d'or donner à ses Plénipotentiaires, qui devaien se rendre au Congrès de Cambray, de régle et de fixer avec les Ministres de Portugal les limites des terres appartenantes aux deu Couronnes, afin qu'il ne fût plus permi d'empiéter les uns sur les autres, et que nc Néophytes pussent jouir d'un repos et d'un tranquillité si nécessaires pour les mainteni dans la Religion et la piété.

Notre requête eut son effet, car il vint au Portugais un ordre de la part du Roi leu Maître, de se retirer des terres de nos Mis sions, et de nous laisser tout le pays libr jusqu'au *Rio-Negro*, grande rivière que vou trouverez dans la carte du Maragnon, que j

ous envoyai il y a plusieurs années, et qui epuis a été gravée à Paris, et se trouve in- érée dans ce tome des *Lettres Edifiantes et Curieuses.*

Tandis qu'on traitait cette affaire en Eu- ope, l'audience de *Quito* dépêcha un Capi- aine à la tête de cent soldats, pour chasser es Portugais de nos terres ; il y réussit, et t quelques prisonniers qu'il conduisit à *Quito* ; mais ce Capitaine n'ayant pas pris a précaution de bâtir une forteresse, et d'y aisser des soldats, les Portugais revinrent e nouveau, enlevèrent les ornemens et les loches de deux de nos Eglises, et s'étant aisis d'un de nos Missionnaires et de quel- ues Espagnols, ils les menèrent prisonniers u grand *Para,* d'où ensuite ils les envoyè- ent à Lisbonne. Il vint un second ordre du oi de Portugal, qui enjoignait à ses sujets abitans du Maragnon, de nous restituer énéralement tout ce qu'ils nous avaient pris, t de ne point pousser leurs conquêtes au- elà de *Rio-Negro* ; ils y ont bâti une fort elle forteresse.

Cette entreprise des Portugais a donné ieu à de nouvelles grâces que nous avons eçues de Sa Majesté Catholique. Le Père rocureur de nos Missions me manda que e grand Monarque, animé du plus pur zèle our le progrès de la Foi, avait envoyé ses rdres au Trésorier de ses finances à *Quito*, our donner tous les ans deux cens écus à haque Missionnaire, afin qu'ils puissent se ourvir de vêtemens, de vin pour les Messes,

et de toutes les choses dont on fait présen
aux barbares, pour les apprivoiser et gagne
leur amitié, telles que sont des perles faus
ses, des couteaux, des ciseaux, des hame
çons, etc. Il m'ajouta que Sa Majesté sou
haitait d'être informée de l'état présent d
toutes nos Missions, et sur-tout de celles d
la Province des *Omaguas* et *Yurimaguas*
depuis que les Portugais étaient venus pou
les détruire; du nombre des Nations con
verties à la Foi; du caractère, du génie et de
mœurs de ces Peuples; des divers animau
et des différentes espèces d'arbres, de fruits
de plantes que produit le pays, de même qu
des herbes médicinales et de leurs vertus
J'exécutai le mieux qu'il me fut possible u
ordre si respectable.

Presque en même-temps le Père Samu
Fritz, Missionnaire aux *Xiberos*, l'une d
nos plus grandes peuplades, m'envoya u
exprès, pour me faire savoir qu'il avait u
secret pressentiment de sa mort prochaine
et qu'il me priait de venir à son secours.
semble, en effet, qu'il n'attendait que m
pour aller recevoir la récompense de ses tr
vaux. Aussitôt après mon arrivée il fit un
confession générale de toute sa vie; il d
la Messe à son ordinaire le jour de la Fê
de S.t Joseph, et fit une courte exhortatio
à ses Indiens, en leur fesant entendre qu
c'était pour la dernière fois qu'il leur pa
lait, et qu'il leur disait un éternel adie
Le lendemain matin que j'étais occupé da
l'Eglise, à entendre les confessions des Né

hytes, on vint m'avertir que bien qu'on eût rappé fortement à la chambre du Père, il e répondait point; je m'y transportai aus-itôt, et je le trouvai assis et vêtu, mais ans vie, et il me parut qu'il venait de ren-re le dernier soupir. Je le fis revêtir de ses abits sacerdotaux, et il demeura exposé ans la salle, jusqu'à ce que je fis ses obsè-ues. Je ne pus retenir mes larmes, voyant es bons Indiens venir en foule se jeter sur e corps de leur Père, l'arroser de leurs leurs, et lui baiser tendrement les pieds et es mains, qui furent toujours aussi flexibles ue s'il eût été en vie.

Le Père Fritz était du Royaume de Bo-ême, et est mort à l'âge de soixante et uinze ans; il en a passé quarante-deux dans es pénibles Missions, dont il a été Supé-ieur-Général. Vingt-neuf Nations barbares ans les Provinces des *Omaguas*, *Yurima-uas*, *Aysuares*, *Yvanomas*, etc., lui sont edevables de leur conversion à la Foi; il ui a fallu faire de très-longs et dangereux oyages, l'un tout le long du *Maragnon* jus-u'au grand *Para*, qui appartient aux Por-ugais, et qui est situé à l'embouchure du euve, et plusieurs autres, soit à *Lima*, apitale du Pérou, soit à *Quito*, d'où il ous a apporté des cloches et de riches or-emens pour nos Eglises; c'est lui qui a ressé la carte du cours de ce grand fleuve, ui a été gravée à Paris, et dont je vous ai arlé plus haut. Dieu lui avait donné le ta-ent de se rendre en peu de temps très-habile

en toutes sortes d'arts. Il était devenu Architecte, Charpentier, Sculpteur et Peintre. Nous avons dans plusieurs de nos Eglises des tableaux de sa façon, qu'on ne dédaignerait pas en Europe.

Je comptais bien succéder à cet ancien Missionnaire, et consacrer le reste de mes jours au salut de ce grand nombre d'Indiens qui venaient de le perdre; mais la Providence avait sur moi des vues différentes. Je reçus un ordre de me rendre au Collége de *Quito*, qui est éloigné de quatre cens lieues de *Xiberos*. Il me fallut donc quitter ces chers Néophytes, et après deux mois de navigation, j'arrivai au port de *Napo*. A peine fus-je débarqué, qu'on vint me dire que le Père Pierre Gasner, Bavarois, était à l'extrémité. Il était Curé de la ville d'*Archidona*, et Missionnaire de deux peuplades voisines, qui se nomment *Tena* et *Chita*, et qui sont la porte de toutes les Missions que nous avons le long du fleuve *Maragnon*. De *Napo* je me rendis à pied à *Tena*, où il était tombé malade, et je le trouvai, en effet, presque mourant; je lui administrai aussitôt les derniers sacremens. Il renouvela ses vœux entre mes mains, et ne cessa, jusqu'au dernier soupir, de produire les actes les plus fervens de Foi, d'Espérance, de Contrition, de Charité et de conformité à la volonté divine. Son corps fut transporté à *Archidona*, où se firent ses obsèques.

La présence d'un Missionnaire était d'au-

tant plus nécessaire dans cette contrée, que les maladies contagieuses y régnaient et enlevaient beaucoup de monde. J'envoyai un exprès à *Quito*, et je m'offrais à remplacer le défunt. La réponse me fut apportée par celui-là même qu'on avait nommé son successeur, et l'on me chargeait seulement de demeurer avec lui jusqu'à ce qu'il se fût rendu assez habile dans la langue *del Inga*, pour instruire et confesser les Indiens. Je demeurai dans cette Mission jusqu'au mois de Septembre de l'année 1727, que je reçus un ordre de me rendre à *Cuença*, où notre Révérend Père Général m'avait nommé Recteur du Collége que nous avons dans cette Ville. Je partis d'abord pour *Quito*, qui est à cent lieues d'*Archidona*, et quand j'y fus rendu, il me fallut faire cent autres lieues pour arriver à mon poste.

La ville de *Cuença* est, après celle de *Quito*, la principale de cette Province. Elle abonde en froment, en orge, en maïs, en fruits et en légumes; les animaux qu'on y a transporté d'Espagne, depuis la conquête des Indes, s'y sont multipliés à l'infini. Ainsi, on y trouve quantité de vaches, de porcs, de moutons, de poules, de canards, de chevaux et de mules. L'air y est tempéré, et l'on y jouit d'un printemps perpétuel. Toutes les rues sont droites, et au milieu de chacune coule un canal d'une eau très-claire, que fournit la rivière voisine. Il y a trois Paroisses; la principale compte, parmi ses Paroissiens, cinq mille Espagnols

et trois mille Métis. Les deux autres comptent plus de dix mille Indiens. Outre notre Eglise, qui est fort belle, il y en a quatre autres; savoir: de Dominicains, de Franciscains, d'Augustins et de Religieux de la Mercy; on y voit aussi deux Eglises assez jolies, l'une de Religieuses de la Conception, et l'autre de Carmélites. Nos occupations sont presque continuelles. Jugez-en par celles qui me regardent: outre le gouvernement du Collége dont je suis chargé, il me faut passer tous les Dimanches et les Fêtes, et une bonne partie des jours ouvrables à l'Eglise, pour y entendre les confessions des Espagnols et des Indiens; il n'y a guère de semaines que je ne sois obligé de prêcher, et en Espagnol, et en langue *del Inga* pour les Indiens, et je suis chargé de faire tous les quinze jours une conférence publique de cas de conscience, à laquelle Monseigneur l'Evêque de *Quito* oblige tous les Prêtres de la Ville d'assister, sous peine de suspense. Cependant, quoique je coure la soixante-troisième année, Dieu me donne encore la force de résister à ces continuelles fatigues. Aidez-moi à l'en remercier, et ne m'oubliez point dans vos saints sacrifices, en l'union desquels je suis, etc.

COURS
DU FLEUVE
MARAGNON
autrement dit
DES AMAZONES
Par le P. Samuel Fritz
Missionnaire de la
Compagnie de Jesus.
MER DE NORT
Cayenne
Cap de Nort
R. de Vincent Piaçon
R. Oya
La Trinité
Lac Parime
Ligne Equinoctiale
S.te Foy de Bogota
Paramo de Guanacas
Popayan
Pasto
R. Orinoco
IHS
Yumavari
Avataçari
Yasivas
Quito
Napo
Encabellados
Secumbios
Yacarwaras
R. Iça ou Putumayo
Canelos
Abypras
Xibaros
Zamora
Loxa
Piura
Truxillo
Callao
LIMA
Cuzco
Guayaquill
Curanaves
Arubaquis
Chuapoanas
Mayepien
R. Negro
Taromas
Yvanomas
Cuchivara
R. Cuchivara
R. Tefe
R. Yurua
R. Yutar
Yoaboni
Huaruas
Guanurus
Curinas
Huahualates
Capanavas
Avanaleos
R. Yavari
R. de la Madera
Irurises
R. de Aswarachs
Curiales
Tupinambaranas
R. de Tupinaba
Coparipucu
Maraguases
Mabuses
Sapupes
Topayas
Cusari
Guayapis
Aritu
Arapiyu
R. Topayos
R. Xingu
Curupa
Pacaya
Engavas
Bocas
R. Tocantin
Mamayanases
Yurmas
Curivares
Para
Pacayas
Comuta
Caete
Guirayus
Vigia
Maracana
Tapitapera
Cuma
R. Pinare
Pinare

Tanu.

DESCRIPTION

Abrégée du fleuve Maragnon, et des Missions établies aux environs de ce fleuve; tirée d'un Mémoire Espagnol du Père Samuel Fritz, Missionnaire de la Compagnie de Jésus.

CETTE fameuse rivière, dont la carte vient de nous être donnée en l'année 1707 par le Père Samuel Fritz, Missionnaire Jésuite, qui l'a naviguée depuis sa source jusqu'à son embouchure, est la plus grande que l'on ait encore découverte. Les uns l'ont appelée la rivière d'Orellana; d'autres lui ont donné le nom de Maragnon; et quelques autres l'ont nommée la rivière des Amazones: c'est sans doute à cause des Amazones (1) qui ont leurs habitations le long de son rivage, assez près de la nouvelle Grenade, et par conséquent de la rivière d'Orénoque.

L'Orénoque, en certains endroits, ne paraît pas si grand que la rivière des Amazones, mais il l'est beaucoup plus vers l'île de la Sainte-Trinité, où il se décharge dans

(1) M. de la Condamine, d'après les informations faites par lui-même en Amérique, croit qu'on ne peut nier qu'il y existe des Amazones. Voyez son voyage sur la rivière des Amazones, page 90.

la mer par soixante-six embouchures. Au milieu de toutes ces embouchures il y a une infinité d'îles habitées par des Indiens infidèles.

On rapporte des Amazones qu'elles font un divorce presque perpétuel avec leurs maris ; qu'elles ne les vont voir qu'une fois pendant l'année, et que les maris viennent les revoir à leur tour l'année suivante ; que dans le temps de ces visites mutuelles ils font de grands festins, ils célèbrent leurs mariages, ils coupent les mamelles aux jeunes filles afin que dans un âge plus avancé elles puissent tirer plus habilement de l'arc, et combattre plus aisément leurs ennemis. On ajoute que quand elles vont visiter leurs maris ceux-ci sont obligés de les nourrir, de leur préparer à manger et de les servir, tandis qu'elles se tiennent tranquilles dans leurs hamacs.

Le fleuve Maragnon a sa source dans le lac *Loricocha* (1), assez près de la ville de *Guanuco*, dans le Royaume du Pérou. Il va en serpentant : son cours est de dix-huit cens lieues : il se décharge dans la mer du Nord par quatre-vingt-quatre embouchures. Là il a quatre-vingt-quatre lieues de largeur, et il porte la douceur de ses eaux à

(1) Vers onze degrés de latitude australe, ce fleuve court jusqu'à *Jaen*, dans l'étendue de six degrés. De là il prend son cours vers l'Est, presque parallèlement à la ligne équinoxiale jusqu'au Cap du Nord, où il entre dans l'Océan sous l'Équateur même, après avoir parcouru depuis *Jaen*, où il commence à être navigable, environ mille lieues.

plus de trente lieues en pleine mer. Un grand nombre de rivières viennent s'y décharger du côté du Nord et du Midi. La plupart de ces rivières ont leur source à plus de cent lieues de leur embouchure. On y trouve toute sorte de poissons, et beaucoup de gibier dans les campagnes voisines.

Ce grand fleuve est couvert d'une infinité d'îles de différentes grandeurs : les moindres sont de quatre, cinq, dix et vingt lieues ; elles sont assez proche les unes des autres : les inondations qui y arrivent tous les ans servent beaucoup à les fertiliser. Les peuples qui les habitent se font du pain des racines d'*Yuca* : quand ce pain est sec, ils le détrempent dans l'eau, laquelle, après avoir bouilli à petit feu, fermente, et forme un breuvage qui enivre de même que le vin. Cette liqueur est fort en usage dans leurs festins.

Près de la ville de Borgia, il se trouve un détroit qui se nomme *Pongo* (1); il a trois lieues de longueur, et il se partage en vingt-cinq bras dans sa largeur. La rivière dans cet endroit est si rapide que les bateaux passent le détroit en un quart d'heure. A 360

(1) Selon M. de la Condamine, il n'y a que deux lieues de Saint-Jago à Borgia, et le détroit dans sa moindre largeur a beaucoup plus de 10 toises. Ses observations, comme il le remarque, sont plus exactes, parce qu'il avait de meilleurs instrumens. Sa carte, cependant, est assez conforme à celle du P. Samuel Fritz.

lieues de la mer se trouve un autre détroit vers l'embouchure de la rivière *Tupinamba*, où le fleuve des Amazones est tellement rétréci par les terres, qu'il n'a guères qu'un quart de lieue de largeur. En certains endroits il est large d'une lieue.

L'un et l'autre rivage, depuis la ville de *Jaen*, où la rivière commence à porter bateau jusqu'à la mer, sont couverts d'arbres fruitiers de toute espèce : les cacaoyers y abondent aussi-bien que les cèdres, et d'autres arbres qui sont proprement du pays. On y voit des vignes sauvages, et une écorce aromatique qui sert à la teinture : il s'y trouve quantité de bocages qui produisent toute sorte de simples.

Parmi une infinité de poissons qui se trouvent dans cette rivière, il n'y en a point de plus remarquable ni de plus délicat que la vache marine. Les Espagnols l'appellent *Pece Buey*, à cause de la ressemblance qu'elle a avec le bœuf. Cet animal va paître sur le rivage, et se nourrit des herbes qu'il y trouve : la femelle allaite ses petits. On y trouve aussi beaucoup de tortues, des serpens, des crocodiles, une espèce de couleuvre qui dévore les hommes.

Dans les montagnes il y a des tigres, des sangliers, des daims. On trouve dans les plaines des animaux de toute espèce dont plusieurs sont inconnus en Europe, mais dont le goût est excellent ; et dans les lacs quantité d'oies et d'oiseaux de rivière. Outre cela ils ont diverses sortes de fruits, comme

sont les bananes, les ananas, les goyaves, les amandes de montagnes, qui ressemblent assez à nos châtaignes, des dattes, des espèces de truffes, etc. Le pays est peuplé d'une infinité de Nations barbares, sur-tout le long des rivières. Les Portugais y ont quelques Colonies vers l'embouchure du fleuve, et en le remontant 600 lieues plus avant, ils ont élevé un petit Fort à l'embouchure du *Rio-Negro*. Le Maragnon a dans ce vaste espace 20 à 30 brasses de profondeur.

Les Missions que les Jésuites ont établies aux environs du fleuve Maragnon sont très-pénibles : ils y entrèrent en l'année 1658. Leur principal établissement est dans la ville de Borgia, qui est comme la Capitale de la Province de *los Maynas*, laquelle est à 300 lieues de Quito. Cette Province s'étend le long des rivières de *Pastaça*, de *Guallagua* et d'*Ucayale*.

Plusieurs des Missionnaires ont eu le bonheur de sceller de leur sang les vérités de l'Evangile, qu'ils sont venus prêcher dans ces terres infidèles. Ces barbares massacrèrent entr'autres le Père François de Figueroa près de *Guallaga* en l'année 1666, le Père Pierre Suarez dans le pays d'*Abijiras* en l'année 1667 ; le Père Augustin de Hurado dans le pays des *Andoas*, en 1677 ; le Père Henry Richler dans le pays des *Piros*, en 1695, et en cette année 1707 on a confirmé la nouvelle de la mort du Père Nicolas Durango, qui a été tué par les Infidèles dans le pays de *Gayes*. Le lieu où ces hommes

Apostoliques ont répandu leur sang, est désigné sur la carte par une croix.

Le Père Richler, l'un des derniers Missionnaires dont Dieu a couronné les travaux par une mort si glorieuse, naquit à Coslau en l'année 1653. Il se consacra au service de Dieu dans la Compagnie de Jésus à l'âge de 16 ans. Tout le temps qu'il enseigna les belles-lettres, et qu'il fit ses études de Théologie dans la Province de Bohême où il avait été reçu, il soupira après les Missions des Indes, auxquelles il prit le dessein de se dévouer dans l'espérance d'obtenir du Seigneur la grâce d'y verser son sang pour la Foi. Ce fut en l'année 1684 qu'il arriva dans cette laborieuse Mission. Il exerça d'abord son zèle parmi les Peuples de *los Maynas*; il fut envoyé ensuite chez les Nations Infidèles qui habitent le long du grand fleuve *Ucayale*. Il y travailla pendant douze ans avec tant de fruit, qu'on comptait neuf peuplades très-nombreuses des Fidèles qu'il avait formés au Christianisme, et qui vivaient dans une grande pureté de mœurs.

Il serait difficile de faire comprendre ce qu'il eut de fatigues à essuyer, soit pour apprendre les langues barbares de ces peuples, soit pour faire entrer dans leur esprit et dans leurs cœurs les maximes de l'Evangile. Il fit pendant ces douze années plus de quarante excursions le long du fleuve, dont la moindre était de deux cens lieues; et dans ces courses il lui fallait pénétrer des forêts épaisses et traverser des rivières extrêmemen

rapides. On a peine à concevoir qu'un seul Missionnaire chargé du soin de tant d'ames, ait pu trouver le temps de parcourir des contrées si éloignées les unes des autres, par des chemins si peu praticables, que souvent c'est beaucoup avancer que de faire une demi-lieue par jour.

Dans tous ses voyages il comptait uniquement sur la Providence pour les besoins de la vie, et il ne voulut jamais porter avec lui aucune provision. Il marchait pieds nus dans des sentiers semés de ronces et d'épines, exposé aux morsures d'une infinité de petits insectes venimeux, dont les piqûres causent des ulcères qui mettent quelquefois la vie en danger : c'est ce qu'ont éprouvé plusieurs voyageurs, bien qu'ils prissent toute sorte de précautions pour se mettre à couvert de la persécution de ces petits animaux. Souvent il se trouva si dénué des choses les plus nécessaires, que faute d'un morceau d'étoffe pour se couvrir, il était obligé d'aller à demi-nu, ou bien il se voyait réduit à se faire lui-même une robe d'écorce et de branches de palmier : c'était plutôt un rude cilice qu'un vêtement.

Cependant, non content de ces rigueurs attachées à la vie Apostolique qu'il menait, il affligeait son corps par de nouvelles macérations. Son jeûne était continuel et très-austère : dans ses plus longs voyages il ne vivait que d'herbes champêtres et de racines sauvages : c'était un grand régal pour lui quand il trouvait quelque petit poisson. Une

vie si pénible et si mortifiée devait finir par la plus sainte mort ; ce fut aussi la récompense que le Seigneur avait attachée à ses travaux.

On avait tenté plusieurs fois la conversion des *Xiberos*, et toujours inutilement : c'est un Peuple naturellement féroce et inhumain, qui habite des montagnes inaccessibles. Les Espagnols, dans la vue de le soumettre à la Foi, avaient bâti autrefois dans leur pays une Ville nommée *Sogrona* ; mais ils ne purent tenir contre les cruautés qu'exerçaient ces Infidèles, et ils furent contraints de la ruiner. Don Mathieu, Comte de Léon, Président du Conseil Royal de *Quito*, homme né pour les grandes entreprises, et plein de zèle pour la conversion des Idolâtres, forma le dessein d'envoyer encore une fois des Missionnaires à ces barbares : il en conféra avec l'Evêque de *Quito*, et le vice-Roi du Pérou, qui promirent d'appuyer de leur autorité une œuvre si sainte. Ils demandèrent aux Supérieurs des hommes capables d'exécuter une entreprise aussi pénible et aussi périlleuse qu'était celle-là ; et pour ne pas les exposer témérairement, ils voulurent qu'un certain nombre d'Indiens convertis à la Foi les accompagnassent, et leur servissent comme d'escorte. Le Père Richler et le Père Gaspard Vidal furent choisis pour cette expédition : ils partirent avec joie, et bien que l'expérience du passé leur fît juger qu'il y avait peu de chose à espérer pour l'avenir, ils crurent qu'ils seraient assez récompensés

e leurs peines, pourvu qu'ils eussent le
iérite de l'obéissance.

Ce qu'ils avaient prévu arriva ; cinq années
es plus grands travaux ne produisirent pres-
ue aucun fruit. Les Indiens fidèles qui
ccompagnaient les Missionnaires se rebutè-
ent de tant de marches et de tant de naviga-
ons pénibles ; ils en vinrent aux plaintes et
ux murmures ; ils députèrent secrètement
uelques-uns d'entr'eux à *Quito*, pour sup-
lier qu'on les rappelât, ou du moins qu'on
ur envoyât à la place du Père Richler,
n autre Missionnaire fort âgé, ne pouvant,
isaient-ils, résister plus long-temps à tant
e travaux, que le zèle infatigable du Père
ichler leur fesait souffrir : enfin, voyant
u'on ne se pressait pas de les satisfaire, ils pri-
nt le dessein de se délivrer eux-mêmes du
lissionnaire, et pour colorer leur révolte par-
culière, ils inspirèrent la haine secrète qu'ils
ui portaient, à quelques-uns des peuples
reconvoisins, dont ils prétendaient se servir
our se défaire de l'homme Apostolique.

Dieu permit, pour augmenter la couronne
e son serviteur, que le chef de ceux qui
onjurèrent sa perte, fût celui-là même sur
fidélité duquel il devait le plus compter.
enry (c'est son nom) était un jeune Indien
ue le Missionnaire avait élevé dès sa plus
ndre enfance : il l'avait baptisé, et lui avait
onné son nom de Henry : il le regardait
omme un enfant chéri qu'il avait engendré
J. C. et qu'il avait formé aux vertus Chré-
ennes : il le tenait toujours en sa compagnie,

et le fesait manger avec lui ; il l'employai même dans les fonctions Apostoliques. C perfide oubliant tant de bienfaits, se mit à la tête d'une troupe d'Indiens qu'il avai séduits par ses artifices, pour ôter la vie à son Père en Jésus-Christ et à son Maître. I prit le temps que le Père allait travailler à la conversion des *Piros*, et l'ayant joint dan le chemin, il lui donna le premier coup c'était le signal qui avertissait les Indiens d sa suite de se jeter sur le Missionnaire, et d lui arracher la vie.

Ces barbares massacrèrent en même-temp deux Espagnols qui accompagnaient le Père l'un qui était de Quito, et l'autre qui étai venu de Lima. Ils entrèrent ensuite chez le *Chipés*, où ils exercèrent le dernier acte d leur cruauté sur le vénérable Don Josep Vasquez, Prêtre Licencié, que son zèle e sa vertu avaient porté depuis plusieurs an nées à se joindre aux Missionnaires Jésuites et à travailler avec eux à la conversion de Gentils.

Telle fut la fin glorieuse du P. Richler qui ayant passé des climats glacés du Septen trion dans les terres brûlantes de l'Inde Occi dentale, a ouvert la porte du Ciel à plus d douze mille infidèles qu'il a convertis à l Foi.

Le P. Samuel Fritz, de qui nous avon la carte et les particularités du fleuve de Amazones, était venu aux Indes avec le P Richler ; il suivit le cours de la rivièr Maragnon jusques vers son embouchure : o

ut quelques années sans recevoir de ses nou-elles, ce qui fit croire ou qu'il avait péri lans les eaux, ou que les barbares l'avaient nassacré : on avait même ordonné pour lui lans la Compagnie les prières ordinaires qui 'y font pour les défunts. Il reparut enfin orsqu'on ne s'attendait plus à le revoir, et 'opinion qu'on avait eue de sa mort, le fit egarder comme un homme ressuscité. On ut de lui que le Gouverneur d'une place 'ortugaise l'avait pris pour un espion, et ue l'ayant renfermé pendant deux ans dans ne étroite prison, il avait eu bien de la eine après un temps si considérable à lui endre la liberté. Ce Père a établi sa Mission ur cette grande rivière, laquelle en plu-ieurs endroits ressemble à une vaste mer. Il soin de trente Nations Indiennes qui ha-itent autant d'îles, de celles dont le Mara-non est couvert, depuis l'endroit où sont es *Pelados* jusqu'à son embouchure.

LETTRE

Du Père Ignace Chomé, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, au Père Vanthiennen, de la même Compagnie.

De Tarija, le 3 d'Octobre 1735.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La Paix de Notre Seigneur.

IL y avait peu de temps que j'étais dans la Mission des Indiens *Guaraniens*, lorsque la Providence me destina à une autre Mission sans comparaison plus pénible, et où l'on me promettait les plus grands travaux, et des tribulations de toutes les sortes. Voici ce qui donna lieu à ma nouvelle destination. Le R. P. Jérôme Herran, Provincial, fesant la visite des diverses peuplades qui composent la Mission des *Guaraniens*, reçut des lettres très-fortes du vice-Roi du Pérou, et du Président de l'audience de *Chiquiaqua*, par lesquelles ils lui demandaient avec instance quelques Missionnaires, qui travaillassent de nouveau à la conversion des Indiens *Chiriguanes*. Ce sont des peuples intraitables, du naturel le plus féroce, et d'une obstination dans leur infidélité, que les plus fervens

Missionnaires n'ont jamais pu vaincre. On compte plus de vingt mille ames de cette Nation, répandues dans d'affreuses montagnes, qui occupent cinquante lieues à l'Est de *Tarija*, et plus de cent au Nord.

Les lettres que reçut le R. P. Provincial, semblaient insinuer que le temps de la conversion de ces peuples était enfin venu, et qu'ils paraissaient disposés à écouter les Ministres de l'Evangile. Il nomma le Père Julien Lizardi, le Père Joseph Pons, et moi pour une entreprise si glorieuse, dont le succès devait faciliter la conversion de plusieurs autres Nations infidèles, et il voulut nous accompagner, afin de régler par lui-même tout ce qui concernerait cette nouvelle Mission.

Nous étions éloignés de plus de 800 lieues de la ville de *Tarija*, laquelle confine avec le Pérou et avec la Province de Tucuman. Nous nous embarquâmes au commencement de Mai sur le grand fleuve *Uruguai*, et il nous fallut plus d'un mois pour nous rendre à *Buenos-Ayres*. De là il nous restait encore près de 500 lieues à faire.

Nos voyages se font ici en charrette, comme je vous l'ai déjà mandé, mais il n'en fut plus question quand nous arrivâmes à Saint-Michel de Tucuman. Les montagnes qu'il faut traverser ensuite, y sont si prodigieusement hautes, qu'on ne peut plus se servir que de mules, et encore avec beaucoup de peine. Pour vous donner quelque idée de leur hauteur, il suffit de vous dire que nous

trouvant déjà bien avant sous la Zone torride, et au commencement de Novembre, que les chaleurs sont excessives dans le Tucuman, nous avions néanmoins à essuyer une neige abondante qui tombait sur nous. Une nuit sur-tout la gelée fut si forte, qu'elle nous mit presque hors d'état de continuer notre voyage. Enfin, après bien des dangers et des fatigues, nous arrivâmes à *Tarija*, vers la fin du mois de Novembre.

Nous fûmes bien surpris de trouver les choses tout autrement disposées que nous ne nous l'étions figuré sur les lettres qui nous avaient été écrites. La paix n'était pas encore faite entre les Espagnols et ces infidèles : s'il y avait suspension d'armes, c'est que de part et d'autre, ils étaient également lassés de la guerre, et qu'ils se craignaient réciproquement.

Le lendemain de notre arrivée, le Commandant de la Milice, que les Espagnols appellent Mestre de Camp, vint nous rendre visite : après les premiers complimens, « je » compte, nous dit-il, qu'aussitôt que la » saison des pluies sera passée, vous m'ac- » compagnerez chez ces infidèles pour y » traiter de la paix, et pour les forcer à vous » recevoir dans leurs bourgades. »

Nous ne nous attendions point à une pareille proposition : Nous lui répondîmes que notre Mission ne dépendait pas du succès de ses armes, et que si nous avions à combattre avec les infidèles, ce serait le Crucifix à la main, et avec les armes de l'Evangile ;

t que, loin de l'attendre, nous étions réso-
us de partir dans peu de jours, pour entrer
ur leurs terres, et parcourir leurs bour-
ades.

Cet Officier qui voyait le danger auquel
ous nous exposions s'y opposa de toutes ses
orces : mais le R. P. Provincial, qui approu-
ait notre résolution, détruisit toutes ses
aisons par ces paroles, auxquelles il ne put
épliquer. « S'il arrivait, lui dit-il, que ces
Pères vinssent à expirer par le fer de ces
barbares, je regarderais leur mort comme
un vrai bonheur pour eux, et comme un
grand sujet de gloire pour notre Compa-
gnie. » Le R. P. Provincial partit pour se
endre à Cordoue, et pour ce qui est de nous
utres, nous nous mîmes pour huit jours en
etraite, afin d'implorer le secours du Ciel,
t le prier de bénir notre entreprise.

Quoique nos fatigues, et les continuels
angers que nous avons courus aient été inu-
iles, je ne laisserai pas, mon R. P., de vous
n faire le détail. Vous jugerez par cet échan-
illon ce qu'il en a coûté à nos anciens Mis-
ionnaires, pour rassembler tant de barba-
es, et les fixer dans ce grand nombre de
euplades qu'ils ont établies depuis plus d'un
iècle, où l'on voit une Chrétienté si floris-
issante par l'innocence des mœurs, et par
a pratique exemplaire de tous les devoirs de
a Religion.

Après avoir achevé les exercices de la re-
raite, et préparé tout ce qui était nécessaire
our notre voyage, nous partîmes tous trois

de *Tarija* pour nous rendre à *Itau ;* c'est l
première bourgade des infidèles, qui en es
éloignée de 60 lieues. Six Néophytes Indien
nous accompagnaient. Le chemin que nou
avions fait jusqu'alors dans le Tucuman
quelqu'affreux qu'il nous parût était cha
mant en comparaison de celui que nou
trouvâmes sur les terres de ces barbares. I
nous fallait grimper des montagnes bie
autrement escarpées, et toutes couvertes d
forêts presqu'impénétrables ; nous ne pou
vions avancer au milieu de ces bois épais
qu'en nous ouvrant le passage la hache à l
main. Nos mules ne pouvaient nous servi
qu'à porter nos provisions et à passer le
torrens qui coulent avec impétuosité entr
ces montagnes. Nous nous mettions en mar
che dès la pointe du jour, et au couche
du soleil, nous n'avions guère fait que trois
lieues. Enfin, nous arrivâmes à la vallée de
Salines.

Le Père Lizardi s'y arrêta avec un Cap
taine des *Chiriguanes*, qui était Chrétien
et que nous ne voulions point exposer à l
fureur de ses compatriotes, qui l'avaien
menacé plusieurs fois de le massacrer. Nou
poursuivîmes notre route, le Père Pons e
moi, jusqu'à la vallée de *Chiquiaca*, e
nous vîmes les tristes ruines de la Missio
que ces infidèles avaient détruite, et le
terres arrosées du sang de leurs Mission
naires, qu'ils avaient égorgés. Nous em
ployâmes trois jours à faire les huit lieu
qu'il y a d'une vallée à l'autre.

Apr

Après avoir donné un jour de repos à nos nules, qui étaient fort harassées, nous nous ngageâmes de nouveau, le Père Pons et moi, lans ces épaisses forêts, bordées de tous côtés e précipices. Le quatrième jour, après voir grimpé une de ces montagnes, et lorsue nous commencions à la descendre, nous ntendimes aboyer des chiens, compagnons nséparables des Indiens, dont ils se servent our la chasse et pour se défendre des tigres : ugeant donc qu'il y avait peu loin de là un eloton de ces barbares, nous envoyâmes ois Indiens pour les reconnaître.

Dans l'impatience où j'étais d'en savoir es nouvelles, je pris le devant, laissant errière moi le Père Pons, qui aurait eu de peine à me suivre. Je descendais le mieux u'il m'était possible la montagne, lorsque arurent deux de ces Indiens que j'avais nvoyés à la découverte. Ils me dirent qu'au as de la montagne était une troupe de barares qui, ayant reconnu l'endroit où nous ions passé la nuit précédente, nous attenient au passage ; qu'ils paraissaient être rt courroucés ; qu'ils avaient retenu le oisième Indien, et que peut-être l'avaient-s déjà massacré ; qu'enfin, ils me conjuient de ne pas avancer plus loin, parce ue tout était à craindre de leur fureur.

Quelques efforts qu'ils fissent pour m'arrêr, je les quittai brusquement, et roulant utôt de cette montagne que je n'en descenis, je me trouvai tout-à-coup au milieu eux sans m'en être aperçu, parce que

l'épaisseur des bois les dérobait à mes yeux. Ils étaient au nombre de douze tout nus, armés de flèches et de lances, et notre Indien assis avec eux.

Aussitôt qu'ils me virent, ils se levèrent, et moi, après les avoir salués, je sautai à leur cou, et les embrassai l'un après l'autre, avec une gaieté extraordinaire. L'air de résolution que je leur montrai les étonna si fort, qu'ils purent à peine me répondre. Lorsqu'ils furent un peu remis de leur surprise, je leur exposai le dessein que j'avais de passer à leur bourgade, et ils ne parurent pas s'y opposer.

En même-temps arriva le Père Pons avec notre petit bagage. J'en tirai un peu de viande sèche et de la farine de maïs, que je leur distribuai ; j'allumai moi-même leur feu, et je tâchai de les régaler le mieux qu'il me fut possible. Enfin, je m'aperçus bientôt que j'étais de leurs amis, sans cependant beaucoup compter sur leur amitié, ni sur leur reconnaissance.

Comme nous avions besoin du consentement de leur Capitaine pour aller à leur bourgade, nous dépêchâmes un de nos Indiens et un de ces infidèles pour lui en donner avis et obtenir son agrément. Nos députés étaient à peine partis qu'ils revinrent, et nous dirent que ce Capitaine arrivait. Il parut effectivement peu après, et alla s'asseoir sur une pierre, la tête appuyée contre sa lance, et blémissant de rage. « Je » ne sais, dis-je en riant au Père Pons,

» quel sera le dénouement de cette comé-» die. » Je m'approchai de lui, je le caressai sans en pouvoir tirer une seule parole. Je le priai de manger un peu de ce que je lui présentais ; mes invitations furent inutiles. Un de ses compagnons me dit en son langage, *y pia aci*, ce qui veut dire également, il est en colère, ou bien il est malade. Je fis semblant de ne l'entendre que dans le dernier sens, sur quoi je lui tâtai le pouls ; mais lui, retirant brusquement son bras, « je ne suis point malade, me dit-il. Ho ! » tu n'es point malade, lui dis-je, en éclatant de rire, et tu ne veux point manger ; » tant pis pour toi, tes compagnons en profiteront. Au reste, quand tu voudras manger, tu me le diras. »

Cette réponse, mêlée d'un air de mépris, fit plus d'impression sur lui que toutes mes caresses ; il commença à me parler et à rire avec moi, il commanda même à ses gens de m'apporter à boire, et il me régala de ses épis de maïs, dont il avait fait provision pour son voyage.

Comme j'avais mis notre Capitaine en bonne humeur, je crus qu'il n'aurait plus de difficulté à souffrir que j'allasse à sa bourgade ; mais tout ce que je pus obtenir de lui, c'est qu'il ferait prier son oncle, qui en était le principal Capitaine, de se rendre au lieu où nous étions ; et il lui envoya en effet un de ses frères. Mais sa réponse fut qu'il n'avait pas le loisir de venir nous trouver, et que nous eussions à nous retirer au plus vîte. Le

Père Pons prit le devant avec un des deux Indiens Chrétiens qui nous restaient, car les quatre autres nous avaient abandonnés. Je demeurai encore quelque temps avec eux, et je fis de nouvelles instances, mais sans aucun fruit. Il me fallut donc, après tant de fatigues inutiles, reprendre le chemin de *Chiquiaca*.

La nuit me surprit dans ces forêts, et j'eus à y essuyer une grosse pluie, qui ne cessa qu'à la pointe du jour. Les torrens se trouvèrent si fort enflés et si rapides, qu'il ne me fut pas possible de les passer : ce ne fut que le lendemain que je pus rejoindre le Père Pons. Les quatre Indiens qui nous avaient quittés s'étaient rendus à la vallée des Salines, où ils avertirent le Père Lizardi du mauvais succès de notre entreprise. Ce Père vint nous trouver sur les bords de la rivière de *Chiquiaca*, où nous étions.

A peine fut-il arrivé, que les pluies recommencèrent avec plus de violence que jamais. Les torrens qui roulaient avec impétuosité des montagnes, enflèrent tellement cette petite rivière, qu'elle se déborda et se répandit à cent cinquante pieds au-delà de son lit ordinaire. Nous nous trouvâmes tous trois sous une petite tente, inondés de toutes parts, sans autre provision qu'un peu de farine de maïs, dont nous fesions une espèce de bouillie.

Ce débordement de la rivière nous arrêta quatre à cinq jours ; et, voyant la fin de nos petites provisions, nous songions déjà à

chercher quelques racines pour subsister. Heureusement la rivière baissa considérablement ; et un de nos Indiens étant allé examiner s'il n'y avait pas quelque endroit où elle fût guéable, il trouva le rivage tout couvert de poissons, que le courant avait jetés contre les pierres, et qui étaient à demi-morts. La grande quantité qu'il nous en apporta nous dédommagea de la rigoureuse abstinence que nous venions de faire. Nous en eûmes suffisamment pour gagner la vallée des Salines, et nous rendre enfin à *Tarija*.

A mon arrivée je fus nommé pour aller passer six semaines dans une Mission moins laborieuse à la vérité, mais beaucoup plus satisfaisante : elle est à 40 lieues de *Tarija*, dans la vallée de *Zinti*, où j'eus la consolation d'instruire et de confesser jusqu'à 4,000 Néophytes.

A mon retour j'appris que le Père Pons devait accompagner 140 soldats Espagnols, qui allaient dans la vallée des Salines, pour engager les Capitaines des bourgades infidèles à y venir traiter de la paix, et moi j'eus ordre de conduire dans la même vallée 160 Indiens nouvellement convertis, à 12 lieues plus haut de l'endroit où allaient les soldats.

Les Capitaines infidèles refusèrent constamment de sortir de leurs montagnes et de leurs forêts, sans que les offres qui leur furent faites par les Espagnols, pussent jamais vaincre leur défiance. Le Père Pons se ha-

sarda à les aller trouver, accompagné d'un seul Indien Métis (1), et il cacha si bien sa marche, qu'il arriva à *Itau*, sans qu'ils en eussent le moindre pressentiment. Il conféra avec le Capitaine, et il obtint de ce Chef des infidèles, la permission pour lui et pour nous, de visiter ses bourgades. Ainsi, l'entrée de ces terres barbares nous fut heureusement ouverte. Le Père Pons alla du côté de la rivière *Parapiti*, qui est au Nord du grand fleuve de *Picolmayo*, où j'étais. Il crut d'abord qu'il n'y avait qu'à arborer l'étendard de la croix au milieu de ces bourgades; mais il ne fut pas long-temps sans se désabuser. Le temps de sa dernière profession étant arrivé, il retourna à *Tarija* pour la faire, et le Père Lizardi vint le remplacer.

On compte dans cette contrée douze bourgades de *Chiriguanes*, où il y a environ trois mille ames. Nous nous mîmes en chemin, le Père Lizardi et moi, pour les reconnaître. Etant arrivés à *Itau*, où nous fûmes assez bien reçus, le Père Lizardi prit sa route vers la rivière de *Parapiti*, et moi je tournai du côté d'une bourgade nommée *Caaruruti*.

A peine y fus-je entré, que je me vis environné des hommes, des femmes et des enfans, qui n'avaient jamais vu chez eux de

(1) Les Espagnols appellent ainsi ceux qui sont nés d'un Indien et d'une Espagnole, ou d'un Espagnol et d'une Indienne. (Note de l'ancienne Edition).

Missionnaires. Ils m'accueillirent avec de longs sifflemens, qui leur sont ordinaires quand ils sont de bonne humeur. Je mis pied à terre au milieu de la place, sous un toît de paille, où ils reçoivent leurs hôtes; et, après les premiers complimens, je fis présent aux principaux de la bourgade d'aiguilles, de grains de verre et d'autres bagatelles semblables, dont ils font beaucoup de cas. Ils goûtaient assez notre entretien lorsque je leur parlais de choses indifférentes; mais aussitôt que je fesais tomber le discours sur les vérités de la Religion, ils cessaient de m'écouter.

Au bout de deux jours j'allai visiter cinq ou six cabanes qui sont à un quart de lieue de là. Je n'avais fait encore que peu de chemin, lorsque j'aperçus un Indien qui courait à toutes jambes pour me joindre, l'arc et les flèches à la main. C'était pour m'avertir que le Capitaine d'une bourgade voisine, nommée *Beriti*, venait me voir, et voulait m'entretenir.

L'Indien qui m'accompagnait n'eut pas plutôt ouï son nom, que, me tirant à part: « ce Capitaine qui te demande, me dit-il, » fut fait autrefois prisonnier par les Espa- » gnols, et condamné aux mines de Potosi, » dont il fut assez heureux que de s'échap- » per; tiens-toi sur tes gardes, et ne te fies » point à lui. »

Cet avis ne m'effraya point; je retournai à *Caaruruti*, où je trouvai ce Capitaine, accompagné de dix Indiens choisis et bien

armés. Je pris place parmi eux, je leur distribuai des aiguilles ; et ils parurent si contens de moi, qu'ils me pressèrent de les aller voir dans leur Village, ce que je leur promis.

De là j'allai à *Carapari*, autre bourgade où l'on m'attendait, car la nouvelle de mon arrivée s'était déjà répandue de toutes parts. Le Capitaine témoigna assez de joie de me voir, et ne s'effaroucha point comme les autres, lorsque je lui exposai les vérités Chrétiennes. Je n'y demeurai pourtant qu'un jour, parce que mon dessein était de me fixer dans une autre bourgade nommée *Caysa*, qui est la plus nombreuse, et la plus propre à y établir la correspondance avec nos plus anciennes Missions du Paraguay : car, de cette bourgade au fleuve Paraguay, il n'y a guère plus de cent quarante lieues, au lieu qu'il y en a plus de mille en y allant, comme nous fîmes, par Buenos-Ayres.

Caysa est à l'Est de *Tarija*, et en est éloigné d'environ quatre-vingts lieues ; c'est proprement le centre de l'infidélité. Avant que d'y arriver, j'eus à grimper une montagne beaucoup plus rude que toutes celles par où j'avais passé jusqu'alors. En la descendant je trouvai en embuscade sept ou huit Indiens de *Tareyri*, bourgade qui est à l'autre bord du fleuve *Picolmayo* ; mais par une protection singulière de Dieu, ils me laissèrent passer sans me rien dire : enfin, j'entrai dans *Caysa*. Je vous avoue que quand

j'aperçus ces vastes Campagnes qui s'étendent à perte de vue jusque vers le fleuve Paraguay, il me semblait que j'étais dans un nouveau monde.

Les deux Capitaines qui gouvernent cette bourgade me firent un favorable accueil, et me parlèrent comme si effectivement ils avaient dessein d'embrasser la loi Chrétienne. Je sentais bien que ce qu'ils me disaient n'était que feinte et artifice ; mais je fis semblant de ne m'en pas apercevoir, et je leur fis entendre que, devant demeurer avec eux, il fallait me bâtir une cabane ; ils en convinrent, et deux jours après ils mirent la main à l'œuvre.

J'allais moi-même couper le bois, et je retournais d'une bonne demi-lieue chargé d'un faisceau de cannes. J'agissais comme si je n'avais pas lieu de me défier de leur sincérité, j'avais même dépêché un de mes deux Indiens jusqu'à la vallée des Salines, afin qu'il m'apportât quelques-uns de mes petits meubles, et les autres petits présens que je leur destinais, lorsque je me verrais établi parmi eux.

Pendant ce temps-là je n'avais pas d'autre logement que le toît de paille qui était au milieu de la place, et c'est où je prenais le repos de la nuit. Mais je m'aperçus que pendant mon sommeil ils me dérobaient, tantôt une chose, tantôt une autre ; je découvris peu après que tous leurs entretiens ne roulaient que sur le retour de mon Indien, et qu'ils laissaient entrevoir le dessein qu'ils

avaient de piller mon petit bagage à son ar
rivée, et ensuite de me donner la mort. J
sus même que, vers le temps où l'Indie
devait arriver, quelques-uns d'eux étaien
allés sur son passage, et que l'ayant attend
inutilement pendant deux jours et deux nuits
ils s'étaient retirés ; d'ailleurs ils procédaien
avec une si grande lenteur à la construction
de ma cabane, qu'on voyait assez qu'ils n
cherchaient qu'à m'amuser.

Tout cela me fit prendre le parti de quit
ter pour un temps leur bourgade. Je pri
pour prétexte l'inquiétude où me jetait l
longue absence de mon Indien, qui aurai
dû être revenu, et je leur promis que mo
retour serait plus prompt qu'ils ne pensaient
et qu'ainsi ils achevassent au plutôt ma ca
bane, afin qu'en arrivant chez eux, elle fû
toute prête à me recevoir. Je vis bien qu'il
n'étaient pas contens, et je lisais dans leur
yeux la crainte qu'ils avaient que leur proi
ne leur échappât. Je partis de *Caysa* un pe
avant le coucher du soleil, pour éviter le
chaleurs excessives de ce climat.

Je vous avouerai, mon Révérend Père
que je crus bien que cette nuit-là serait l
dernière de ma vie, sur-tout quand j'eus
grimper à pied cette affreuse montagne
qui est entre *Caysa* et *Carapari*. Je m
trouvai tout baigné de sueurs, et tourment
de la soif la plus cruelle : ma faiblesse éta
si grande, qu'à peine pouvais-je dire deu
mots à l'Indien qui m'accompagnait, et j
n'avais pas fait quatre pas, qu'il fallait m

jeter sur quelque racine d'arbre pour m'y reposer et reprendre haleine. L'air était tout en feu, et les éclats de tonnerre ne discontinuaient pas ; quoique je n'eusse aucun abri, je souhaitais ardemment que cet orage se déchargeât en une pluie abondante, afin de recueillir un peu d'eau. Comme il ne m'était pas possible d'avancer, je montai sur ma mule, au risque de rouler à chaque pas dans d'affreux précipices. Dieu me protégea, et avec le temps et bien de la peine, je gagnai le sommet de la montagne, où je respirai un air un peu plus frais qui me ranima. Enfin, vers minuit j'arrivai au bas de la montagne, où je trouvai un petit ruisseau. Jugez de la satisfaction que j'eus de vider une calebasse pleine d'eau fraîche, dans laquelle j'avais délayé un peu de farine de maïs. Je puis vous dire que, dans la situation où j'étais, cette boisson me parut supérieure aux vins les plus délicats de l'Europe.

J'arrivai à *Carapari* vers les quatre heures du matin, où j'appris des nouvelles de mon Indien par le Capitaine, qui était de ses parens. Après m'y être reposé quelques jours, je continuai ma route jusqu'à la vallée des Salines, où je trouvai mon Indien, qu'on y avait arrêté, et le Père Lizardi, qui n'avait pu rien gagner auprès des infidèles, dont les bourgades sont situées vers la rivière de *Parapiti*. Nous convînmes, ce Père et moi, que j'irais à *Caysa* suivre ma première entreprise, et que pour lui il demeurerait à

Carapari, où les infidèles paraissaient moins éloignés du Christianisme.

Lorsque nous étions sur notre départ, nous vîmes arriver le Père Pons, qui allait à la bourgade de *Tareyri* : nous fîmes le voyage tous trois ensemble. Mais comme ce Père n'avait pas encore assez pratiqué ces barbares, je lui conseillai de demeurer quelques jours avec le Père Lizardi, afin de mieux connaître leur génie, et qu'ensuite je lui donnerais un Indien qui l'accompagnerait dans cette bourgade, et qui le préserverait de toute insulte, au cas qu'on ne voulût pas l'y recevoir. Le moindre retardement ne s'accordait pas avec l'impatience de son zèle, et, sans égard pour mes remontrances, il voulut partir.

Je demeurai deux jours avec le Père Lizardi à *Carapari*, où je laissai mon petit bagage, et j'allai à *Caysa*. Les infidèles accoururent en foule à mon arrivée. Comme ma cabane était dans le même état que je l'avais laissée, je leur demandai pourquoi ils avaient manqué à la parole qu'ils m'avaient donnée, de la tenir prête pour mon retour. Ils me répondirent qu'ils ne m'attendaient plus, mais qu'en peu de jours elle serait achevée. Sur quoi, m'adressant au Capitaine : « vous voyez bien, lui dis-je, que je » ne puis pas rester ici, si j'y manque de » logement. Il n'est pas de la décence que » je demeure dans vos cabanes environné » de toutes vos femmes ; ainsi, je retourne » à *Carapari*, où j'ai mon petit bagage ;

» et, lorsque vous m'aurez averti que ma » cabane est prête, je partirai à l'instant » pour venir fixer ma demeure au milieu de » vous. »

Cette résolution à laquelle ils ne s'attendaient pas, les étonna si fort, qu'ils ne purent dire une seule parole ; il n'y eut que la femme du Capitaine qui, s'approchant de moi, me traita d'inconstant ; je partis au même moment, et je la laissai décharger sa colère.

Le lendemain de mon arrivée à *Carapari*, me promenant le soir par un beau clair de lune, avec le Père Lizardi, nous aperçûmes le Père Pons qui venait nous joindre dans l'équipage le plus grotesque. Il était sur sa mule, qui n'avait ni bride, ni selle ; sans chapeau, sans soutane, et n'ayant pour tout vêtement que sa culotte et une camisole. Ayant mis pied à terre, il nous raconta son histoire : c'étaient les Indiens de *Tareyri*, où il avait eu tant d'empressement d'aller, qui, aussitôt qu'il fut entré dans leur bourgade, l'avaient mis dans ce pitoyable état : ils l'auraient renvoyé entièrement nu, si le fils du Capitaine, par je ne sais quelle compassion naturelle, ou de crainte qu'ils ne lui ôtassent la vie, ne l'eût retiré de leurs mains.

Après avoir un peu ri de cette aventure, je lui donnai une vieille soutane qu'heureusement j'avais apportée pour en pouvoir changer dans le besoin, lorsque je serais établi à *Caysa*, sans quoi il eût été fort embarrassé.

Nous allâmes ensuite tous trois prendre le repos de la nuit, au milieu de la place, sous un demi-toît de paille, que les Espagnols appellent *Enramada*, et que les Indiens élèvent sur quatre fourches pour se mettre à l'ombre.

Sur le minuit, et lorsque nous étions dans le fort du sommeil, je me sentis tirer les pieds; je m'éveillai en sursaut, et je me vis entouré d'une troupe de femmes, qui me disaient : « lève-toi promptement ; les In-» diens de *Caysa* en veulent à ta vie; ils se » sont déjà emparés de toutes les avenues de » notre bourgade, afin que tu ne puisses » leur échapper ». Nous fûmes bientôt debout, et nous nous retirâmes dans la cabane du Capitaine, comme dans un asile où les Indiens de *Caysa* n'entreraient pas si aisément.

Il n'y avait alors que quatre Indiens Infidèles dans la bourgade ; tous les autres étaient allés à une Fête qui se donnait à *Caararuti*. Ces quatre Indiens avaient déjà pris leurs gros collets de cuir pour nous défendre, et ils fesaient presqu'à tout moment retentir l'air du bruit de leurs sifflets, afin qu'on ne crût pas pouvoir les surprendre dans le sommeil. C'était un jeune Indien de *Caysa* âgé de vingt ans, à qui j'avais donné un couteau, qui, par reconnaissance, était venu secrètement nous avertir du danger que nous courions. Il nous dit que tous les chemins étaient occupés par un bon nombre de ses compatriotes; que les autres devaient

entrer dans la bourgade, lorqu'on y serait plongé dans le sommeil ; qu'ils comptaient s'en rendre les maîtres, et nous massacrer.

Sur cela je fis appeler le plus jeune des enfans du Capitaine : « *Guandari*, lui dis-je, » (c'est son nom) il faut aller à l'instant à » *Caaruruti*, pour informer ton Père de ce » qui se passe ; donne-moi cette marque de » ton amitié ». Après quelques difficultés qu'il fit sur ce qu'il était à pied, et que les chemins étaient trop bien gardés, il sortit de la cabane, puis revenant un moment après : « j'ai trouvé un cheval, me dit-il, je » pars ». Il ne manqua pas d'être arrêté par les Indiens de *Caysa*, qui gardaient les passages, et qui lui demandèrent si je le suivais ; mais ayant reçu réponse que j'étais resté à *Carapari*, ils le laissèrent passer.

Guandari n'employa guère que deux heures et demie à faire les six lieues qu'il y a jusqu'à *Caaruruti*. Son arrivée mit toute la bourgade en alarmes : on criait de toutes parts *Guandari ou, Guandari ou*, c'est-à-dire, *Guandari* est arrivé. Son père, qui s'était réveillé à ce bruit, voyant son fils entrer dans la cabane où il était couché, lui demanda d'abord si les Pères avaient été tués. *Guandari* répondit qu'il les avait laissés en vie, mais qu'il ne savait pas ce qui leur était arrivé depuis son départ. Il lui raconta ensuite tout ce qui se passait en son absence. Ce vieux Capitaine sort à l'instant de son *hamac*, demande son cheval, et part avec les plus considérables de la bourgade.

Cependant peu après le coucher de la lune, quatorze des principaux de *Caysa*, et quelques Indiens de *Sinanditi* entrèrent dans *Carapari*; ils parcoururent toutes les cabanes, et prirent ce qu'ils y trouvèrent à notre usage, mais ils n'osèrent pas entrer dans celle du Capitaine, ainsi que je l'avais prévu. Vers les trois heures du matin, l'un d'eux vint m'y chercher, pour m'inviter, de la part de ses compagnons, à les aller trouver au milieu de la place où ils étaient. Je me disposais à les suivre; mais les Pères Pons et Lizardi, de même que les trois Indiens qui étaient avec nous, m'en détournèrent.

Sur les cinq heures vint un second messager, avec la même invitation. Pour cette fois-là, ce fut vainement qu'on voulut m'arrêter; je sortis de la cabane et j'allai droit à ces barbares. Ils formaient un cercle autour du feu; et comme aucun d'eux ne se remuait pour me faire place, je m'approchai du Capitaine, et prenant par les épaules celui qui était assis à sa droite : « lève-toi, lui dis-je, » afin que je sache ce que ton Capitaine veut » me dire : il obéit, et je pris sa place. » Ils étaient tous bien armés, leurs arcs et leurs flèches à la main, et tenant la lance haute. « J'ai soupçonné, me dit le Capitaine, » que ton dessein était de t'en retourner sans » nous rien donner de ce que tu nous as ap- » porté; c'est pourquoi je suis parti pendant » la nuit, afin d'être ici de grand matin, » et de pouvoir t'entretenir. Je ne te crois » pas, lui répondis-je, car pourquoi tes sol-

» dats se sont-ils emparés de tous les che-
» mins par où je pouvais passer? pourquoi
» ont-ils volé nos mules? pourquoi es-tu si
» bien armé? Je connais tes artifices, n'es-
» père pas de me tromper ».

Le Capitaine, sans répondre à mes ques-tions, fut assez effronté pour me demander en quel endroit j'avais mis mon petit bagage. Je lui répondis que les Indiens de *Carapari* l'avaient si bien caché dans la forêt, (ce qui était vrai en partie) que toutes leurs recher-ches seraient inutiles. Il me fit de nouvelles instances, en me pressant de leur en distri-buer au moins quelque chose. Je persistai à leur dire que je ne leur donnerais rien avant l'arrivée du Capitaine; que s'ils ne voulaient pas l'attendre, ils pouvaient s'en retourner.

A ces mots, je les vis qui trépignaient de rage; mais au même moment parut le fils aîné du Capitaine, nommé *Guayamba*: je me levai brusquement, et je lui demandai les nouvelles de son père. « Le voici qui » arrive, me dit-il »; je le suivis jusqu'à sa cabane, où il descendit de cheval tout trempé de sueur, et je me retirai dans la cabane de son père, lequel arriva presque aussitôt que son fils; il était accompagné des quatre Capitaines de *Caaruruti*, du Capi-taine de *Beriti*, de ses Indiens, et de plu-sieurs autres Indiens des deux bourgades, tous bien armés. Il alla droit à la place la lance à la main; et jetant un regard terrible sur les Indiens de *Caysa*: « où sont ceux,

» s'écria-t-il, qui veulent tuer les Pères? » Quoi ! venir chez moi pour commettre un » pareil attentat » ; et en achevant ces paroles, il les désarma tous. Il alla ensuite dans sa cabane, d'où il m'ordonna de ne point sortir, et ayant un peu repris haleine, il retourna dans la place plus furieux qu'auparavant. Les Indiens de *Caysa* songèrent à la retraite, sans oser demander leurs armes au Capitaine : ils les demandèrent à son fils qui les leur rendit à l'insçu de son père, et ils se retirèrent bien confus d'avoir manqué leur coup.

On pourrait s'imaginer que le zèle de ces Indiens à prendre notre défense, était un heureux préjugé de leurs dispositions à embrasser le Christianisme, mais ce serait mal connaître l'opiniâtreté de leur caractère. Ils regardaient l'entreprise de ceux de *Caysa* comme une insulte personnelle qui leur était faite, et l'ardeur qu'ils firent paraître était bien plutôt l'effet de leur ressentiment, que d'un véritable attachement pour nous. Aussi leurs oreilles, et encore plus leurs cœurs, n'en furent-ils pas moins fermés aux vérités du salut que nous leur annoncions.

Comme leur conversion était l'unique fin de nos travaux et des périls auxquels nous nous exposions, et que nous ne voyions nulle espérance de fléchir la dureté de leurs cœurs, nous nous retirâmes à la vallée des Salines, où il y a une peuplade d'Indiens convertis, et une Eglise sous le titre de l'Immaculée Conception. C'était la saison des pluies, et

nous y demeurâmes tout le temps qu'elles durèrent. Nous y reçûmes de fréquens avis, que les infidèles avaient pris la résolution de nous faire mourir, si la fantaisie nous prenait de rentrer dans leurs bourgades.

Nonobstant ces menaces, dès que les pluies furent cessées, nous fîmes une nouvelle tentative du côté d'*Itau*. Quand nous fûmes à un quart de lieue de la bourgade, je pris le devant, et comme cette bourgade est située au bord de la forêt, je me trouvai au milieu de la place où étaient ces infidèles, sans qu'ils m'eussent aperçu. « Il m'est revenu de plusieurs endroits, leur dis-je, que vous aviez pris la résolution de me tuer, moi et mes compagnons : Je viens m'informer de vous-mêmes, s'il est vrai que vous ayez conçu un si cruel dessein contre des gens qui vous aiment tendrement, et qui veulent vous procurer le plus grand bonheur ». Ils furent tellement étonnés de me voir, qu'ils ne purent faire aucune réponse. Leur surprise fut bien plus grande, quand ils virent approcher mes deux compagnons. Ils ne concevaient pas comment, après les avis qu'ils nous avaient fait donner, nous étions assez hardis pour nous remettre entre leurs mains.

Le Capitaine, qui était absent de la bourgade, arriva un moment après, et j'allai le visiter dans sa cabane. Il me reçut assez bien ; mais quand je lui parlai du dessein que j'avais d'aller plus avant, et de passer aux autres bourgades, il me répondit qu'absolument il

ne me le permettrait pas. Lui ayant repliqué que j'avais à parler aux Capitaines de *Chimeo*, de *Zapatera* et de *Caaruruti*, il me dit qu'il allait les faire avertir de se rendre à sa bourgade. Les deux premiers vinrent effectivement, mais le troisième refusa de nous voir. A peine eus-je ouvert la bouche pour les entretenir de notre Mission, qu'ils me coupèrent la parole, et me dirent de n'y pas penser, qu'ils étaient déterminés à ne nous pas entendre sur un pareil sujet; que l'entrée sur leurs terres nous était absolument fermée; que nous eussions à en sortir le lendemain au plus tard, et à retourner d'où nous venions; c'est à quoi il fallut bien se résoudre. Le seul fruit que j'ai retiré, et qui me dédommage de toutes mes peines, c'est d'avoir eu le temps d'instruire la femme d'un de ces infidèles, qui était attaquée d'une maladie mortelle, et de lui avoir conféré le Baptême qu'elle me demanda instamment un moment avant sa mort.

Quand nous fûmes de retour à la vallée des Salines, nous apprîmes l'arrivée du Révérend Père Provincial, auquel nous rendîmes un compte exact de toutes nos démarches auprès des *Chiriguanes*. Il jugea qu'il fallait abandonner à la malignité de son cœur une Nation si peu traitable, et si fort endurcie dans son infidélité. Dans la vue de nous occuper plus utilement, il m'appliqua aux Missions qui dépendent du Collége de *Tarija*; il donna au P. Pons le soin de la peuplade de Notre-Dame du Rosaire, et

celle la Conception dans la vallée des Salines fut confiée au P. Lizardi. C'est ce qui lui procura une mort glorieuse, qu'il avait cherchée inutilement parmi les *Chiriguanes*.

Les infidèles d'*Ingré* avaient formé, depuis quelque temps, le projet de détruire cette peuplade Chrétienne. Ils traversèrent leurs épaisses forêts, et s'en approchèrent peu-à-peu, sans qu'on pût en avoir connaissance. Le 16 Mai de cette année 1735, à la faveur d'un brouillard épais, ils entrèrent tout-à-coup dans la peuplade : les Néophytes, qui n'étaient pas en assez grand nombre pour leur résister, prirent la fuite. Ces barbares coururent aussitôt à l'Eglise, où le Missionnaire commençait sa Messe ; ils l'arrachèrent de l'autel, déchirèrent ses habits sacerdotaux, pillèrent les vases sacrés, les ornemens et tous les meubles de sa pauvre cabane, dont j'avais été l'architecte, et l'emmenèrent avec eux. A une lieue de la peuplade, ils le mirent tout nu, l'attachèrent à un rocher, et décochèrent contre lui trente-deux flèches, dont une lui perça le cœur.

J'étais uni, avec ce zélé Missionnaire, par les liens de la plus étroite amitié : il était le compagnon inséparable de mes voyages. Les petits meubles, dont je me sers actuellement, tous étaient communs, et ils étaient également à son usage. Ainsi, je les regarde comme autant de précieuses reliques. Les débris de sa peuplade et ses chers Néophytes ont été transportés aux environs de *Tarija*, où ils seront à couvert de la fureur des cruels *Chiriguanes*.

C'est inutilement qu'on s'est employé jus qu'ici à inspirer des sentimens de religion et même d'humanité à ces barbares. Il y a plus de deux cens ans que de fervens Missionnaires, brûlant de zèle pour leur conversion, et s'y employant avec une charité infatigable, les quittèrent sans avoir pu retirer aucun fruit de leurs travaux. Saint François de Solano n'épargna ni soins ni fatigues pour amollir ces cœurs inflexibles, sans avoir pu y réussir. Un d'eux me dit un jour: « tu te » donnes bien des peines inutiles, et fermant » la main : les Indiens, ajouta-t-il, ont le » cœur fermé comme mon poing. Tu te » trompes, répliquai-je, et tu n'en dis pas » assez : leur cœur est plus dur que la pierre : » ni plus ni moins, me répondit-il ; mais en » même-temps ils sont plus adroits et plus » rusés que tu ne penses. Il n'y a point » d'homme, quelque fin qu'il soit, qu'ils ne » trompent, à moins qu'il ne soit bien sur » ses gardes ».

C'est en partie cette mauvaise subtilité de leur esprit qui met obstacle à leur conversion. Ils sont naturellement gais, pleins de feu, enclins à la plaisanterie, et leurs bons mots ne laissent pas d'avoir leur sel : lâches pour l'ordinaire quand ils trouvent de la résistance ; mais insolens jusqu'à l'excès, lorsqu'ils s'apperçoivent qu'on les craint. J'eus bientôt aprofondi leur caractère, et c'est pourquoi souvent je les traitais avec hauteur, et leur parlais en Maître.

Leurs bourgades sont toutes disposées en

forme de cercle, et la place en est le centre. Ils sont fort sujets à s'enivrer d'une liqueur très-forte que font leurs femmes, et ils ne reconnaissent aucune Divinité. Lorsqu'ils sont chez eux, ils vont d'ordinaire tout nus : ils ont pourtant des culottes de cuir, mais le plus souvent ils les portent sous le bras. Quand ils voyagent, ils se mettent un collet de cuir, pour se garantir des épines dont leurs forêts sont remplies.

Leurs femmes ne se couvrent que de quelques vieux haillons, qui leur pendent depuis la ceinture jusqu'aux genoux : elles portent les cheveux longs et bien peignés : au-dessus de la tête elles se font, avec leurs cheveux, une espèce de couronne, qui a assez bon air : elles se peignent d'ordinaire le visage d'un rouge couleur de feu, et tout le reste du corps, lorsqu'il y a quelque Fête où l'on doit s'enivrer. Les hommes se contentent de se tracer sur le visage quelques lignes de la même couleur, auxquelles ils ajoutent quelques gros traits noirs. Quand ils sont peints de la sorte, hommes et femmes, ils ont un air effroyable. Les hommes se percent la lèvre inférieure, et ils y attachent un petit cylindre d'étain, ou d'argent, ou de résine transparente. Ce prétendu ornement s'appelle *Tembeta*.

Les garçons et les filles, jusqu'à l'âge de douze ans, n'ont pas le moindre vêtement ; c'est une coutume généralement établie parmi tous ces infidèles de l'Amérique méridionale. Leurs armes sont la lance, l'arc et

les flèches. Les femmes y sont au-moins aussi rusées que les hommes, et ont une égale aversion pour le Christianisme. Ce qui m'a fort surpris, c'est que, dans la licence où ils vivent, je n'ai jamais remarqué qu'il échappât à aucun homme la moindre action indécente à l'égard des femmes, et jamais je n'ai ouï sortir de leur bouche aucune parole tant soit peu déshonnête.

Leurs mariages, si l'on peut leur donner ce nom, n'ont rien de stable. Un mari quitte sa femme quand il lui plaît; de là vient qu'ils ont des enfans presque dans toutes les bourgades. Dans l'une ils se marient pour deux ans, et ils vont ensuite se remarier dans une autre. C'est pourquoi je leur disais quelquefois qu'ils ressemblaient à leurs perroquets, qui font leur nid une année dans un bois, et l'année suivante dans un autre.

Ce prétendu mariage se fait sans beaucoup de façon : lorsqu'un Indien recherche une Indienne pour sa femme, il tâche de gagner ses bonnes grâces, en la régalant pendant quelque temps des fruits de sa moisson et du gibier qu'il prend à la chasse, après quoi il met à sa porte un faisceau de bois : si elle le retire et le place dans sa cabane, le mariage est conclu. Si elle le laisse à la porte, il doit prendre son parti, et chasser pour une autre.

Ils n'ont point d'autres Médecins qu'un ou deux des plus anciens de la bourgade : toute la science de ces prétendus Médecins consiste à souffler autour du malade pour en chasser

chasser la maladie. Quand je sortis la première fois de *Caysa*, je laissai malade la fille d'un des deux Capitaines ; lorsque je revins peu après, je la trouvai guérie. Ayant eu alors quelques accès de fièvre, sa mère m'exhorta fort à me faire souffler par leur Médecin. Comme elle vit que je me moquais de sa folle crédulité : « Ecoute, me » dit-elle, ma fille était bien mal quand » tu nous quittas ; tu la trouves en parfaite » santé à ton retour : comment s'est-elle » guérie ? c'est uniquement en se fesant » souffler. »

Lorsqu'une fille a atteint un certain âge, on l'oblige à demeurer dans son hamac, qu'on suspend au haut du toît de la cabane : le second mois on baisse le hamac jusqu'au milieu ; et le troisième mois de vieilles femmes entrent dans la cabane armées de bâtons : elles courent de tous côtés en frappant tout ce qu'elles rencontrent, et poursuivant, à ce qu'elles disent, la couleuvre qui a piqué la fille, jusqu'à ce que l'une d'elles mette fin à ce manège, en disant qu'elle a tué la couleuvre.

Quand une femme a mis un enfant au monde, c'est l'usage que son mari observe durant trois ou quatre jours un jeûne si rigoureux, qu'il ne lui est pas même permis de boire. Un Indien de bonne volonté m'aidait à construire ma cabane, lorsque j'étais à *Caysa* : il disparut pendant deux jours : le troisième jour je le rencontrai avec un visage hâve et tout défait. « D'où te vient

» cette pâleur, lui dis-je, et pourquoi n
» viens-tu plus m'aider à l'ordinaire ? J
» jeûne, me répondit-il. » Sa répons
m'étonna fort, mais je fus bien plus sur
pris, lorsque lui en ayant demandé la rai
son, il me dit qu'il jeûnait parce que s
femme était en couches. Je lui fis sentir s
bêtise, et lui ordonnai d'aller prendre
l'heure même de la nourriture. « Si ta femm
» est en couches, lui ajoûtai-je, c'est à ell
» à jeûner, et non pas à toi. » Il goûta cett
raison, et vint peu après travailler comm
il fesait auparavant.

Ils n'abandonnent point leurs morts comm
d'autres barbares. Quand quelqu'un de leu
famille est décédé, ils le mettent dans u
pot de terre proportionné à la grandeur d
cadavre, et l'enterrent dans leurs propre
cabanes. C'est pourquoi tout autour de cha
que cabane, on voit la terre élevée en espèc
de talus, selon le nombre des pots de ter
qui y sont enterrés.

Les femmes pleurent les morts trois fo
le jour, dès le matin, à midi, et vers l
soir : cette cérémonie dure plusieurs mois
et autant qu'il leur plaît. Cette sorte de deu
commence même aussitôt qu'ils jugent qu
la maladie est dangereuse : trois ou quat
femmes environnent le hamac du malad
avec des cris et des hurlemens effroyables
et cela dure quelquefois quinze jours d
suite. Le malade aime mieux qu'on l
rompe la tête, que de n'être pas pleuré d
la sorte ; car si l'on manquait à cette cér

monie, ce serait un signe infaillible qu'il n'est pas aimé.

Ils croient l'immortalité de l'ame, mais sans savoir ce qu'elle devient pour la suite; ils s'imaginent qu'au sortir du corps, elle est errante dans les broussailles des bois qui sont autour de leurs bourgades; ils vont la chercher tous les matins; lassés de la chercher inutilement, ils l'abandonnent.

Ils doivent avoir quelque idée de la métempsycose; car m'entretenant un jour avec une Indienne, qui avait laissé sa fille dans une bourgade voisine, elle fut effrayée de voir passer un renard près de nous; « Ne » serait-ce point, me dit-elle, l'ame de ma » fille qui serait morte? »

Ils tirent un mauvais augure du chant de certains oiseaux, d'un sur-tout, qui est de couleur cendrée, et qui n'est pas plus gros qu'un moineau; on le nomme *Chochos*. S'ils se mettent en voyage, et qu'ils l'entendent chanter, ils ne vont pas plus loin, et retournent à l'instant chez eux. Je me souviens que conférant un jour avec les Capitaines de trois bourgades, et un grand nombre d'Indiens, un de ces *Chochos* se mit à chanter dans le bois voisin; ils demeurèrent interdits et saisis de frayeur, et la conversation cessa sur l'heure.

Du reste, les magiciens et les sorciers, qui font fortune chez d'autres Sauvages, sont parmi eux en exécration, et ils les regardent comme des pestes publiques. Trois ou quatre mois avant que je vinsse à *Cayse*,

ils y avaient brûlé vifs quatre Indiens d
Sinanditi, sur le simple soupçon que le fil
d'un Capitaine était mort par les maléfice
qu'ils avaient jetés sur lui. Lorsqu'ils voien
qu'une maladie traîne en longueur, et qu
les souffleurs ne la guérissent point, ils n
manquent pas de dire que le malade es
ensorcelé.

Je ne finirais point, mon Révérend Père
si je vous fesais le détail de toutes les supers
titions ridicules qui règnent parmi ces pau
vres Infidèles dont le démon s'est rend
absolument le maître. J'ai peine à croir
qu'on puisse jamais les en désabuser, à
moins que Dieu ne jette sur eux les regard
de sa grande miséricorde. Souvenez-vou
toujours de moi dans vos saints sacrifices
en la participation desquels je suis ave
respect, etc.

ÉTAT DES MISSIONS

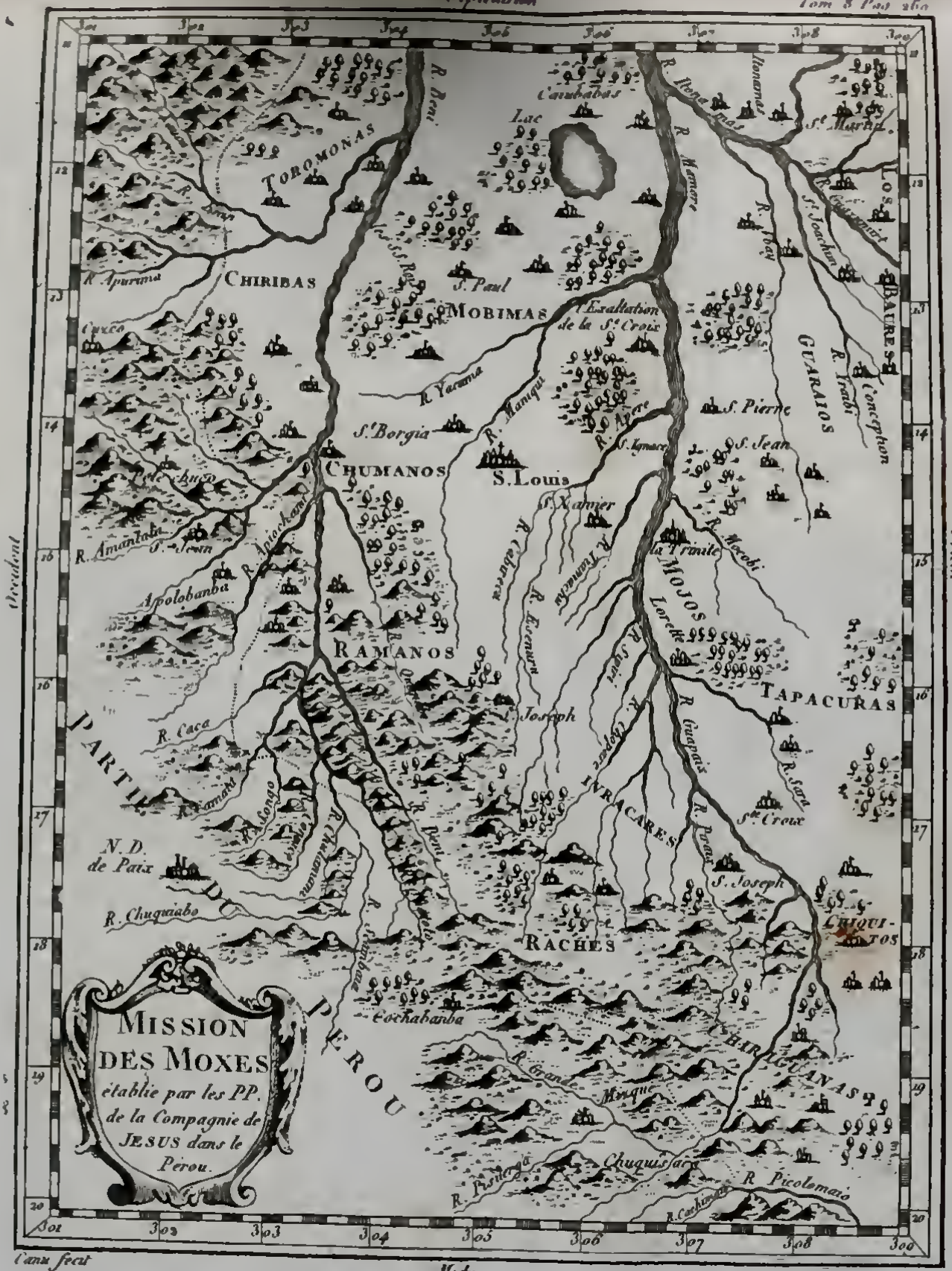
Des Pères Jésuites de la Province du Paraguay, parmi les Indiens de l'Amérique méridionale, appelés Chiquites, *et de celles qu'ils ont établies sur les rivières de Parana et Uruguay dans le même Continent. Tiré d'un Mémoire Espagnol envoyé à Sa Majesté Catholique par le Père François Burges, de la Compagnie de Jésus, Procureur-Général de la Province du Paraguay.*

Les *Chiquites*, ainsi nommés par les Espagnols du Paraguay, qui en ont fait la découverte, sont entre le 16 degré de latitude australe, et le tropique du capricorne; ils ont à l'Occident la ville de Saint-Laurent et la province de Sainte-Croix de la Sierra, et s'étendent vers l'Orient environ cent quarante lieues jusqu'à la rivière Paraguay. Au Nord, cette Nation est terminée par les montagnes des *Tapacures* qui la séparent de celles des *Moxes*; au Sud, elle confine avec l'ancienne ville de Sainte-Croix.

Le Pays a environ cent lieues du Nord au Sud; son terrain est montagneux; il abonde en miel, on y trouve des cerfs, des buffles, des tigres, des lions, des ours, et d'autres bêtes semblables; les pluies et les ruisseaux forment de grandes mares où se trouvent des

crocodiles et certaines espèces de poissons. Dans la saison des pluies le Pays est tout inondé ; alors tout commerce cesse entre les habitations. Comme durant l'hiver le plat Pays est tout couvert de méchantes herbes, ces Indiens labourent les collines, et ils y ont d'ordinaire une bonne récolte de maïs, de racines d'yuca, de manioc, dont ils font de la cassave qui leur sert de pain, de patates, de légumes, et de divers autres fruits.

Le dérangement des saisons et la chaleur excessive du climat y causent beaucoup de maladies, et souvent même la peste, qui enlève beaucoup de monde. Ces Peuples sont d'ailleurs si grossiers, qu'ils ignorent jusqu'aux moyens de se précautionner contre les injures de l'air. Ils ne connaissent que deux manières de se faire traiter dans leurs maladies : la première est de faire sucer la partie où ils sentent de la douleur, par des gens que les Espagnols ont appelés pour cette raison *Chupadores*. Cet emploi est exercé par les Caciques, qui sont les principaux de la Nation, et qui par-là se donnent une grande autorité sur l'esprit de ces Peuples. Leur coutume est de faire diverses questions au malade : Où sentez-vous de la douleur, lui demandent-ils ? En quel lieu êtes-vous allé immédiatement avant votre maladie ? N'avez-vous pas répandu la chica ? (C'est une liqueur enivrante dont ils font grand cas.) N'avez-vous pas jeté de la chair de cerf ou quelque morceau de tortue ? Si le malade avoue quelqu'une de ces choses ; justement,



MISSION DES MOXES
établie par les PP. de la Compagnie de JESUS dans le Perou.

reprend le Médecin, voilà ce qui vous tue ; l'ame du cerf ou de la tortue est entrée dans votre corps, pour se venger de l'outrage que vous lui avez fait. Le Médecin suce ensuite la partie malade, et au bout de quelque temps il jette par la bouche une matière noire : voilà, dit-il, le venin que j'ai tiré de votre corps.

Le second remède auquel ils ont recours est plus conforme à leurs mœurs barbares. Ils tuent les femmes Indiennes qu'ils s'imaginent être la cause de leur mal, et, offrant ainsi par avance cette espèce de tribut à la mort, ils se persuadent qu'ils sont exempts de le payer pour eux-mêmes. Comme leur intelligence est fort bornée, et que leur esprit ne va guère plus loin que leurs sens, ils n'attribuent toutes leurs maladies qu'aux causes extérieures, n'ayant aucune idée des principes internes qui altèrent la santé.

Ils ont la plupart la taille belle et grande, le visage un peu long. Quand ils ont atteint l'âge de vingt ans, ils laissent croître leurs cheveux : ils vont presque tout nus; ils laissent pendre négligemment sur leurs épaules un paquet de queues de singes et de plumes d'oiseaux qu'ils ont tués à la chasse, afin de faire voir par-là leur habileté à tirer de l'arc. Ils se percent les oreilles et la lèvre inférieure, où ils attachent une pièce d'étain : ils se servent encore de chapeaux de plumes assez agréables par la diversité des couleurs. Les seuls Caciques ont des chemisettes : les femmes portent une espèce de

tablier qui s'appelle dans leur langue *Typoy*.

On ne voit parmi eux aucune forme de police ni de gouvernement : cependant dans leurs assemblées ils suivent les avis des anciens et des Caciques. Le pouvoir de ces derniers ne se transmet point à leurs enfans ; ils doivent l'acquérir par leur valeur et par leur mérite. Ils passent pour braves quand ils ont blessé leur ennemi ou qu'ils l'ont fait prisonnier. Il n'ont souvent d'autre raison de se faire la guerre, que l'envie d'avoir quelques ferremens, ou de se rendre les maîtres des autres, à quoi ils sont portés par leur naturel fier et hautain. Du reste, ils traitent fort bien leurs prisonniers, et souvent ils les marient à leurs filles.

Bien que la polygamie ne soit pas permise au Peuple, les Caciques peuvent avoir 2 ou 3 femmes ; comme le rang qu'ils tiennent les oblige à donner souvent la *Chica* (1), et que ce sont les femmes qui l'apprêtent ; une seule ne suffirait pas à cette fonction. On ne prend aucun soin de l'éducation des enfans, et on ne leur inspire aucun respect pour leurs parens ; ainsi, abandonnés à eux-mêmes, ils ne suivent que leur caprice, et ils s'accoutument à vivre dans une indépendance absolue.

Leurs cabanes sont de paille et faites en forme de four ; la porte en est si petite et si basse, qu'ils ne peuvent s'y gliser qu'en se traînant sur le ventre ; c'est ce qui les a fait nommer

(1) Liqueur faite de maïs, de manioc et de quelques autres fruits, qui est en usage dans leurs festins.

Chiquites par les Espagnols, comme qui dirait *Peuples rapetissés*. Ils en usent ainsi, à ce qu'ils disent, afin de se mettre à couvert des Mosquites, dont on est fort incommodé durant le temps des pluies.

Ils ont pourtant de grandes maisons construites de branches d'arbres, où logent les garçons qui ont quatorze à quinze ans; car, à cet âge, ils ne peuvent plus demeurer dans la cabane de leur père. C'est dans ces mêmes maisons qu'ils reçoivent leurs hôtes et qu'ils les régalent en leur donnant la *Chica*. Ces sortes de festins, qui durent d'ordinaire trois jours et trois nuits, se passent à boire, à manger et à danser. C'est à qui boira le plus de la *Chica*, dont ils s'enivrent jusqu'à devenir furieux : alors ils se jettent sur ceux dont ils croient avoir reçu quelque affront, et il arrive souvent que ces sortes de réjouissances se terminent par la mort de quelques-uns de ces misérables.

Voici de quelle manière ils passent la journée dans leurs Villages : ils déjeûnent au lever du soleil, puis ils jouent de la flûte en attendant que la rosée se passe; car, selon eux, elle est fort nuisible à la santé. Quand le soleil est un peu haut, ils vont labourer leurs terres avec des pelles d'un bois très-dur, qui leur tiennent lieu de bêches. A midi ils viennent dîner. Sur le soir ils se promènent, ils se rendent des visites les uns aux autres, ils se donnent à manger et à boire : le peu qu'ils ont se partage entre tous ceux qui se trouvent présens. Comme les femmes

sont ennemies du travail, elles passent presque tout leur temps à se visiter et à s'entretenir ensemble : elles n'ont d'autre occupation que de tirer de l'eau, d'aller quérir du bois, de cuire le maïs, l'yuca, etc., de filer de quoi faire leur *typoy*, ou bien les chemisettes et les hamacs de leurs maris; car, pour ce qui les regarde, elles couchent sur la terre, qu'elles couvrent d'un simple tapis de feuilles de palmiers, ou bien elles se reposent sur une claie faite de gros bâtons assez inégaux. Ils soupent au coucher du soleil, et aussitôt après ils vont dormir, à la réserve des jeunes garçons et de ceux qui ne sont pas mariés : ceux-ci s'assemblent sous des arbres, et ils vont ensuite danser devant toutes les cabanes du Village. Leur danse est assez particulière : ils forment un grand cercle, au milieu duquel se mettent deux Indiens qui jouent chacun d'une longue flûte qui n'a qu'un trou, et qui, par conséquent, ne rend que deux tons. Ils se donnent de grands mouvemens au son de cet instrument, sans pourtant changer de place. Les Indiennes forment pareillement un cercle de danse derrière les garçons, et ils ne vont prendre du repos qu'après avoir poussé ce divertissement jusqu'à deux ou trois heures dans la nuit.

Le temps de leur pêche et de leur chasse suit la récolte du maïs. Quand les pluies sont passées, lesquelles durent depuis le mois de Novembre jusqu'au mois de Mai, ils se partagent en diverses troupes, et vont chas-

ser sur les montagnes pendant deux ou trois mois : ils ne reviennent de leur chasse que vers le mois d'Août, qui est le temps auquel ils ensemencent leurs terres.

Il n'y a guère de Nation, quelque barbare qu'elle soit, qui ne reconnaisse quelque Divinité. Pour ce qui est des Chiquites, il n'y a parmi eux nul vestige d'aucun culte qu'ils rendent à quoi que ce soit de visible ou d'invisible, pas même au démon, qu'ils appréhendent extrêmement. Ainsi, ils vivent comme des bêtes, sans nulle connaissance d'une autre vie, n'ayant d'autre Dieu que leur ventre, et bornant toute leur félicité aux satisfactions de la vie présente. C'est ce qui les a portés à détruire tout-à-fait les Sorciers qu'ils regardaient comme les plus grands ennemis de la vie ; et même à présent il suffirait qu'un homme eût rêvé en dormant que son voisin est sorcier, pour qu'il se portât à lui ôter la vie, s'il le pouvait.

Cependant ils ne laissent pas d'être fort superstitieux, sur-tout par rapport au chant des oiseaux, qu'ils observent avec une attention scrupuleuse : ils en augurent les malheurs qui doivent arriver, et de là ils jugent souvent que les Espagnols sont prêts à faire des irruptions sur leurs terres. Cette appréhension seule est capable de les faire fuir bien avant dans les montagnes : alors les enfans se séparent de leurs pères, et les pères ne regardent plus leurs enfans que comme des étrangers ; les liens de la nature, qui

sont connus des bêtes mêmes, n'ont pas la force de les unir ensemble : un père vendra son fils pour un couteau ou pour une hache ; c'est ce qui fesait craindre aux Missionnaires de ne pouvoir réussir à les rassembler dans des bourgades ; ce qui est absolument nécessaire, car il en faut faire des hommes avant que d'en faire des Chrétiens.

Après avoir donné une connaissance générale des mœurs de cette Nation, il faut parler de la manière dont l'Evangile lui fut annoncé, et de ce qui donna lieu aux Jésuites d'entrer dans le pays des Chiquites. Leurs vues ne s'étaient pas tournées d'abord de ce côté-là ; ils ne pensaient qu'à la conversion des *Chiriguanes*, des *Matagayes*, des *Tobas*, des *Mocobies* et de diverses autres Nations semblables. On avait choisi le Collége que Dom Jean Fernandez de Campero, Maître de Camp et Chevalier de l'Ordre de Calatrava, avait fondé dans la ville de *Tarija*, qui se trouve dans le voisinage de toutes ces Nations, pour y faire un séminaire d'ouvriers Evangéliques, propres à porter la Foi chez tant de Peuples infidèles. Le Père Joseph-François de Arce et le Père Jean-Baptiste de Cea entrèrent les premiers chez les *Chiriguanes*, pour connaître quelle était la disposition de leurs esprits, et en quel lieu on pourrait établir des Missionnaires : ce ne fut qu'avec bien des fatigues qu'ils arrivèrent à la rivière de *Guapay*, où ils furent assez bien reçus des Indiens et de leurs Caciques : le Père de Arce eut la con-

solation d'instruire et de baptiser quatre de ces infidèles qui se mouraient : ensuite il se disposa à s'en retourner, après avoir promis aux Caciques qu'il leur enverrait au plutôt des Missionnaires pour continuer de les instruire.

Comme il était sur son départ, la sœur d'un Cacique, nommée Tambacura, vint trouver le Père, et elle le supplia de protéger son frère auprès du Gouverneur de Sainte-Croix, qui voulait lui faire son procès sur une accusation très-fausse. Le Père de Arce saisit cette occasion de servir le Cacique, et par-là de gagner de plus en plus la confiance des Indiens. Il sollicita sa grâce, et il l'obtint.

Cependant Dom Augustin de la Concha (c'est le nom de ce Gouverneur), ne pouvait goûter l'entreprise des Missionnaires. Il leur représenta que leurs travaux auprès des Chiriguanes seraient inutiles ; que c'était une Nation tout-à-fait indomptable ; que les Jésuites du Pérou avaient déjà fait diverses tentatives pour les convertir à la Foi, sans avoir pu y réussir ; que leur zèle serait bien mieux employé auprès des Chiquites ; que c'était un Peuple doux et paisible, qui n'attendait que des Missionnaires pour se faire instruire; que les Jésuites du Paraguay avaient la Mission des *Itatines* dans le voisinage de cette Nation, et qu'il leur était facile d'entrer de là chez les Chiquites, dont le pays s'étend jusqu'à la rivière de Paraguay, laquelle, après avoir formé la rivière de la

Plata, va se décharger dans l'Océan, à 35 degrés de latitude australe ; que les Jésuites du Pérou n'avaient pas la même facilité que ceux du Paraguay ; qu'ils étaient trop occupés auprès de la nombreuse Nation des Moxes, qui est fort éloignée de celle des Chiquites ; qu'enfin, s'il était nécessaire, il en écrirait au Père Provincial et au Père Général même, qui était de ses amis. Le Père de Arce répondit au Gouverneur qu'il ne pouvait rien entreprendre sans l'ordre de ses Supérieurs, mais qu'il ne tarderait pas à l'exécuter, aussitôt qu'il lui aurait été intimé.

Cependant, ayant reçu vers le commencement de l'année 1691, un renfort de Missionnaires ; et ayant pris connaissance du pays des Chiriguanes, qu'il avait parcouru, il fonda la première Mission sur la rivière Guapay : il lui donna le nom de la Présentation de Notre-Dame, et il la mit sous la conduite du Père de Cea et du Père Centeno. Le 31 Juillet de la même année il établit la Mission de Saint-Ignace dans la vallée de *Tarequea*, qui est entre la ville de *Tarija* et la rivière Guapay : il la confia au Père Joseph Tolu, après quoi il retourna au Collége de Tarija pour conférer avec son Supérieur sur les moyens de porter la lumière de l'Evangile aux Nations des Chiquites. Là il eut ordre d'aller reconnaître la rivière de Paraguay, et d'examiner s'il trouvait dans l'esprit des Chiquites des dispositions favorables pour recevoir la Foi.

Le Père de Arce ne différa pas à se rendre à Sainte-Croix de la Sierra ; mais il y trouva les choses bien changées. Dom Augustin de la Concha, qui avait si fort a cœur la conversion des Chiquites, avait quitté le Gouvernement de ce pays-là, et tout le monde dissuadait le Père d'une entreprise qu'on regardait comme téméraire et inutile. C'était, disait-on, s'exposer imprudemment à une mort certaine, que de se livrer entre les mains d'un Peuple barbare qui le massacrerait aussitôt qu'il serait entré dans leur pays. Comme ces discours n'effrayaient point le Missionnaire, qu'au contraire ils ne servaient qu'à animer son zèle, quelques Espagnols que leur propre intérêt touchait davantage que le salut des infidèles, s'opposèrent formellement à son dessein : ils prévoyaient que si les Missionnaires entraient une fois chez les Chiquites, ils les empêcheraient d'y faire des excursions, et d'y enlever des esclaves, dont ils retiraient de grosses sommes par le trafic qu'ils en fesaient au Pérou, et c'est ce qui leur fit redoubler leurs efforts pour rompre toutes les mesures du Père. Il eut beau chercher un guide pour le conduire dans ces terres inconnues, il n'en put jamais trouver. Enfin, après bien des sollicitations et des prières, il engagea secrètement deux jeunes hommes qui savaient passablement les chemins à le guider jusques chez les *Pignocas*, qui sont voisins des Chiquites.

Il partit donc au commencement de Dé-

cembre, et il eut beaucoup à souffrir pendant un mois que dura son voyage : tantôt il lui fallait grimper à des montagnes escarpées ; tantôt il avait à traverser des rivières très-profondes ; d'autres fois il était obligé de se tracer un chemin dans des lieux qui n'avaient été pratiqués de personne. Enfin, après des fatigues incroyables, il arriva chez les *Pignocas*. La joie qu'il eut de se voir au milieu de ces Peuples, fut bien tempérée par la douleur qu'il ressentit du triste état où il les trouva. La petite vérole fesait parmi eux de grands ravages, et enlevait tous les jours quantité de monde. Le bon accueil qu'on lui fit le consola : ces Indiens l'assurèrent qu'ils avaient un desir sincère d'embrasser la Foi, et que s'il était venu plutôt, plusieurs de leurs compatriotes qui étaient morts auraient reçu le Baptême : ils lui offrirent ensuite des légumes, du maïs, des citrouilles, des patates et divers autres fruits qu'ils cueillent dans les bois ; ils le prièrent instamment de ne les pas abandonner, et ils lui promirent de bâtir une Eglise, et de lui fournir tout ce qui serait nécessaire à sa subsistance.

Des dispositions si favorables au Christianisme charmèrent le Père de Arce ; c'est pourquoi, fesant réflexion que le temps des pluies était venu, que le pays, qui est une terre basse, étant tout inondé, il ne pouvait continuer la découverte de la rivière de Paraguay qu'au mois d'Avril, que les pluies cessaient, il se détermina à demeurer tout ce

temps-là parmi les Chiquites, et il leur promit que s'il était contraint de les quitter, il ferait venir d'autres Missionnaires qui prendraient sa place.

Ces paroles du Missionnaire comblaient de joie les Indiens : quoiqu'ils ne fussent pas encore bien rétablis de leur maladie, ils se mirent en devoir d'exécuter ce qu'ils avaient promis. Ils choisirent un lieu propre à placer une Eglise, et ils commencèrent par y planter une Croix : tous se prosternèrent devant ce signe du salut. Le Père récita les Litanies à haute voix, et les Indiens y assistèrent à genoux. Dès le soir même ces pauvres gens se mirent à couper du bois, et ils travaillèrent avec tant d'ardeur qu'en moins de quinze jours l'Eglise fut achevée et dédiée à saint François-Xavier. Ils s'y assemblaient tous les jours pour se faire instruire de la doctrine Chrétienne, et souvent le Missionnaire était obligé de passer une partie de la nuit à leur expliquer ce qu'ils n'entendaient pas, ou à leur répéter ce qu'ils avaient oublié. Cette assiduité et cette application extraordinaire les mit bientôt en état de recevoir le Baptême. Le Père commença par l'administrer à quatre-vingt-dix enfans qui étaient bien instruits : l'un d'eux ne survécut pas long-temps à cette grâce, et il alla prendre possession du céleste héritage que ces eaux salutaires venaient de lui acquérir.

Des progrès si rapides consolaient infiniment le Missionnaire, et adoucissaient tou-

tes ses peines. Sa joie augmenta par l'arrivée de plusieurs Caciques, qui le prièrent de leur marquer un lieu dans la nouvelle peuplade, où ils pussent se loger eux et leurs familles, et ne faire qu'un même Peuple avec les nouveaux fidèles. D'un autre côté, les *Pegnoquis* lui députèrent quelques-uns de leur Nation, pour le prier de leur envoyer des Missionnaires qui les missent au rang des enfans de Dieu. De toutes parts les Indiens accouraient pour se faire instruire, et l'Eglise se trouva bientôt trop petite pour les contenir.

Mais ces heureux commencemens furent bientôt troublés, soit par une maladie dangereuse, qui pensa ravir le Missionnaire à ses Néophytes, soit par les irruptions des Mamelucs Portugais du Brésil. Ce sont des bandits qui, pour éviter le châtiment que méritent leurs crimes, s'attroupent en certains lieux, courent le pays à main armée, et vivent dans une entière indépendance. Ils ne menaçaient de rien moins que de pousser leur excursion jusqu'à Sainte-Croix de la Sierra, qu'ils prétendaient détruire, et d'emmener esclaves tous les Chiquites qu'ils trouveraient sur leur route. On eut ces avis par un Indien qui avait été pris par les Portugais, et qui s'était échappé de leurs mains, au passage de la rivière de Paraguay.

A cette nouvelle, le Père de Arce partit avec trois Indiens qui connaissaient le pays, pour observer de près leur marche : il prit sa route vers l'Orient, et il passa chez les Nations des *Boros*, des *Tabicas*, des

Taucas, etc. Par-tout il fut bien reçu, et tous ces Peuples parurent disposés à se soumettre au joug de l'Evangile. Le Missionnaire apprit bientôt par quelques Indiens tout effrayés, qui prenaient la fuite, et par le bruit même des mousquets, que les Mamelucs Portugais étaient proche. Aussitôt il exhorta les Indiens à joindre leurs familles ensemble, et à se retirer dans un lieu avantageux, où ils pussent plus aisément se mettre à couvert des insultes de l'ennemi. L'avis du Père fut suivi, et les Indiens se retirèrent dans un endroit appelé *Capoco*, où, peu de temps après, on fonda la Mission de Saint-Raphaël. Ce poste était assez sûr à cause d'un grand bois fort épais, que les Indiens mettaient entr'eux et la route que tenaient les Portugais.

Cependant, le Missionnaire les trouvant tous réunis, profita de l'occasion pour les instruire autant que le temps le lui permettait; et, après avoir baptisé quelques enfans, il se rendit à sa Mission de Saint-François-Xavier, qui était à 50 lieues plus loin, d'où il partit incontinent pour aller à Sainte-Croix de la Sierra avertir le Gouverneur de ce qui se passait, et lui demander un prompt secours. On lui donna trente soldats avec un Commandant, qui partirent en toute diligence pour la Mission de S.-François-Xavier, où ils furent joints par cinq cens Indiens Chiquites, tous armés de flèches.

Comme l'endroit où cette Mission est située n'était pas assez sûr, on jugea plus à

propos d'aller camper sur la rivière *Aperé*, que les Espagnols nomment de Saint-Michel. Le Commandant envoya aussitôt des coureurs pour reconnaître l'ennemi, et le lendemain il eut nouvelle qu'il était arrivé à la bourgade de Saint-Xavier, qu'on venait d'abandonner. On reçut même une lettre du Commandant Portugais qu'il écrivait au Missionnaire, et dont voici la teneur :

MON RÉVÉREND PÈRE,

« Je suis arrivé ici avec deux compagnies » de braves soldats de ma Nation : nous » n'avons nul dessein de vous faire du mal : » nous venons chercher quelques-uns de nos » gens qui se sont réfugiés dans ce pays ; » ainsi, vous pouvez retourner dans votre » maison, et ramener avec vous vos Néo- » phytes ; vous y serez en toute sûreté. Je » prie Dieu qu'il vous conserve. »

ANTOINE FERRAEZ.

Après la lecture de cette lettre, le Commandant Espagnol fit aussitôt marcher ses troupes vers les Portugais. Il arriva sur les trois heures après-midi à une lieue du camp ennemi. Il crut devoir différer le combat jusqu'au lendemain matin, soit pour délasser ses troupes, soit pour donner le temps aux Espagnols et aux Indiens de se confesser. Les Missionnaires qui les accompa-

gnaient furent occupés jusqu'à minuit à entendre les confessions. Sur les trois heures du matin le Commandant donna ses ordres pour le combat. Il fut réglé qu'on sommerait d'abord les Portugais de mettre bas les armes : qu'à leur refus on tirerait un coup de fusil qui servirait de signal pour commencer le combat.

Cet ordre fut troublé par l'imprudence de six Espagnols, qui obligèrent un Indien du parti Portugais à décharger son mousquet dans la tête de l'un d'eux : cette mort est aussitôt vengée par celle de deux Portugais ; et, le combat s'étant ainsi engagé, on se mêla avec furie. Antoine Ferraez et Manuel de Friaz, qui commandaient les deux Compagnies, furent tués à ce premier choc ; la mort des Chefs effraya leurs soldats, qui se jetèrent avec précipitation dans la rivière de Saint-Michel pour se sauver à la nage. Ce fut vainement ; les Espagnols et les Indiens en firent un tel carnage, que de cent cinquante hommes qu'ils étaient, il n'en resta que six, dont trois furent faits prisonniers ; trois autres prirent la fuite, et allèrent porter la nouvelle de leur défaite à une autre troupe de leurs gens, qui étaient entrés par un autre chemin dans le pays des *Pegnoquis*, et avaient enlevé quinze cens de ces malheureux Indiens. Ils n'eurent pas plutôt appris cette nouvelle, qu'ils repassèrent au plus vîte la rivière de Paraguay, et se retirèrent au Brésil. Les Espagnols s'en retournèrent à Sainte-Croix, n'ayant perdu que

six de leurs soldats et deux Indiens ; ils y conduisirent les trois prisonniers Portugais, et ils eurent la gloire d'avoir sauvé cette Chrétienté naissante, qui était perdue si elle n'avait été secourue à temps.

Dom Louis-Antoine Calvo, Gouverneur de Sainte-Croix, remit les prisonniers au pouvoir du Conseil Royal de *Charcas*, auquel il envoya une relation détaillée de cette expédition. Il eut ordre du Conseil d'en informer les Missionnaires et les Indiens du Paraguay, afin qu'ils prissent les mesures convenables pour prévenir de semblables malheurs, qui intéressaient également et la Religion et l'Etat.

On ne pouvait douter que ces Mamelucs n'eussent sur le pays des Chiquites et sur la ville de Sainte-Croix, le même dessein qu'ils avaient tâché d'exécuter auparavant sur les *Guariniens* du Paraguay et sur d'autres Nations Indiennes sujettes à la Couronne d'Espagne. Leur vue était de s'emparer de toutes ces terres, et de se frayer un passage au Pérou, se mettant peu en peine de ruiner le Christianisme, pourvu qu'ils satisfissent leur ambition et leur avarice.

Comme la connaissance de la route que tinrent les Mamelucs du Brésil peut être utile afin de se précautionner contre leurs violences, et que d'ailleurs cet itinéraire ne servira pas peu à réformer les cartes géographiques, il est à propos de rapporter ici ce que l'on en a appris de Gabriel-Antoine Maziel, l'un des trois Portugais qui furent faits pri-

sonniers dans le combat dont nous venons de parler. Il déclara donc qu'il partit du Brésil avec ses compagnons, et qu'ils se mirent en canot sur la rivière *Anemby*, qui tombe dans le fleuve Parana par le côté du Nord; qu'ils entrèrent ensuite dans ce fleuve; et, qu'ayant trouvé l'embouchure de la rivière *Imuncina*, qui se décharge du côté du Sud, ils la remontèrent pendant huit jours, ne fesant que des demi-journées de chemin jusques vers la ville de *Xeres*, qui est à présent détruite; qu'ils laissèrent en ce lieu-là les canots sur lesquels ils étaient venus de Saint-Paul; qu'ils y laissèrent aussi de leurs gens pour les garder, et pour semer de quoi recueillir à leur retour; qu'ils continuèrent leur voyage à pied, et qu'après douze demi-journées qu'ils firent dans les Campagnes agréables de *Xeres*, ils arrivèrent à la rivière de *Boinhay*, qui va tomber dans le fleuve de Paraguay du côté du Nord; qu'ils firent d'autres canots pour descendre cette rivière, et qu'ils semèrent des grains pour le retour; qu'après avoir navigué pendant dix jours, ils arrivèrent au fleuve Paraguay; qu'ils le remontèrent pendant huit jours, et arrivèrent à l'entrée de l'étang *Manioré*; et qu'après un jour entier ils prirent terre au port des Indiens *Itatines*, où ils enterrèrent leurs canots dans une grande sablière, afin de s'en servir à leur retour; qu'ils poursuivirent ensuite leur voyage à pied, ne fesant qu'une ou deux lieues au plus par jour, afin d'avoir le temps de courir sur les montagnes pour y

trouver de quoi vivre, et pour se rendre au lieu où ils campaient avant midi.

Tel fut ensuite l'ordre de leur marche : le premier jour ils partirent du port des *Itatines*, tirant à l'Occident, un peu vers le Nord, et ils arrivèrent à un marais d'eau salée ; le deuxième, ils marchèrent ce jour-là et presque tout le reste du voyage à l'Occident, et ils s'arrêtèrent en un lieu nommé *Mbocaytibazon*, où ils ne trouvèrent point d'eau ; le troisième, détournant un peu vers le Sud, ils vinrent sur les bords d'un ruisseau ; ils y firent quelques puits pour avoir plus d'eau ; le quatrième, ils se rendirent à une mare appelée *Guacuruti* ; le cinquième, ils s'arrêtèrent dans un champ près d'un ruisseau ; le sixième, ils allèrent à un autre ruisseau au pied d'une montagne ; le septième, à une mare dans un grand champ nommé *Jacuba* ; le huitième, ils marchèrent dans une vaste campagne tirant au Nord, et ils campèrent sur les bords d'un ruisseau ; le neuvième, suivant la même route, ils allèrent à *Yacu* ; le dixième, ils passèrent une montagne en tirant sur le Nord, et ils arrivèrent auprès d'une mare ; le onzième, ils marchèrent vers l'Occident, et ils s'arrêtèrent dans un champ ; le douzième, ils passèrent dans une plaine, et, suivant la même route, ils arrivèrent à une bourgade ruinée, qui avait appartenu aux *Itatines* ; le treizième, suivant encore la même route, ils arrivèrent à une autre bourgade ruinée de cette même Nation ; le quatorzième, ils continuèrent leur route dans

dans une Campagne, et ils arrivèrent à un ruisseau; le quinzième, ils se firent un chemin sur une montagne; et, tirant à l'Occident, un peu vers le Sud, ils allèrent à un autre ruisseau; le seizième, tournant un peu au Nord, ils marchèrent encore jusqu'à un ruisseau; le dix-septième, ayant marché au Nord, ils campèrent entre deux petites collines; le dix-huitième, fesant même route, ils vinrent à l'entrée de *Tareyri*; le dix-neuvième, marchant au Sud, un peu vers l'Occident, ils campèrent sur les bords d'un ruisseau au pied d'une montagne; le vingtième, ils tirèrent au Nord vers la source de ce ruisseau; et, ayant continué huit jours cette même route, ils arrivèrent au pays des *Taucas*, qui est de la Nation des *Chiquites*, d'où l'on voit la montagne *Agnapurahey*, qui s'étend vers le Sud; le vingt-huitième, ils passèrent vers le Sud, à une autre bourgade des *Taucas*, plus voisine de cette montagne; le vingt-neuvième, ayant passé une montagne, et tirant vers l'Occident, ils arrivèrent à un étang des *Pegnoquis*, dans un grand champ; le trentième, ils suivirent la même route pour se rendre au bout de cet étang, où commence la chaîne des montagnes des *Pignocas*; le trente-unième, ils eurent de mauvais chemins dans un pays montagneux et tout couvert de palmiers; ils tirèrent à l'Occident, un peu vers le Nord, et ils vinrent à la colline des *Quimecas*; ils continuèrent la même route pendant quatre jours. Ce fut là que, quelques années aupa-

ravant, Jean Borallo de Almada, Chef des Mamelucs, fut battu par les *Pegnoquis*; le trente-cinquième, tirant à l'Occident, ils arrivèrent à la rivière *Aperé*, autrement de Saint-Michel; le trente-sixième et le trente-septième, ils marchèrent sur des montagnes, et vinrent aux habitations des *Xamarus*; le trente-huitième, ils passèrent la montagne des *Pignocas* pour se rendre aux bourgades des *Pegnoquis*, et ils passèrent la rivière *Aperé*. Enfin, ils finirent leur marche dans le pays des *Quimes*, puis ils s'emparèrent de la bourgade de Saint-François-Xavier chez les *Pignocas*, où ils furent entièrement défaits, ainsi qu'on l'a rapporté ci-devant.

Le Portugais qui nous a donné ce détail déclara encore que, trois ans auparavant, il avait fait une excursion avec ses compagnons en remontant la rivière de Paraguay, dans un vaste pays où est la Nation des *Paresis*: que commençant leur marche à l'entrée de l'étang Manioré, ils étaient arrivés en quatre jours à l'île des *Yaracs*: c'est un Peuple que les Espagnols appellent Grandes-oreilles, parce qu'ils se les percent et y mettent des pendans de bois: qu'après avoir parcouru l'île, ils mirent quatre jours à trouver l'embouchure de la rivière *Yapuy*, qui se jette du côté gauche dans la rivière de Paraguay; que de là, en quatre autres journées, ils arrivèrent à l'embouchure du *Isipoti*, et que, continuant de naviguer, ils se trouvèrent cinq jours après aux habitations des *Guarayus*, appelés *Carabères* et *Araaibaybas*; qu'ils

continuèrent leur chemin à pied pendant trois jours ; et, qu'ayant suivi une assez longue chaîne de montagnes, ils entrèrent dans le pays des *Paresis* et des *Mboriyaras*, d'où, par la même route, ils s'en retournèrent au Brésil.

L'entreprise toute récente des Mamelucs, et la crainte qu'on eut qu'ils ne fissent dans la suite de nouvelles courses, porta les Missionnaires à changer de lieu ; ils quittèrent donc la bourgade de Saint-François-Xavier, et ils la transportèrent à *Pari* sur la rivière de Saint-Michel. Cet endroit n'est éloigné que de 8 lieues de Saint-Laurent. Les *Pignocas* et les *Xamaras* s'y assemblèrent, y établirent une grosse bourgade ; mais ils n'y furent pas long-temps tranquilles. Les Espagnols de Saint-Laurent troublaient souvent leur repos, et enlevaient des Indiens pour en faire des esclaves. Ils en vinrent même jusqu'à maltraiter les Missionnaires qui s'opposaient à leur violence. C'est ce qui obligea le Père Lucas Cavallero à changer encore une fois le lieu de sa Mission et à l'établir à dix-huit lieues plus loin sur la même rivière. Ces divers changemens, joints à la disette de toutes choses et aux maladies qui survinrent, diminuèrent beaucoup le nombre des Néophytes ; quelques-uns se retirèrent sur les montagnes, d'autres périrent de faim et de misère. Néanmoins, on a lieu de croire que cette peuplade deviendra en peu de temps très-nombreuse. Les Nations voisines des *Quibiquias*, des *Tubasis*, des

Guapas, aussi-bien que plusieurs autres familles, ont promis d'y venir demeurer pour se faire instruire, et être admis au Baptême.

La seconde Mission, qui s'appelle de Saint-Raphaël, est éloignée de la première de 34 lieues vers l'Orient. Le Père de Cea et le Père François Herbas la formèrent des Nations des *Tabicas*, des *Taus* et de quelques autres qui se réunirent ensemble, et composèrent une Peuplade de plus de mille Indiens : mais la peste la désola deux années de suite et en diminua beaucoup le nombre. C'est pourquoi, à la prière des Indiens, on transporta cette Mission en l'année 1701 sur la rivière *Guabis*, qui se décharge dans la rivière de Paraguay, à 40 lieues de l'endroit où elle était d'abord. Cette situation est d'autant plus commode, qu'elle ouvre un chemin de communication avec les Missions des *Guaraniens*, et avec celles du Paraguay par la rivière qui porte ce nom.

La joie fut générale parmi ces Néophytes, lorsqu'en 1702 ils virent arriver sur cette rivière le Père Herbas et le Père de Yegros, accompagnés de 40 Indiens qui s'étaient abandonnés à la Providence et à la protection de la sainte Vierge en qui ils avaient mis leur confiance. Pendant plus de deux mois que dura leur voyage, ils se fatiguèrent beaucoup : il leur fallut traverser de rudes montagnes, se défendre des ennemis qu'ils trouvaient sur la route, et se frayer un chemin par des Pays inconnus. Ils subsistèrent pendant

tout ce temps-là comme par miracle : dans leur chasse et dans leur pêche le gibier et le poisson venaient presque se jeter entre leurs mains. Ce qui les consola infiniment au milieu de leurs fatigues, c'est que dans leur route ils gagnèrent trois familles d'Indiens, qui, les années précédentes, leur avaient fermé le passage.

Ces Indiens, dont la langue est entièrement différente de celle des Chiquites, connaissent le Pays, et entendent parfaitement la navigation des rivières. Ils ont déjà donné la connaissance des *Guates*, des *Curucuanes*, des *Barecies*, des *Sarabes*, et de plusieurs autres Nations qu'on trouve aux deux côtés de la rivière de Paraguay, principalement en remontant vers sa source. Ainsi, voilà une ample moisson qui se présente au zèle des ouvriers Evangéliques.

La troisième Mission est celle de Saint-Joseph. Elle est située sur de hautes collines, au bas desquelles coule un ruisseau, à douze lieues vers l'Orient de la bourgade de Saint-François-Xavier. C'est le Père Philippe Suares qui la fonda le premier en l'année 1697. Les Missionnaires ont eu beaucoup à y souffrir des maladies et de la disette des choses les plus nécessaires à la vie. C'est ce qui causa la mort au Père Antoine Fideli en l'année 1702. Cette Mission est composée des familles des *Boros*, des *Penotos*, des *Caotos*, des *Xamarus* et de quelques *Pignocas*. La Nation des *Tamacuras*, qu'on vient de découvrir du côté du Sud, et qu'on espère

convertir à la Foi, augmentera considérablement cette Peuplade.

La Mission de Saint-Jean-Baptiste est la quatrième. Elle est située vers l'Orient tirant un peu sur le Nord, à plus de trente lieues de la Mission de Saint-Joseph. Cette Peuplade, qui est comme le centre de toutes les autres qui s'étendent d'Orient en Occident, est principalement habitée par les *Xamarus*. Elle s'augmentera encore plus dans la suite par plusieurs familles des *Tamipicas*, *Cusicas* et *Pequicas*, auxquelles on a commencé de prêcher l'Evangile. C'est le Père Jean Fernandez qui en a soin, et c'est Don Jean Fernandez Campero, ce Seigneur si zélé pour la conversion de Chiquites, qui a donné libéralement tout ce qui était nécessaire pour orner l'Eglise, et y faire le service avec décence.

On a découvert depuis peu plusieurs autres Nations, telles que sont celles des *Petas*, *Subercias*, *Piococas*, *Tocuicas*, *Purasicas*, *Aruporecas*, *Borilos*, etc. et on a de grandes espérances de les soumettre au joug de l'Evangile; ce seront de nouveaux sujets pour la Couronne d'Espagne.

On peut juger aisément ce qu'il en coûte aux Missionnaires, et à quels dangers ils exposent leur vie pour rassembler des Peuples non moins sauvages que les bêtes, et qui n'ont pas moins d'horreur des Espagnols que des Mamelucs du Brésil. Depuis qu'on les a réunis dans des bourgades, on les a peu-à-peu accoutumés à la dépendance

dont ils étaient si ennemis ; on a établi parmi eux une forme de gouvernement, et insensiblement on en a fait des hommes. Ils assistent tous les jours aux Instructions et aux Prières qui se font dans l'Eglise ; ils y récitent le Rosaire à deux chœurs ; ils y chantent les Litanies, ils goûtent nos saintes cérémonies, ils se confessent souvent ; mais ils ne sont admis à la table Eucharistique qu'après qu'on s'est assuré qu'il ne reste plus dans leur esprit aucune trace du Paganisme. La jeunesse est bien élevée dans des Ecoles qu'on a établies à ce dessein, et c'est ce qui affermira à jamais le Christianisme dans ces vastes contrées.

Les Missions des Guaraniens, où l'on trouve une Chrétienté florissante, sont sur les bords des fleuves *Parana* et *Uruguay*, qui arrosent les provinces du Paraguay et Buenos-Ayres. Ces Missions seraient beaucoup plus peuplées, si les travaux des ouvriers Evangéliques qui les ont établies et qui les cultivent, n'étaient pas traversés par l'ambition et l'avarice des Mamelucs du Brésil. Ces bandits ont désolé toutes ces Nations, et ont servi d'instrument au démon pour ruiner de si saints établissemens dès leur naissance. On assure qu'ils ont enlevé jusqu'à présent plus de trois cent mille Indiens pour en faire des esclaves.

Le zèle des Missionnaires, loin de se ralentir par tant de contradictions et de violences, n'en devint que plus vif et plus ardent : Dieu a béni leur fermeté et leur courage.

En cette année 1702 ils ont sur les bords de ces deux fleuves 29 grandes Missions où l'on compte 89501 Néophytes : savoir, sur le fleuve *Parana* 14 bourgades, composées de 10253 familles, qui font 41483 personnes : et sur le fleuve *Uruguay* 15 bourgades, où il y a 12508 familles composées de 48018 personnes.

La joie que ces progrès donnent aux Missionnaires, est encore troublée par la crainte qu'ils ont de voir leurs travaux rendus inutiles par les Indiens infidèles qui sont dans leur voisinage : ceux-ci ont leurs habitations entre les bourgades dont je viens de parler, et la colonie du Sacrement que les Portugais entretiennent vis-à-vis de Buenos-Ayres. Ils se sont alliés aux Portugais, et ils en tirent des coutelas, des épées, et d'autres armes en échange des chevaux qu'ils leur donnent. C'est une contravention manifeste au traité que les Portugais firent, lorsqu'ils obtinrent des Espagnols la permission de s'établir en ce lieu-là. En 1701, ces Indiens n'ayant nul égard à la paix qui régnait parmi toutes les Nations, s'emparèrent à main armée de la bourgade *Yapeyu*, autrement dite des Saints Rois ; ils la pillèrent, ils profanèrent l'Eglise, les images et les vases sacrés, et ils enlevèrent quantité de chevaux et de troupeaux de vaches.

Ce brigandage obligea nos Néophytes de prendre les armes pour leur défense. Le Gouverneur de Buenos-Ayres leur donna pour Commandant un Sergent-Major avec quel-

ques soldats Espagnols, qui s'étant joints aux Indiens formèrent un corps de deux mille hommes ; ils allèrent à la rencontre de leurs ennemis, et il se donna un combat où il y eut beaucoup de sang répandu de part et d'autre. Les infidèles demandèrent du secours aux Portugais qui leur en donnèrent. Ils livrèrent un second combat qui dura cinq jours, et où ils furent entièrement défaits ; tout ce qui ne fut pas tué fut fait prisonnier. Par-là il est aisé de voir à quel danger cette Chrétienté naissante est exposée, si les Espagnols ne la protègent contre la fureur des Indiens et contre les violences des Mamelucs. Ceux-ci ne cherchent qu'à faire des esclaves de nos Néophytes pour les employer ou à labourer leurs terres, ou à travailler à leurs moulins à sucre. De pareilles violences nuisent infiniment à la conversion de ces Peuples ; l'inquiétude continuelle où ils sont, les disperse dans les forêts et dans les montagnes, et il sera impossible de les retenir dans les bourgades où on les a rassemblés avec tant de peine, si on ne leur procure de la tranquillité et du repos.

LETTRE

Du Père Bouchet, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, au Père J. B. D. H. de la même Compagnie.

A Pondichery, ce 14 Février 1716.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

LA Relation que je vous adresse m'a paru singulière, et j'ai cru vous faire plaisir de vous la communiquer. Elle est du Révérend Père Florentin de Bourges, Missionnaire Capucin, qui arriva à Pondichery vers la fin de l'année 1714. La route extraordinaire qu'il a tenue pour venir aux Indes, les dangers et les fatigues d'un long et pénible voyage, le détail où il entre sur ces florissantes Missions du Paraguay, qui sont sous la conduite des Jésuites Espagnols, et qu'il a parcourues dans sa route, la certitude avec laquelle il m'a assuré qu'il n'avance rien dont il ne se soit instruit par ses propres yeux; tout cela m'a paru digne de l'attention des personnes qui ont du zèle pour la conversion des Infidèles. C'est son original même que je vous envoie; il a eu la bonté de m'en laisser le maître pour en disposer à mon gré. Je suis, etc.

Voyage aux Indes Orientales par le Paraguay, le Chili, le Pérou, etc.

Ce fut du Port-Louis le 20 Avril de l'année 1711, que le Révérend Père Florentin mit à la voile pour les Indes. Il raconte d'abord divers incidens qui le conduisirent à *Buenos-Ayres ;* et comme c'est là que commence cette route extraordinaire, qu'il fut contraint de prendre pour se rendre à la côté de Coromandel, c'est là aussi que doit proprement commencer la Relation qu'il fait de son voyage. Tout ce qui suit, ce sont ses propres paroles qu'on ne fait ici que transcrire.

A mon arrivée à *Buenos-Ayres*, je me trouvai plus éloigné du terme de ma Mission, que lorsque j'étais en France ; cependant j'étais dans l'impatience de m'y rendre, et je ne savais à quoi me déterminer, lorsque j'appris qu'il y avait plusieurs navires Français à la côte du Chili et du Pérou. Il me fallait faire environ sept cens lieues par terre pour me rendre à la Conception, ville du Chili, où les vaisseaux Français devaient aborder. La longueur du chemin ne m'effrayait point, dans l'espérance que j'avais d'y trouver quelque vaisseau, qui de là ferait voile à la Chine, et ensuite aux Indes orientales.

Comme je me disposais à exécuter mon dessein, deux gros navires que les Castillans appellent *Navios de registro*, abordè-

rent au port; ils portaient un nouveau Gouverneur pour Buenos-Ayres, avec plus de cent Missionnaires Jésuites, et quatre de nos sœurs Capucines qui allaient prendre possession d'un nouveau Monastère qu'on leur avait fait bâtir à Lima. Je crus d'abord que la Providence m'offrait une occasion favorable d'aller au *Callao*, qui n'est éloigné que de deux lieues de Lima; c'est de ce port que les vaisseaux Français vont par la mer du Sud à la Chine, et il me sembla que j'y trouverais toute la facilité que je souhaitais pour aller aux Indes. Mais quand je fis réflexion aux préparatifs qu'on fesait pour le voyage de ces bonnes Religieuses, à la lenteur de la voiture qu'elles prenaient, au long séjour qu'elles devaient faire dans toutes les villes de leur passage, je revins à ma première pensée, et je résolus d'aller par le plus court chemin à la Conception.

Après avoir rendu ma dernière visite aux personnes que le devoir et la reconnaissance m'obligeaient de saluer, je partis de Buenos-Ayres vers la fin du mois d'Août de l'année 1712, et au bout de huit jours j'arrivai à *Sancta-Fé*; c'est une petite bourgade éloignée d'environ 60 lieues de Buenos-Ayres; elle est située dans un Pays fertile et agréable, le long d'une rivière qui se jette dans le grand fleuve de la Plata. Je n'y demeurai que deux jours, après quoi je pris la route de *Corduba*. J'avais déjà marché pendant cinq jours, lorsque les guides qu'on m'avait donnés à *Sancta-Fé* disparurent tout-à-coup;

j'eus beau les chercher, je n'en pus avoir aucune nouvelle ; le peu d'espérance qu'ils eurent de faire fortune avec moi, les détermina sans doute à prendre parti ailleurs.

Dans l'embarras où me jeta cet accident au milieu d'un Pays inconnu, et où je ne trouvais personne qui pût m'enseigner le chemin que je devais tenir, je pris la résolution de retourner à *Sancta-Fé*, prenant bien garde à ne pas m'écarter du sentier qui me paraissait le plus battu. Après trois grandes journées, je me trouvai à l'entrée d'un grand bois ; les traces que j'y remarquai, me firent juger que c'était le chemin de *Sancta-Fé*. Je marchai quatre jours, et je m'enfonçai de plus en plus dans d'épaisses forêts sans y voir aucune issue. Comme je ne rencontrais personne dans ces bois déserts, je fus tout-à-coup saisi d'une certaine frayeur qu'il ne m'était pas possible de vaincre, quoique je misse toute ma confiance en Dieu. Il était difficile que je retournasse sur mes pas, à moins que de m'exposer au danger de mourir de faim et de misère ; mes petites provisions étaient consommées, et je savais que je ne trouverais rien dans les endroits où j'avais déjà passé, au lieu que dans ces bois, je trouvais des ruisseaux et des sources dont les eaux étaient excellentes, quantité d'arbres fruitiers, des nids d'oiseaux, des œufs d'Autruche et même du gibier dans les endroits où l'herbe était plus épaisse et plus haute. Je ne croirais pas, si je n'en avais été témoin, combien il se trouve de gibier dans ces vastes plaines

qui sont du côté de *Buenos-Ayres*, et dans le Tucuman.

Ceux qui font de longs voyages dans ce Pays, se servent ordinairement de chariots. Ils en mènent trois ou quatre, plus ou moins, selon le bagage et le nombre de domestiques qu'ils ont à leur suite. Ces chariots sont couverts de cuir de bœuf; celui sur lequel monte le maître est plus propre; on y pratique une petite chambre, où se trouvent un lit et une table; les autres chariots portent les provisions et les domestiques. Chaque chariot est traîné par de gros bœufs. Le nombre prodigieux qu'il y a de ces animaux dans le pays, fait qu'on ne les épargne pas.

Bien que cette voiture soit lente, on ne laisse pas de faire dix à douze grandes lieues par jour; on ne porte guères d'autres provisions que du pain, du biscuit, du vin, et de la viande salée; car pour ce qui est de la viande fraîche, on n'en manque jamais sur la route; il y a une si grande quantité de bœufs et de vaches, qu'on en trouve jusqu'à trente, quarante, et quelquefois cinquante mille, qui errent ensemble dans ces immenses plaines. Malheur aux voyageurs qui se trouvent engagés au milieu de cette troupe de bestiaux; il est souvent trois ou quatre jours à s'en débarrasser.

Les navires qui arrivent d'Espagne à Buenos-Ayres, chargent des cuirs pour leur retour: c'est alors que se fait la grande *Matança*, comme parlent les Espagnols; l'on tue jusqu'à cent mille bœufs, et même davantage,

suivant la grandeur et le nombre des vaisseaux ; ce qu'il y a d'étonnant, c'est que si l'on passe trois ou quatre jours après, dans les endroits où l'on a fait un si grand carnage, on n'y trouve plus que les ossemens de ces animaux. Les chiens sauvages, et une espèce de corbeau différente de celle qu'on voit en Europe, ont déjà dévoré et consumé les chairs, qui sans cela infecteraient le pays.

Si un voyageur veut du gibier, il lui est facile de s'en procurer. Avec un bâton au bout duquel se trouve un nœud coulant, il peut prendre sans sortir de son chariot, et sans interrompre son chemin, autant de perdrix qu'il en souhaite. Elles ne s'envolent pas quand on passe, et pourvu qu'elles soient cachées sous l'herbe, elles se croient en sûreté. Mais il s'en faut bien qu'elles soient d'un aussi bon goût que celles d'Europe ; elles sont sèches, assez insipides, et presque aussi petites que des cailles.

Quoiqu'au milieu de ces forêts où je m'étais engagé, les perdrix ne fussent pas aussi communes que dans ces vastes plaines dont je viens de parler, je ne laissais pas d'en trouver dans les endroits où le bois était moins épais. Elles se laissaient approcher de si près, qu'il eût fallu être bien peu adroit pour ne les pas tuer avec une simple bâton : je pouvais aisément faire du feu pour les cuire ; les Indiens m'avaient appris à en faire, en frottant l'un contre l'autre deux morceaux d'un bois qui est fort commun dans le Pays.

L'étendue de ces forêts est quelquefois interrompue par des terres sablonneuses et stériles, de deux à trois journées de chemin. Quand il me fallait traverser ces vastes plaines, l'ardeur d'un soleil brûlant, la faim, la soif, la lassitude me fesaient regretter les bois d'où je sortais; et les bois où je m'engageais de nouveau, me fesaient bientôt oublier ceux que j'avais passés. Je continuai ainsi ma route sans savoir à quel terme elle devait aboutir, et sans qu'il y eût personne qui pût me l'enseigner. Je trouvais quelquefois au milieu de ces bois déserts des endroits enchantés. Tout ce que l'étude et l'industrie des hommes ont pu imaginer pour rendre un lieu agréable, n'approche point de ce que la simple nature y avait rassemblé de beautés.

Ces lieux charmans me rappelaient les idées que j'avais eues autrefois, en lisant les vies des anciens Solitaires de la Thébaïde. Il me vint en pensée de passer le reste de mes jours dans ces forêts où la Providence m'avait conduit pour y vaquer uniquement à l'affaire de mon salut, loin de tout commerce avec les hommes. Mais comme je n'étais pas le maître de ma destinée, et que les ordres du Seigneur m'étaient certainement marqués par ceux de mes Supérieurs, je rejetai cette pensée comme une illusion, persuadé que si la vie solitaire est moins exposée aux dangers de se perdre, elle ne laisse pas d'avoir ses périls, lorsqu'on s'y engage contre les ordres de la Providence.

J'errais depuis un mois dans cette vaste

solitude, lorsqu'enfin je me trouvai sur le bord d'une assez grande rivière, d'où je découvris une plaine agréable, au milieu de laquelle je crus voir une grosse tour en forme de clocher. Cette vue me causa une vraie joie, m'imaginant que cette Ville que je voyais, pouvait bien être Corduba, et qu'apparemment j'avais pris le droit chemin, lorsque je croyais retourner sur mes pas. On se persuade aisément ce que l'on souhaite; mais je fus bientôt détrompé; quelques Indiens que je rencontrai, me dirent en langue Espagnole, que c'était une peuplade du Paraguay, qu'on appelait la peuplade de Saint-François-Xavier. Je me consolai de mon erreur, parce que je savais que les Pères Jésuites ont soin de cette Mission, et que j'étais sûr de trouver parmi eux la même charité, dont ils m'avaient donné tant de marques à *Buenos-Ayres*.

Dans cette confiance, j'entrai dans la peuplade, et j'allai droit à l'Eglise: elle fait face à une grande place, où aboutissent les principales rues, qui sont toutes fort larges et tirées au cordeau. Aussitôt que les Pères apprirent qu'un Religieux étranger venait d'arriver, ils descendirent tous pour me recevoir; ils me conduisirent d'abord à l'Eglise, où le Supérieur me présenta de l'eau bénite; on sonna les cloches, et les enfans qui s'assemblèrent sur le champ, chantèrent quelques prieres, pour rendre grâces à Dieu de mon arrivée. Quand la prière fut achevée, on me conduisit dans la maison pour m'y rafraîchir, et on me logea dans une chambre

commode. Je racontai en peu de mots à ces Révérends Pères le dessein de mon voyage, les divers incidens qui m'avaient conduit à *Buenos-Ayres*, la manière dont je m'étais égaré dans le chemin de *Sancta-Fé* à *Corduba*, ce que j'avais souffert dans les bois, et comment la Providence m'avait conduit dans leur maison. « Dites plutôt la vôtre, me répondi-» rent-ils obligeamment; car vous êtes ici le » maître, et nous n'omettrons rien pour vous » délasser de vos fatigues ». Ils m'embrassèrent ensuite d'une manière si tendre et si cordiale, que je ne pus leur en témoigner ma reconnaissance que par des larmes de joie. Je ne voulais rester que cinq à six jours dans cette peuplade; mais ils me retinrent dix-sept jours entiers, et j'y serais demeuré bien plus long-temps, si j'avais voulu me rendre à leurs instances. Cette Communauté était composée de sept Prêtres pleins de vertu et de mérite. La prière, l'étude, l'administration des Sacremens, l'instruction des enfans et la prédication les occupaient continuellement, et ils n'avaient d'autre relâche que les entretiens qu'ils avaient ensemble après le repas; encore étaient-ils souvent interrompus par l'exercice de leurs fonctions Apostoliques, auxquelles ils se portaient avec un zèle admirable aussitôt qu'on les appelait.

La manière dont ils cultivent cette nouvelle Chrétienté, me frappa si fort, que je l'ai toujours présente à l'esprit. Voici l'ordre qui s'observe dans la peuplade où j'étais, laquelle est composée d'environ trente mille ames.

On sonne la cloche dès la pointe du jour pour appeler le Peuple à l'Eglise : un Missionnaire fait la prière du matin, on dit ensuite la Messe, après quoi chacun se retire pour vaquer à ses occupations. Les enfans, depuis l'âge de sept à huit ans, jusqu'à l'âge de douze, sont obligés d'aller aux écoles, où des maîtres leur enseignent à lire et à écrire, leur apprennent le catéchisme et les prières de l'Eglise, et les instruisent des devoirs du Christianisme. Les filles sont pareillement obligées, jusqu'à l'âge de douze ans, d'aller dans d'autres écoles, où des maîtresses, d'une vertu éprouvée, leur apprennent les prières et le catéchisme, leur montrent à lire, à filer, à coudre, et tous les autres ouvrages dévolus au sexe. A huit heures, tous se rendent à l'Eglise, où, après avoir fait la prière du matin, ils récitent par cœur et à haute voix le catéchisme ; les garçons, placés dans le sanctuaire, et rangés en plusieurs files, commencent ; et les filles, placées dans la nef, répètent ce que les garçons ont dit. Ils entendent ensuite la Messe, après laquelle ils achèvent de réciter le catéchisme, et s'en retournent deux à deux aux écoles. J'étais attendri en voyant la modestie et la piété de ces jeunes enfans. Au soleil couchant, on sonne la prière du soir, après laquelle on récite le chapelet à deux chœurs : il n'y a guère personne qui se dispense de cet exercice, et ceux que des raisons empêchent de venir à l'Eglise, ne manquent pas de le réciter dans leurs maisons.

Pendant l'Avent et le Carême, on fait le catéchisme tous les Samedis et les Dimanches dans l'Eglise ; et comme elle ne peut contenir tout le monde, trois ou quatre Missionnaires vont trois fois la semaine, accompagnés d'une troupe d'enfans, faire le catéchisme dans divers quartiers de la Peuplade. On le finit toujours par l'acte de contrition.

Les Dimanches et les Fêtes, on célèbre trois Messes hautes ; la première à six heures, la seconde à sept heures et demie, et la troisième à neuf heures : à chaque Messe il y a prédication. Les Confréries du Scapulaire et du Rosaire y sont établies ; mais celle du saint Sacrement a quelque chose qui frappe. Tous les Jeudis on donne la Bénédiction du saint Sacrement selon la permission qu'on en a obtenue du Pape ; et à voir le concours des Fidèles qui s'y rendent, on croirait que tous les Jeudis de l'année sont autant de Fêtes. Toutes les fois que l'on porte le Viatique aux malades, un certain nombre de Confrères doivent accompagner notre Seigneur avec des flambeaux. Leur Foi est si vive, que la pénitence à laquelle ils sont le plus sensibles, quand ils ont commis quelque faute considérable, c'est d'être privés de cet honneur.

La fréquentation des Sacremens y est fort en usage, et il n'y a guère de Fidèles qui ne se confessent et communient tous les mois, d'autres le font plus souvent, et même tous les huit jours : ce sont certaines ames prévenues d'une grâce particulière, qui aspirent

à la perfection Evangélique. Ceux que l'Esprit Saint ne conduit pas par une voie si parfaite, ne laissent pas de mener une vie très-innocente, et qui ne le cède guère à celle des Chrétiens de la primitive Eglise. L'union et la charité qui règnent entre ces Fidèles est parfaite; comme les biens sont communs, l'ambition et l'avarice sont des vices inconnus, et on ne voit parmi eux ni division ni procès. On leur inspire tant d'horreur de l'impureté, que les fautes en cette matière sont très-rares : ils ne s'occupent que de la prière, du travail et du soin de leurs familles.

Bien des choses contribuent à la vie innocente que mènent ces nouveaux Fidèles; premièrement, le soin extrême qu'on apporte à les instruire parfaitement de nos mystères et de tous les devoirs de la vie Chrétienne. Secondement, les exemples de ceux qui les gouvernent, en qui ils ne voient rien que d'édifiant. En troisième lieu, le peu de communication qu'ils ont avec les Européens. Comme on ne trouve dans le Paraguay ni mines d'or et d'argent, ni rien de ce qui excite l'avidité des hommes, aucun Espagnol ne s'est avisé de s'y établir; et quand il arrive que quelqu'un prend cette route pour aller au Potosi ou à Lima, il ne peut demeurer que trois jours dans chaque peuplade, ainsi qu'il a été ordonné par la Cour d'Espagne; on le loge dans une maison destinée à recevoir les étrangers, on lui fournit tout ce qui lui est nécessaire, et les trois jours expirés, il doit continuer son voyage, à moins qu'il

ne lui survienne quelque maladie qui l'arrête. Quatrièmement, enfin l'ordre établi par les premiers Missionnaires, qui s'est perpétué jusqu'à nos jours, et qui s'observe avec beaucoup d'uniformité dans toutes ces Missions.

Dans toutes les peuplades, il y a un Chef qu'on nomme Fiscal: c'est toujours un homme d'âge et d'expérience, qui s'est acquis de l'autorité par sa piété et par sa sagesse. Il veille sur toute la peuplade, principalement en ce qui concerne le service de Dieu. Il a un mémoire où sont écrits, par nom et par surnom, tous les habitans de la peuplade; les chefs de famille, les femmes et le nombre des enfans. Il observe ceux qui manquent à la prière, à la Messe, aux prédications, et il s'informe des raisons qui les ont empêchés d'y assister. Il a sous lui, pour l'aider dans cette fonction, un autre Officier qui s'appelle *Teniente*; celui-ci est chargé du soin des enfans; sa charge principale est d'examiner s'ils sont assidus aux écoles, s'ils s'appliquent, et si les maîtres qui les enseignent s'acquittent bien de leur emploi. Il les accompagne aussi à l'Eglise pour les contenir dans la modestie par sa présence.

Ces deux Officiers ont encore des subalternes, dont le nombre est proportionné à celui des habitans. Outre cela, la peuplade est partagée en différens quartiers, et chaque quartier a un surveillant qu'on choisit parmi les plus fervens Chrétiens. S'il arrive quelque querelle, ou s'il se commet quelque faute, il en donne aussitôt avis au Fiscal, qui

fait ensuite son rapport aux Missionnaires ; si la faute est secrète, on donne secrètement au coupable les avis capables de le faire rentrer en lui-même : si c'est une récidive, on lui impose une pénitence conforme à la faute commise : mais si cette faute est publique et scandaleuse, la réprimande s'en fait en présence des autres Fidèles. Les fervens Chrétiens l'écoutent avec une attention et une docilité qui me tirait les larmes des yeux. Le coupable vient remercier le Missionnaire du soin qu'il prend de son salut. Ils sont élevés à cela dès leur plus tendre jeunesse, et ce serait parmi eux un signe certain d'un mauvais naturel, si quelqu'un manquait à cet usage. On a soin de marier les jeunes gens dès qu'ils sont en âge de l'être, et par-là on prévient bien des déréglemens. Tel est l'ordre qui s'observe pour la conduite spirituelle de cette Chrétienté. Je serais infini, si j'entrais dans le détail de toutes les saintes industries que le zèle du salut des ames inspire à ces Missionnaires, pour entretenir et augmenter la piété dans le cœur de leurs Néophytes.

La manière dont s'administre le temporel a quelque chose de singulier, et je ne crois pas qu'il y ait rien de semblable dans aucune autre Mission. Avant que les Pères Jésuites eussent porté la lumière de l'Evangile dans le Paraguay, ce pays était habité par des Peuples tout-à-fait barbares, sans religion, sans lois, sans société, sans habitation ni demeure fixe ; errans au milieu des bois ou le long des rivières, ils n'étaient occupés que

du soin de chercher de quoi se nourrir eux et leur famille, qu'ils traînaient par-tout avec eux. Soit qu'ils n'eussent nulle connaissance de l'agriculture, ou qu'ils ne voulussent point prendre la peine de s'y appliquer, ils ne vivaient que des fruits sauvages qu'ils trouvaient dans les bois, du poisson que les rivières leur fournissaient en abondance, et des animaux qu'ils tuaient à la chasse; et ils ne demeuraient dans chaque endroit, qu'autant de temps qu'ils y trouvaient de quoi vivre.

Les Jésuites, animés de ce zèle du salut des ames, qui est de l'essence de leur Institut, se répandirent, il y a plus de cent ans, dans ce nouveau monde pour conquérir à l'empire de Jésus-Christ des Peuples que la valeur de leurs compatriotes avait déjà soumis à la Monarchie d'Espagne. Ils pénétrèrent dans ces immenses forêts avec un courage à toute épreuve: il n'est pas aisé de concevoir quels travaux ils essuyèrent, afin de rassembler ces barbares, pour en faire d'abord des hommes raisonnables, avant que d'essayer d'en faire des Chrétiens: ils les suivaient dans leurs courses continuelles; la patience, la douceur, la complaisance de ces hommes Apostoliques, fit enfin impression sur ces esprits grossiers; peu-à-peu ils devinrent dociles; ils écoutèrent les instructions qu'on leur fesait, et la grâce qui agissait en eux, achevant l'ouvrage de leur conversion, un grand nombre se soumit au joug de l'Evangile.

Mais pour entreprendre quelque chose de solide, il fallait fixer l'inconstance de ces Peuples

Peuples accoutumés à une vie vagabonde et errante, et pour les rassembler en société, leur en faire goûter les douceurs et les avantages. C'est à quoi pensèrent d'abord les Missionnaires : ils firent venir de *Buenos-Ayres* des bœufs, des vaches, des moutons, des chevaux et des mules ; ces bestiaux multiplièrent si fort en peu de temps, qu'on eut bientôt ce qui suffisait pour la subsistance des Néophytes. On commença dès-lors à former des peuplades ; on apporta de Buenos-Ayres tous les outils nécessaires, soit pour couper des bois, et mettre en œuvre les pierres et les matériaux que le pays fournissait, soit pour défricher et cultiver les terres. On fit provision de blé, de légumes et de différentes sortes de grains, dont les terres pussent être ensemencées ; on enseigna aux Indiens la manière de faire de la brique et de la chaux ; on leur traça le plan des maisons qu'il fallait construire ; les Missionnaires eux-mêmes mettaient la main à tous ces ouvrages, et ils eurent la consolation de voir bientôt trois peuplades habitées.

Ces nouveaux citoyens, animés de l'esprit de charité que la vraie Religion inspire, et pressés par les sentimens d'un amour naturel, s'empressèrent de faire part à leurs parens et à leurs compatriotes du bonheur dont ils jouissaient : ils fesaient des excursions dans les endroits les plus écartés, et ils ne revenaient jamais de leur course qu'ils n'amenassent avec eux un grand nombre d'infidèles. La douceur avec laquelle ils étaient

reçus, et les témoignages de tendresse qu'on leur donnait, apprivoisaient insensiblement ces barbares. Tous les habitans s'empressaient à leur bâtir des maisons, tandis que les Missionnaires les disposaient à recevoir la grâce du Baptême. A peine l'avaient-il reçu, que, devenus eux-mêmes de nouveaux Apôtres, ils allaient chercher leurs alliés et leurs amis, pour les rendre participans des mêmes avantages. Le nombre des habitans s'étant accru dans chaque peuplade, on songea à en former de nouvelles : les Chrétientés qui étaient déjà fondées, fournissaient tout ce qui était nécessaire aux nouvelles qu'on voulait établir ; et celles-ci, à leur tour, quand elles étaient bien établies, contribuaient aux besoins des autres qu'on avait dessein de fonder.

Sur ce plan, en moins d'un siècle, on a réduit, en plus de cent peuplades, plusieurs milliers d'Indiens, qui sont parfaitement instruits des vérités Chrétiennes, et dont les mœurs sont très-innocentes. Les Missionnaires qui les gouvernent n'ont dégénéré en rien du zèle de leurs prédécesseurs : ils avancent sans cesse du côté du Nord, et font tous les jours de nouvelles conquêtes à Jésus-Christ. Quand il arrive d'Espagne une recrue de Missionnaires, le Père Provincial du Paraguay les envoie dans les endroits les plus éloignés pour relever ceux qui ont déjà passé plusieurs années à courir, au milieu des forêts, après ces barbares, et qui ont consumé leurs forces et leur santé dans des Missions si pénibles. Ceux-ci sont envoyés

dans les anciennes peuplades pour y avoir soin des Chrétiens. Dans celle où j'étais il y avait quatre de ces anciens Missionnaires, respectables par leur âge, et beaucoup plus encore par la sainteté de leur vie : j'étais surpris de voir qu'on regardât comme un repos le travail dont chacun en particulier était chargé, et qui certainement occuperait en Europe trois des Ecclésiastiques les plus zélés pour le salut des ames.

A mesure qu'on formait de nouvelles peuplades, on en fixait les limites, afin de prévenir les plaintes et les murmures. A quelques-unes, on assigna trente à quarante lieues aux environs ; à d'autres moins, ou même davantage, selon la grandeur de la peuplade, le nombre des habitans et la qualité du terroir. Dans chaque peuplade on examina la différence des terres, et à quoi elles étaient propres ; on mit les bestiaux dans celles qui pouvaient fournir le pâturage ; on destina les autres à être ensemencées. On fit choix parmi les habitans de ceux qu'on devait charger du soin des bestiaux, et de ceux qu'on devait appliquer à la culture des terres. On fit venir de Buenos-Ayres des ouvriers pour apprendre au reste des Indiens les métiers les plus nécessaires à la société civile ; leur application et le génie qu'ils ont pour les arts mécaniques, leur fit apprendre aisément ce qu'on leur enseignait ; avec le temps et l'expérience ils se sont perfectionnés, et il y a certains métiers où ils excellent. Ils travaillent toutes les toiles et les étoffes dont ils ont

besoin ; l'été ils s'habillent de toile de coton ; et l'hiver ils se font des vêtemens de laine. Comme cette fabrique est assez considérable, car l'oisiveté est bannie de toutes les peuplades, lorsque les habitans sont suffisamment pourvus de toiles et d'étoffes, on envoie le surplus à Buenos-Ayres, à *Corduba* et au *Tucuman* ; l'argent qui se retire du débit de ces marchandises est employé à acheter les diverses choses qui viennent d'Europe et qui ne se trouvent point chez eux. ils font pareillement un assez grand commerce d'une herbe qui croît dans le Paraguay, et qui est fort en usage dans le Chili et dans le Pérou, à-peu-près comme le thé qui vient de la Chine l'est en Europe ; avec cette différence, que l'herbe du Paraguay est beaucoup moins chère, puisqu'on ne la vend que 30 sous la livre dans le Pérou. L'argent ou les denrées qui reviennent de ce trafic, sont partagés également entre les habitans de la peuplade.

Les maisons qu'ils se sont bâties eux-mêmes, sont d'un seul étage ; elles sont solides et sans nul ornement d'architecture, n'ayant eu en vue que de se garantir des injures de l'air. Celle des Pères Jésuites est à-peu-près semblable, à la réserve qu'elle a deux étages. Mais l'Eglise est vaste et magnifique ; le dessein en est venu d'Europe, et les Indiens l'ont très-bien exécuté. Elle est toute de pierre de taille : le dedans est orné de peintures travaillées par les mêmes Indiens ; les retables des autels sont d'un bon goût

et tout dorés ; la Sacristie est bien fournie d'argenterie et d'ornemens très-propres. Je parle de ce que j'ai vu dans la peuplade où j'étais. Cette Eglise serait certainement estimée dans les plus grandes Villes de l'Europe.

Rien ne m'a paru plus beau que l'ordre et la manière dont on pourvoit à la subsistance de tous les habitans de la peuplade : ceux qui font la récolte sont obligés de transporter tous les grains dans les magasins publics : il y a des gens établis pour la garde de ces magasins, qui tiennent un registre de tout ce qu'ils reçoivent. Au commencement de chaque mois, les Officiers qui ont l'administration des grains, délivrent aux Chefs des quartiers la quantité nécessaire pour toutes les familles de leur district, et ceux-ci les distribuent aussitôt aux familles, donnant à chacune plus ou moins, selon qu'elle est plus ou moins nombreuse.

Il en est de même pour la distribution de la viande : on conduit tous les jours à la peuplade un certain nombre de bœufs et de moutons, qu'on remet entre les mains de ceux qui doivent les tuer. Ceux-ci, après les avoir tués, font avertir les Chefs de quartier, qui prennent ce qui est nécessaire pour chaque famille, à qui ils en distribuent à proportion du nombre de personnes qui la composent.

Par-là, on a trouvé le moyen de bannir l'indigence de cette Chrétienté ; on n'y voit ni pauvres ni mendians, et tous sont

dans une égale abondance des choses nécessaires à la vie. Il y a, outre cela, dans chaque peuplade, plusieurs grandes maisons pour les malades; les unes sont destinées pour les hommes, et les autres pour les femmes. Comme les Prêtres ne s'occupent que de l'instruction et de la conduite spirituelle de ces nouveaux Chrétiens, il y a encore trois frères, dont l'un, qui a une apothicairerie bien garnie, prépare les remèdes nécessaires aux malades; les deux autres président à l'administration du temporel, et observent si, dans la distribution journalière qui se fait à chaque famille, tout se passe avec la droiture et l'équité convenable.

Pendant le temps que je demeurai à Buenos-Ayres, j'avais entendu faire de grands éloges de la Mission du Paraguay; mais j'avoue que tout ce qu'on m'en avait dit de bien, n'approche point de ce que j'en ai vu moi-même. Je ne sache pas qu'il y ait dans le monde Chrétien de Mission plus sainte. La modestie, la douceur, la foi, le désintéressement, l'union et la charité qui règnent parmi ces nouveaux fidèles, me rappelaient sans cesse le souvenir de ces heureux temps de l'Eglise, où les Chrétiens, détachés des choses de la terre, n'avaient tous qu'un cœur et qu'une ame, et rendaient, par l'innocence de leurs mœurs, la Religion qu'ils professaient, respectable même aux Gentils.

J'aurais passé volontiers le reste de ma vie dans un lieu où Dieu est si bien servi : je sentais même que ces grands exemples de

vertu fesaient sur moi des impressions extraordinaires ; mais les ordres de la Providence m'appelaient ailleurs. J'avais déjà demandé plusieurs fois à ces Révérends Pères la permission de partir ; mais leur charité, ingénieuse à trouver des raisons de m'arrêter, m'avait retenu parmi eux 17 jours ; enfin, ils se rendirent à mes instances, ils me donnèrent des guides pour me conduire, et un de leurs domestiques, chargé de toutes les provisions nécessaires pour le chemin que j'avais à faire de la peuplade de Saint-Xavier jusqu'à Corduba. On compte de l'une à l'autre un peu plus de deux cens lieues : je fus un mois à m'y rendre. Je passai par Saint-Nicolas et par la Conception, deux autres peuplades de la Mission de Paraguay, où il y a bien dans chacune quatorze à quinze mille ames. Elles sont placées au bord d'une petite rivière, à trois journées l'une de l'autre : les rues en sont droites et bien alignées, les maisons solides et d'un seul étage. Les deux Eglises font face chacune à une grande place ; elles sont grandes, bien bâties, et richement ornées. Les Pères Jésuites qui en ont la conduite me reçurent avec beaucoup de charité. On observe dans ces deux peuplades, comme dans toutes les autres de la Mission, le même ordre que dans celle dont je viens de parler. On prendrait chaque peuplade pour une nombreuse famille, ou pour une communauté Religieuse bien réglée.

Je rencontrai sur ma route une *Jaccra* qui

appartenait à un Espagnol. Les Castillans appellent ainsi certaines terres, dont les Rois d'Espagne récompensèrent les Officiers et les soldats qui s'étaient signalés dans la conquête du Pays. On trouve quantité de *Jaccras* dans toute l'Amérique ; il y a dans chacune un petit Village composé de maisons, de huttes et de cabanes, où demeurent les cafres, et les autres esclaves qui cultivent les terres.

Le maître de cette *Jaccra* me reçut fort bien ; et comme je trouvai là des gens pour me conduire jusqu'à Corduba, je donnai congé à mes guides, à qui j'avais déjà causé assez de fatigues. Ces bons Indiens voulaient absolument me suivre jusqu'au terme de mon voyage, selon l'ordre qu'ils en avaient reçu, et j'eus beaucoup de peine à leur persuader que leurs services ne m'étaient plus utiles. S'il y a quelque occasion où la pauvreté doive faire de la peine à un Capucin, c'est certainement dans celle-ci. J'étais véritablement affligé de n'avoir rien à donner à ces bonnes gens ; il fallut qu'ils se contentassent de ma bonne volonté, et de la promesse que je leur fis de ne les pas oublier dans mes faibles prières.

Ils reprirent la route de la peuplade de Saint-Xavier ; et moi, après m'être reposé un jour dans la *Jaccra* de ce Gentilhomme Espagnol, je pris la route de *Corduba*, où j'arrivai après huit jours de marche. *Corduba* est une Ville assez considérable, et plus grande que *Buenos-Ayres :* elle est situé dans un terroir marécageux, mais néanmoins assez

beau et assez fertile. Il y a un siége Episcopal et un Chapitre, plusieurs maisons Religieuses, et un Collége de Jésuites qui rendent des services continuels au public, et qui sont dans une grande estime par la régularité de leur vie. J'allai saluer le Révérend Père Recteur du Collége, qui me retint quatre jours dans sa maison.

De *Corduba* j'allai à la *Punta*. C'est un petit bourg situé auprès des collines que l'on rencontre avant que d'arriver à cette chaîne de montagnes que les Espagnols appellent *Las-Cordilleras*. Un incident qui m'arriva dans le chemin, me fit passer une fort mauvaise nuit. Comme on m'avait dit qu'il n'y avait que trente-cinq lieues jusqu'à la *Punta*, et qu'on trouvait sur la route quantité de *Jaccras*, je m'obstinai à ne point prendre de guide; je partis donc tout seul, et après trois jours de marche, je me trouvai dans un Pays désert et sablonneux, qui est assez proche des montagnes. Quelque diligence que je fisse, la nuit me surprit, et je résolus de la passer sous un gros arbre qui était à côté du grand chemin. Après avoir fait un léger repas, et récité quelques prières, je ne sais quel pressentiment me détermina à monter sur l'arbre; je m'attachai aux branches avec la corde qui me servait de ceinture, et je commençais déjà à sommeiller, lorsque j'entendis du bruit au bas de l'arbre; je baissai aussitôt la tête, et j'aperçus, au clair de la lune, un gros tigre, lequel après avoir fait cinq ou six fois le tour de l'arbre, s'élan-

çait le long du tronc, et fesait de grands efforts pour y grimper. Ce manège dura assez long-temps ; mais voyant que ses tentatives étaient inutiles, et que je n'avais pas la complaisance de descendre, il prit le parti de se retirer. Jamais nuit ne me parut plus longue. Dès que le jour commença à paraître, je regardai de tous côtés, et m'étant bien assuré que cet animal avait disparu, je descendis de l'arbre et continuai ma route.

J'arrivai ce jour-là même d'assez bonne heure à la *Punta*. Je trouvai cette bourgade désolée par la maladie contagieuse, qui avait enlevé plus des deux tiers des habitans. J'assistai à la mort le Curé du lieu, deux Révérends Pères Dominicains, et plusieurs autres habitans. Je ne restai que trois jours dans cette bourgade presque déserte et abandonnée, et je pris la route de *Mendoza*, qui est éloignée de 25 lieues.

Mendoza est une ville assez grande, mais peu peuplée ; elle est située au pied des Cordillères, c'est cette longue chaîne de montagnes dont j'ai parlé plus haut, lesquelles vont du Nord au Sud, et partagent toute l'Amérique méridionale. On trouve à *Mendoza* plusieurs maisons Religieuses et un grand Collége des Pères Jésuites ; elle dépend pour le spirituel de l'Evêque de *Santiago* du Chili. J'arrivai dans cette Ville vers midi, et comme je passais au milieu de la place, je rencontrai un Ecclésiastique qui me salua fort honnêtement, et m'invita à dîner ; c'était le Curé des Espagnols.

Après le repas, je le priai de me faire conduire chez les Pères Jésuites, et il voulut m'y accompagner lui-même. Les Pères savaient déjà que je devais passer par *Mendoza*, pour me rendre par le Chili au Pérou; cinquante Missionnaires destinés au Chili, du nombre de ceux que j'avais trouvés à Buenos-Ayres, étaient arrivés depuis deux mois, et les avaient informés de ma marche. C'est pourquoi le Révérend Père Recteur me dit, en m'embrassant tendrement, que l'inquiétude qu'il avait eue à mon égard redoublait la joie qu'il avait de me voir, et qu'il avait appréhendé long-temps qu'il ne me fût arrivé quelque accident sur la route. Après quelques momens d'entretien, comme je songeais à me retirer : « Vous ne logerez » point ailleurs, me répondit obligeamment le » Père Recteur, en me prenant la main; M. le » Curé est assez de nos amis pour ne pas trou- » ver mauvais que je vous retienne; le grand » nombre de Missionnaires qui viennent » d'arriver, m'empêche de vous donner une » chambre en particulier, ce qui me mortifie » beaucoup, mais nous partagerons ensem- » ble la mienne, et j'ai donné ordre qu'on » vous y préparât un endroit commode. » Cette invitation était trop pressante pour ne pas l'accepter; la joie que je ressentis de me voir avec tant de fervens Missionnaires, me fit bientôt oublier toutes mes fatigues passées.

J'étais cependant toujours occupé de mon voyage au Chili, où j'espérais trouver quel-

que vaisseau Français qui, allant à la Chine, passerait aux îles Marianes, où j'attendrais le Galion qui va de la Nouvelle-Espagne à Manille, d'où je pourrais me rendre aisément à la côte de Coromandel. Il y a deux routes pour aller de *Mendoza* à *Santiago*. La première est de traverser les Cordillères ; la seconde est de côtoyer ces montagnes, et de marcher au Nord jusqu'à une bourgade appelée *Saint-Juan de la Fontera*, d'où ensuite l'on tourne vers le Sud, côtoyant toujours les montagnes jusqu'à *Santiago*, qui est situé presqu'à la même élévation du pôle que *Mendoza*. Par la première route, il n'y a que 25 lieues à faire, mais il y en a plus de cent par la seconde. Je m'informai si l'on pouvait passer les Cordillères : on me répondit que l'on pouvait absolument tenir cette route ; mais qu'elle était très-difficile et très-dangereuse, à cause des neiges dont ces montagnes sont toujours couvertes, et que les Espagnols ne la prenaient jamais, aimant mieux faire un long détour que de s'exposer aux dangers d'un chemin si peu praticable.

L'envie que j'avais de me rendre promptement au Chili, me détermina à prendre le chemin le plus court, bien qu'il fût le plus difficile ; je fesais réflexion que nous étions au mois de Décembre, qui est le temps d'été dans ces contrés méridionales ; qu'étant en Europe j'avais passé les Alpes et les Pyrénées, et que les Cordillères ne seraient peut-être pas plus difficiles à traverser ; que

d'ailleurs allant à pied je pourrais passer aisément par des endroits inaccessibles aux gens à cheval. Je communiquai mon dessein au Révérend Père Recteur du Collége, qui fit tout ce qu'il put pour m'en détourner; il voulait que j'attendisse le départ des Missionnaires qui devaient passer dans deux mois au Chili; le voyage m'eût été plus agréable; mais comme j'étais pressé, je persévérai dans ma première résolution.

Les deux premières journées ne furent pas fort rudes; mais quand j'eus pénétré plus avant dans ces montagnes, j'y trouvai des difficultés presque insurmontables; tantôt il me fallait grimper sur des montagnes escarpées et toutes couvertes de neiges, et ensuite me laisser glisser sur la neige dans des vallons où je n'apercevais nul sentier. Enfin, après des fatigues incroyables, que j'eus à essuyer durant sept jours, je me trouvai au-delà des Cordillères.

Je marchai droit à *Santiago*, dont je n'étais éloigné que de quatre lieues, et que depuis deux jours j'avais aperçu du sommet des plus hautes montagnes. Après avoir traversé un lac, partie à gué, partie à la nage, j'entrai dans une belle *Jaccra*. Je fus agréablement surpris d'y trouver un Père Jésuite, qui me donna toute sorte de marques d'amitié : mais il fut bien plus surpris lui-même, lorsque lui ayant remis une lettre du Père Recteur de Mendoza, il connut par la date qu'il n'y avait que huit jours que j'en étais parti. Cette *Jaccra* appartenait au Collége de *Santiago*.

Il y a une petite Eglise fort propre pour les Nègres et les Esclaves, qui forment un Village de trois à quatre cens personnes : le Père a soin de leur instruction, et il a pour compagnon un Frère qui veille à leur travail. Après m'y être reposé deux jours, je me mis en chemin pour *Santiago*.

Cette Ville est la Capitale du Royaume de Chili ; elle est grande, bien peuplée, située dans une plaine agréable, laquelle est arrosée d'une belle rivière, et d'un grand nombre de ruisseaux qui rendent les terres fertiles. Outre les fruits particuliers au Pays, tous ceux qu'on y a transportés d'Europe y viennent parfaitement bien. La douceur du climat, la commodité du commerce, la fertilité des terres, qui fournissent tout ce qu'on peut souhaiter pour les délices de la vie, y ont attiré plusieurs familles Espagnoles qui y ont fixé leur séjour. Les rues sont larges et bien alignées, les maisons solidement bâties et commodes. Il y a un Siége Episcopal, un Chapitre et plusieurs Communautés Religieuses.

La première chose que je fis en arrivant dans la Ville, fut de rendre mes respects à M. l'Evêque ; il me témoigna beaucoup de bonté, et donna ordre qu'on me préparât une chambre dans son Palais. Les amitiés de ce grand Prélat redoublèrent, quand il sut le sujet de mon voyage. Le lendemain je rendis visite aux Pères Jésuites, qui ont un Collége et une maison de Noviciat dans la Ville. Je n'y fis pas un long séjour, parce que

j'appris que trois vaisseaux Français étaient arrivés à la Conception, qui est à cent lieues de *Santiago*. Je m'y rendis en douze jours. Ce pays me parut un des plus beaux et des plus fertiles que j'aie encore vus.

La Conception était autrefois la capitale du Chili ; c'est une petite Ville située dans e fond d'une grande baie, où les vaisseaux sont en sûreté. Une île que la nature a formée au milieu de la baie, les met à l'abri de la fureur des flots et des vents. Je trouvai dans le port les trois vaisseaux dont on m'avait parlé ; mais comme ils ne fesaient que d'arriver, ils n'étaient pas sitôt prêts à remettre à la voile. C'est ce qui m'engagea à aller à *Valparaysso*, où l'on m'assura qu'il y avait un navire qui était sur son départ pour le Pérou. Si j'avais été bien instruit lorsque j'étais à *Santiago*, je me serais épargné bien des fatigues, car *Valparaysso* n'en est éloigné que d'environ 20 lieues, et j'en fis 200 pour m'y rendre. J'y trouvai effectivement le vaisseau déjà tout chargé, et qui se préparait à partir.

Lorsque nous fûmes à quarante lieues de ce port, une chaloupe qui sortait de la rade de *Pisco* vint droit à notre bord : elle était envoyée par le Capitaine d'un navire Français, appelé le Prince des Asturies, qui avait mouillé dans cette rade. J'appris d'un Officier qui était dans la chaloupe, qu'un vaisseau Français, nommé l'Eclair, commandé par M. Boislorée, devait incessamment se rendre à *Pisco*, d'où il passerait au *Callao*

pour aller ensuite à Canton ; c'est ce qui me porta à aller à *Pisco* pour l'y attendre ; il arriva quelques jours après, et m'ayant promis de me faire donner avis à Lima du jour de son départ du *Callao*, je m'embarquai dans un petit bâtiment Espagnol qui fesait voile pour ce port.

Le *Callao* est le principal et le plus fameux port de toute l'Amérique méridionale ; c'est le rendez-vous général de tous les Négocians de ces vastes Provinces. Il n'est éloigné que de deux lieues de Lima, qui est la capitale du Pérou, et le centre de tout le commerce de ce Royaume et de celui du Chili. Les Espagnols y ont bâti une petite Ville le long du rivage, qui est entourée d'une muraille de pierres de taille, garnie de plusieurs pièces d'artillerie, toutes de fonte. Il y a un Gouverneur et une garnison de cinq cens hommes, entretenue par le Roi d'Espagne.

A peine fûmes-nous arrivés au port du *Callao*, que je pris la route de *Lima*. Cette Ville, la plus riche du nouveau Monde, a deux lieues de circuit ; elle est située à deux lieues de la mer, au milieu d'un vallon, le plus étendu et le plus beau de tous ceux qui sont le long de cette côte. Elle n'est fermée que d'une muraille de terre. Une petite rivière qui descend des montagnes coule auprès des murs, et sépare la Ville du faubourg. Les eaux de cette rivière, qu'on conduit par des canaux dans les vallons, rendent la terre fertile et agréable, sans quoi elle serait sèche

et stérile, ainsi qu'il arrive dans toutes les plaines du Pérou qui manquent de ce secours. Il ne pleut jamais le long de cette côte. Cette Capitale du Pérou est très-agréable, et par sa situation, et par la douceur du climat, et par le grand nombre de maisons Religieuses et d'Eglises, qui sont magnifiques et richement ornées. Le plan en est régulier; les rues y sont larges et tirées au cordeau; les maisons, quoique d'un seul étage, sont spacieuses, bien bâties et très-commodes. Elles étaient autrefois plus élevées; mais le furieux tremblement de terre, qui renversa presque toute la Ville sur la fin du siècle passé, a fait prendre aux habitans la précaution de les construire plus basses. Il s'en faut bien que cette Ville soit peuplée à proportion de son étendue: on n'y compte pas plus de 35 à 40,000 ames.

Aussitôt que j'y arrivai, j'allai rendre mes devoirs au vice-Roi. C'était l'Evêque de *Quito* qui en fesait les fonctions: Le vice-Roi était mort, aussi-bien que l'Archevêque de Lima qui est vice-Roi né, quand celui qui a été établi par la Cour d'Espagne vient à mourir. Au défaut de l'un et de l'autre, la vice-Royauté tombe à l'Evêque de Quito, jusqu'à ce que celui qu'il plaît à Sa Majesté Catholique de nommer pour ce poste, soit venu en prendre possession. Ce Prélat me fit un accueil très-favorable, et après m'avoir retenu deux jours dans son Palais, il me permit d'aller loger chez les PP. Jésuites, dont il me fit de grands éloges.

Outre le Collége que ces Pères ont au *Callao*, ils ont encore quatre Maisons à *Lima*; savoir, la Maison Professe, le Collége qui est fort beau, le Noviciat et la Paroisse des Indiens, qui est à l'une des extrêmités de la Ville, et que l'on nomme *El-Cercado*. C'est là que les jeunes Prêtres qui ont achevé leurs études, font une troisième année de noviciat. J'allai d'abord à la Maison Professe, où le Révérend Père Provincial me combla d'honnêtetés : après y avoir demeuré trois jours, je lui témoignai que voulant profiter du loisir et du repos que j'avais, mon dessein était de faire une retraite de huit jours : il me répondit obligeamment, que j'étais le maître de choisir entre les quatre Maisons de la Compagnie, celle qui m'agréerait davantage, et que j'y pouvais rester autant de temps qu'il me plairait. Je choisis la Maison du Noviciat; mais avant que de m'y retirer, le Révérend Père Recteur du Collége m'invita à passer quelques jours chez lui. Je fus charmé de l'ordre et de la régularité de cette grande Communauté, composée de plus de cent personnes, dont la plupart sont de jeunes étudians. Leur application à l'étude ne diminuait rien de leur piété et de leur ferveur. Je demeurai trois jours au Collége et j'allai ensuite me renfermer dans le Noviciat. La modestie, la piété, le silence et la régularité de ces fervens Novices que j'avais tous les jours devant les yeux, me rappelaient sans cesse le souvenir de mes premières années de Religion; et les saintes réflexions qu'ils me

donnaient lieu de faire, m'humiliaient devant le Seigneur, et m'animaient à être à l'avenir plus fidèle à ses grâces.

J'achevais ma retraite lorsque je reçus une lettre de M. Boislorée, qui m'aprenait son arrivée au *Callao*; je me rendis aussitôt à son bord, et dès le lendemain on mit à la voile. C'était le premier jour de Mars de l'an 1713. Nous cûmes trois mois d'une navigation très-douce; les vents alizés qui règnent sur cette mer, nous portèrent très-commodément aux îles Mariannes. Comme le Galion d'Espagne que je venais chercher, n'avait pas encore paru, je résolus de l'attendre dans l'île de *Guahan* où nous avions mouillé.

A peine étais-je à terre, que les Révérends Pères Jésuites, qui sont les seuls Missionnaires de ces îles, vinrent au-devant de moi, accompagnés d'une troupe d'enfans; ils me conduisirent en procession à leur Eglise, au milieu d'une multitude de fidèles qui s'étaient rendus en foule au rivage. L'air retentissait des louanges du Seigneur que chantaient ces enfans, avec une dévotion qui m'attendrissait jusqu'aux larmes. La prière finie, les Pères me menèrent dans leur maison qui est assez mal bâtie: ils n'oublièrent rien pour me marquer leur affection, et pour dissiper l'ennui qu'on ne peut guère éviter dans un Pays si sauvage.

Il n'y a qu'un zèle ardent pour le salut des ames, qui ait pu porter ces hommes Apostoliques à entreprendre la conversion de ces barbares, et à consacrer le reste de leur vie dans ces îles séparées du reste de l'Univers,

et qui peuvent passer pour un exil affreux. Cependant ils me paraissaient plus contens que s'ils eussent été dans la plus riante contrée de l'Europe. Leur douceur, leur union, la paix intérieure qu'ils goûtaient, et qui se répandait jusques sur leur visage, tout me fit comprendre que ce n'est pas dans les Missions les plus laborieuses et les plus destituées des commodités de la vie, que les ouvriers Evangéliques sont le plus à plaindre. Dieu sait les dédommager par l'onction de sa grâce de toutes les douceurs de la vie dont il se sont privés pour son amour. Tous ces Insulaires sont maintenant soumis à l'Evangile. Dans la principale de ces îles, qu'on appelle *Agadagnna*, il y a un Séminaire fondé et entretenu par les Rois Catholiques, où les Missionnaires élèvent avec grand soin la jeunesse.

Il y avait douze jours que j'étais dans cette île lorsque le Galion arriva. Le Capitaine me prévint obligeamment, et m'offrit le passage que je souhaitais sur son bord. Je m'y embarquai, et après douze jours de navigation, nous découvrîmes les premières terres des îles Philippines, et nous mouillâmes à l'*Emboccadero*; c'est ainsi que les Espagnols appellent l'entrée du Canal. On a un grand nombre d'îles à passer avant que d'arriver au Port de *Cavite*, qui est à trois lieues de Manille. Les (1) basses, les rochers et les courans qui sont très-rapides, rendent le passage de ce Canal très-difficile et très-dan-

(1) C'est un fond mêlé de sable, de roche, et de pierre qui s'élève vers la surface de l'eau.

gereux. La mousson avait changé, les vents qui étaient au Sud-Ouest nous étaient contraires, et nous fûmes plus d'un mois et demi à faire 80 lieues dans ce Canal. Les Officiers étant résolus d'attendre la mousson favorable pour conduire sûrement le Galion au port, je pris le parti, ainsi qu'avaient fait d'autres passagers, de me jeter dans la chaloupe, et de prendre terre à l'île de Luçon, d'où je me rendis en trois jours à Manille.

Cette Ville, située dans l'île de Luçon, est bâtie au fond d'une Baie, qui a plus de dix-huit lieues de circuit : c'est la Capitale de toutes les îles qu'on appelle Philippines : elle est environnée d'une bonne muraille, et a un Château bien fortifié. Le Roi d'Espagne y entretient une garnison de 500 hommes. Elle a un Gouverneur, une Cour de Justice, un Archevêque, un Chapitre, et plusieurs maisons Religieuses : Toutes les Eglises y sont belles, et richement ornées. On compte dans ces îles près de 800 Paroisses, qui sont partagées pour la conduite entre les Prêtres séculiers et réguliers. Cette nombreuse Chrétienté est cultivée avec beaucoup de soin, et est parfaitement instruite de nos Mystères.

Une maladie violente dont je fus attaqué à Manille, me réduisit à l'extrémité. On désespérait absolument de ma guérison, lorsque j'eus recours au grand Apôtre des Indes, saint François Xavier. Ma prière ne fut pas plutôt achevée, que je me sentis beaucoup mieux, et deux jours après, je fus en état de célébrer le saint Sacrifice de

la Messe. Ceux qui après m'avoir vu au lit deux jours auparavant, me voyaient à l'Autel, ne doutèrent pas qu'une guérison si soudaine, ne fût l'effet de la puissante protection du Saint que j'avais invoqué.

Je partis de Manille le 15 de Février de l'année 1714, sur la Sainte-Anne, vaisseau Arménien, qui allait à la côte de Coromandel. Une furieuse tempête qui nous surprit entre l'île de la *Paragua* et le *Paracel*, nous mit plusieurs jours dans un danger continuel de faire naufrage; nos mâts, nos voiles, et le gouvernail furent emportés; ce fut par une espèce de miracle que nous abordâmes à Malaca, où je trouvai un vaisseau Danois prêt à faire voile pour *Trinquimbar*; c'est une place située sur la côte de Coromandel qui appartient aux Danois. La Sainte-Anne étant hors d'état de se mettre en mer, je demandai passage au Capitaine Danois, qui me l'accorda avec beaucoup de politesse.

La saison qui était déjà avancée, nous retint près de trois mois dans une traversée, qu'on fait au temps de la mousson en moins de trois semaines. La maladie se mit dans l'équipage: nous perdîmes le Capitaine qui mourut entre mes bras avec de grands sentimens de piété. Enfin, après bien des fatigues, nous arrivâmes à *Trinquimbar*. Je passai de là à *Madras*, d'où je me rendis aisément à Pondichery, qui était le lieu de ma Mission, et le terme de mon voyage.

Fin du huitième volume.

TABLE

Des Lettres contenues dans ce volume.

Lettre du Père Fauque, de la Compagnie de Jésus, au Père Allart, de la même Compagnie. Page 1

*Lettre du Père Ferreira, Missionnaire Apostolique à Connany, à Monsieur***.* 21

*Lettre du Père Padilla, Missionnaire Apostolique à Connany, à Messieurs***.* 25

Lettre du Père Stanislas Arlet, de la Compagnie de Jésus, au Révérend Père Général de la même Compagnie; traduite du latin. (Sur une nouvelle Mission du Pérou). 28

Memoire touchant l'état des Missions établies dans la Californie. 38

Relation de la vie et de la mort du Père Cyprien Baraze, de la Compagnie de Jésus, et Fondateur de la Mission des Moxes dans le Pérou. 58

Lettre du P. Nyel, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, au R. P. de la Chaise, de la même Compagnie, Confesseur du Roi. 92

Lettre du même Missionnaire de la Compagnie de Jésus au R. P. Dez de la même Compagnie, Recteur du Collége de Strasbourg. Sur deux nouvelles Missions établies depuis quelques années dans l'Amérique Méridionale. 107

Relation de l'établissement de la Mission de Notre-Dame de Nahuelhuapi, *tirée d'une Lettre du R. P. Philippe de la Laguna, de la Compagnie de Jésus.* 120

Lettre du Père Labbe, Missionnaire de la

Compagnie de Jésus, au Père Labbe, de la même Compagnie. 131

LETTRE *du P. Jacques de Haze, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, au R. P. Jean-Baptiste Arendts, Provincial de la même Compagnie dans la province Flandro-Belgique.* 146

LETTRE *du P. Ignace Chomé, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, au P. Vanthiennen, de la même Compagnie.* 165

LETTRE *du même Missionnaire au même.* 187

LETTRE *du P. Guillaume d'Etré, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, au P. Joseph Duchambge, de la même Compagnie.* 196

DESCRIPTION *abrégée du fleuve Maragnon, et des Missions établies aux environs de ce fleuve. Tirée d'un Mémoire Espagnol du Père Samuel Fritz, Missionnaire de la Compagnie de Jésus.* 225

LETTRE *du Père Ignace Chomé, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, au Père Vanthiennen de la même Compagnie.* 236

ÉTAT *des Missions des Pères Jésuites de la Province du Paraguay, parmi les Indiens de l'Amérique méridionale appelés* Chiquites, *et de celles qu'ils ont établies sur les rivières de Parana et Uruguay dans le même Continent. Tiré d'un Mémoire Espagnol envoyé à Sa Majesté Catholique par le Père François Burges, de la Compagnie de Jésus, Procureur-Général de la Province du Paraguay.* 269

LETTRE *du Père Bouchet, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, au Père J. B. D. H. de la même Compagnie, sur les Missions du Paraguay.* 298

Fin de la Table du huitième volume.

Universitas
CANADIANA

a39003 009523753b